ALDE
jeudi 14 juin 2022

Louis-Ferdinand CÉLINE

Livres & manuscrits

NOTRE VIE est un voyage
DANS L'ESPRIT et dans la NUIT

4

Experts

ALAIN NICOLAS
Expert près la Cour d'Appel de Paris

PIERRE GHENO
Expert près la Cour d'Appel de Paris

LIBRAIRIE LES NEUF MUSES
41, quai des Grands Augustins 75006 Paris
Tél. +33 (0)1 43 26 38 71
neufmuses@orange.fr

EXPOSITION À LA LIBRAIRIE GIRAUD-BADIN
22, rue Guynemer 75006 Paris
à partir du mardi 7 juin de 9 h à 13 h et de 14 h à 18 h

Conditions de vente consultables sur www.alde.fr
Honoraires de vente : 25% TTC

En couverture le lot n°4. Voyage au bout de la nuit. *Paris, Éditions Denoël et Steele, 1932. Reliure signée d'Antoinette Cerutti.*

ALDE

Maison de ventes spécialisée
Livres - Autographes - Monnaies

Louis-Ferdinand CÉLINE

Livres & manuscrits

Vente aux enchères publiques

mardi 14 juin 2022 à 14h15

Librairie Giraud-Badin
22, rue Guynemer 75006 Paris
Tél. 01 45 48 30 58

Commissaire-Priseur
Jérôme Delcamp

ALDE belgique
Philippe Beneut
Boulevard Brand Withlock, 149
1200 Woluwe-Saint-Lambert
contact@alde.be - www.alde.be
Tél. +32 (0) 479 50 99 50

ALDE
Maison de ventes aux enchères
1, rue de Fleurus 75006 Paris
Tél. 01 45 49 09 24 - Fax 01 45 49 09 30
contact@alde.fr - www.alde.fr
Agrément 2006-587

L. 14 Janvier 1916.

Chers Parents.

Je n'ai pas encore reçu de lettre de Mme Decorde, sollicitant des fétiches pour son mari.

Il est à peu près impossible d'ailleurs d'en obtenir de véritables, car les fétichéneurs ne sont point à la disposition des blancs. Je n'en ai jamais vu pour ma part, et beaucoup s'en vantent, sans les avoir vus plus que moi.

Mais qu'importe, j'usurai du moyen habituel, pour faire plaisir et j'en ferai faire —

Je ne vous cache d'ailleurs pas que ces préparatifs macabres ont le don de m'horripiler, même dans l'Automobile. Je professe qu'il est de bon ton d'agir avec la mort comme elle agit avec nous, simplement.

des fétiches

Bardamu en Bambola-Bragamance

1. CÉLINE (Louis-Ferdinand Destouches, dit Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *Destouches* » à ses parents. [Cameroun], 14 janvier [1917], avec mention « *1916* » erronée. 4 pp. in-4. 2 000 / 3 000

Rare lettre de jeunesse, écrite lors du séjour en Afrique qui lui inspira des pages mémorables de *Voyage au bout de la nuit*.

« *Chers parents, je n'ai pas encore reçu de lettre de M*[m]*e* Decorde [marchande de modes et chapeaux, rue de Rivoli à Paris], *sollicitant des fétiches pour son mari. Il est à peu près impossible, d'ailleurs, d'en obtenir de véritables, car* **les fétiches ne sont point à la disposition des blancs.** *Je n'en ai jamais vu, pour ma part, et beaucoup s'en vantent, sans les avoir vu plus que moi. Mais qu'importe, j'userai du moyen habituel, pour faire plaisir j'en ferai faire. Je ne vous cache d'ailleurs pas que* **ces préparatifs macabres ont le don de m'horripiler,** même dans l'automobile ; ***je professe qu'il est de bon ton d'agir avec la mort comme elle agit avec nous, simplement.*** *J'envoie cette lettre par l'Angleterre, j'ignore quel sera son sort ; pour ce qui me concerne, n'en envoyez plus par cette voie, les paquebots anglais sont les plus lents, de plus la correspondance suit un itinéraire capricieux, stationne à Cotonou, Tabou, Petit-Lahou* [villes portuaires des actuels Bénin et Côte-d'Ivoire], *s'aventure parfois jusqu'au Cap et revient enfin sur* [s]*es pas, salie, illisible ou ne revient pas.*

Je vois que vous avez fait fiasco, quant au changement de résidence, je ne saurais que vous répéter une fois de plus ce que je pense depuis longtemps. Paris ne vous vaut rien. Vos santés, à tous deux, vous ont donné ces derniers temps de sérieux avertissements à les ménager, et ce n'est point rue Marsollier, rue St-George[s] *ou quelque bouillon de culture analogue que vous vous rétablirez. Au moment précis où le plus grand calme vous serait, je le présume, salutaire, sinon indispensable , vous paraissez rechercher au contraire, pour votre repos, les endroits les plus fiévreusement, les plus électriquement et malsainement animés. Il y a là un anachronisme que votre motif de la peur de l'ennui n'excuse point.* ***J'aime trop, ou plutôt j'ai trop aimé l'animation des villes pour me permettre de vous conseiller un enterrement vivant.*** *Mais je crois qu'il serait par exemple sage et nullement outrancier de partager votre vie ou plutôt votre année en deux séjours, 6 mois d'hiver, en plein Paris, au moment où il est à la fois le moins malsain et plus animé et amusant, et 6 mois à la franche campagne, sinon au bord de la mer, non pas dans les hôtels ou similaires, dont les séjours se liquident d'ordinaire par des crampes d'estomacs, sans compter quelques puces, mais dans une propriété que vous ou nous pourrions avoir, et avec un confort appréciable. Il est avéré que pour ma part il sera difficile et même impossible de passer mes congés à Paris, ma santé nécessairement réclamera des soins et surtout de l'air. Ablon* [lieu de villégiature des Destouches, près de Paris] *est un endroit bien hybride, qui est destiné à être de plus en plus mitigé. Remarquez que mon intention n'est point d'influencer en quoi que ce soit votre ligne de conduite, je sais d'autre part à quel point mes efforts seraient vains.* ***Mais mon projet est, et je n'ai aucune raison de le cacher, de me préparer une retraite pour le jour où je devrais y songer,*** *non pas à Paris, mais en Normandie ; je ne comprends pas que l'on s'acharne, lorsqu'il est possible sans ridicule de faire autrement, à faire partie malgré tout de la grande famille des épiciers, certes méritoire mais déjà si nombreuse...* »

Céline au Cameroun au service de la Compagnie forestière Sangha-Oubangui, ou Bardamu en Bambola-Bragamance au service de la compagnie Pordurière. Après sa brève expérience de la guerre et son séjour en Angleterre, Céline s'enrôla dans une compagnie forestière au Cameroun récemment enlevé aux Allemands : il y arriva en juin 1916 et y resta dix mois.

... / ...

Affecté dans une région isolée au sud de la colonie, il se vit d'abord confier un rôle commercial itinérant puis, à partir d'août 1916, la gérance d'une plantation (« factorerie ») de cacao au lieu dit Bikobimbo. Bien noté dans son activité, il était promis à une promotion, mais tomba malade et fut rapatrié en avril 1917.

« Son temps d'Afrique est dans la vie de Céline un exceptionnel moment de bonheur » (Henri Godard, *Céline*, p. 91). Il y affirma son goût pour la médecine et la science en général, conduisant par exemple des observations zoologiques, et goûta pleinement la joie d'être affranchi de la tutelle de ses parents et d'être éloigné de la guerre.

C'est à Bikobimbo que Céline fit ses premiers essais en littérature. En Afrique se manifesta chez lui clairement le goût d'écrire, et il composa deux poèmes et deux nouvelles, dont une serait reprise amplifiée dans *Voyage au bout de la nuit*. En outre, il commença de gagner en autonomie intellectuelle : les lettres de cette époque se caractérisent par l'« assurance spontanée avec laquelle il se met à aborder tous les sujets, avec des nuances propres à chacun de ses correspondants [...] À elles toutes, elles composent une image plus précise que pour d'autres époques de sa vie du fonds d'idées à l'aide desquelles le futur auteur de *Voyage au bout de la nuit* s'essaie à penser le monde, l'histoire et la nature humaine [...] Une tendance aux généralisations et un goût des synthèses étaient sensibles en lui depuis sa jeunesse. Sa nouvelle assurance n'a fait qu'accentuer ces traits » (*ibid.*, p. 93-94).

Son séjour africain lui inspirerait quelques-unes des pages mémorables de *Voyage au bout de la nuit*.

Lettres, n° 17-4.

« *Nous voulons trop et pas assez.*
Ainsi passe la jeunesse... »

2. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *Louis* » à Blanchette Fermon. [Talloires en Haute-Savoie, juillet 1924, avec cachet postal de réception daté du 28 juillet]. 2 pp. in-8, en-tête imprimé de l'Hôtel de l'Abbaye à Talloires ; déchirure sans manque restaurée à la bande adhésive, enveloppe conservée. 800 / 1 000

Belle lettre à une de ses amies ou maîtresses de jeunesse.

« *Grande belle. Pourquoi ces larmes ? Il faut vivre. Courage !*
Expier est toujours une tristesse. Nous ne savons pas convenir de nos fautes. Nous voulons trop et pas assez. Ainsi passe la jeunesse, inutile et ridicule chez la plupart d'entre nous. Chez moi. *Vous êtes, Blanchette, une grande, belle et bonne créature. Vous auriez mérité le bonheur, si vous aviez été très riche. Tout est là, voyez-vous, pour les femmes jolies et imaginatives. Tout.*
Je suis ici avec les petits Vareddes pour un jour. Ils s'unissent à moi pour vous envoyer toutes leurs sympathies. Moi, je vous embrasse. Écrivez-moi à Genève. Dites-moi des choses concrètes de votre vie... »

Céline venait d'être embauché en juin à la section d'Hygiène de la S.D.N. à Genève, et faisait un court séjour au bord du lac d'Annecy en juillet, où il fut rejoint par Francis Vareddes et son épouse. Écrivain et journaliste, Francis Vareddes s'était lié avec Céline à Rennes en 1920 quand celui-ci y étudiait la médecine. Ils devinrent très proches, mais Vareddes mourut prématurément en 1933.

Lettres, n° 24-4.

Céline en mission aux États-Unis pour la S.D.N.

3. CÉLINE (Louis-Ferdinand). 2 lettres autographes signées « *Louis* » à Blanchette Fermon. États-Unis, 1925. 3 000 / 4 000

Rares lettres d'Amérique.

Désirant depuis longtemps se rendre aux États-Unis, l'occasion lui en fut donnée lorsqu'il entra à la section d'Hygiène de la Société des nations à Genève : le directeur de cette section, le docteur Ludwig Rajchmann, se lia avec lui et lui confia la mission de guider une délégation de huit médecins sud-américains aux États-Unis puis en Europe, afin de faire des observations sur l'hygiène publique des classes populaires. Céline traversa l'Amérique du Nord de la Louisiane au Canada de février à mai 1925, mais les États-Unis, qui n'avaient pas adhéré à la S.D.N., l'ignorèrent ouvertement car ils voulaient renforcer leur influence personnelle sur les autres États du continent américain. En outre, ils dirigèrent une plainte contre lui pour avoir étendu sa mission à la question politiquement sensible de la santé des ouvriers en usines.
Ce séjour en Amérique inspirerait à Céline un extraordinaire passage de *Voyage au bout de la nuit*.

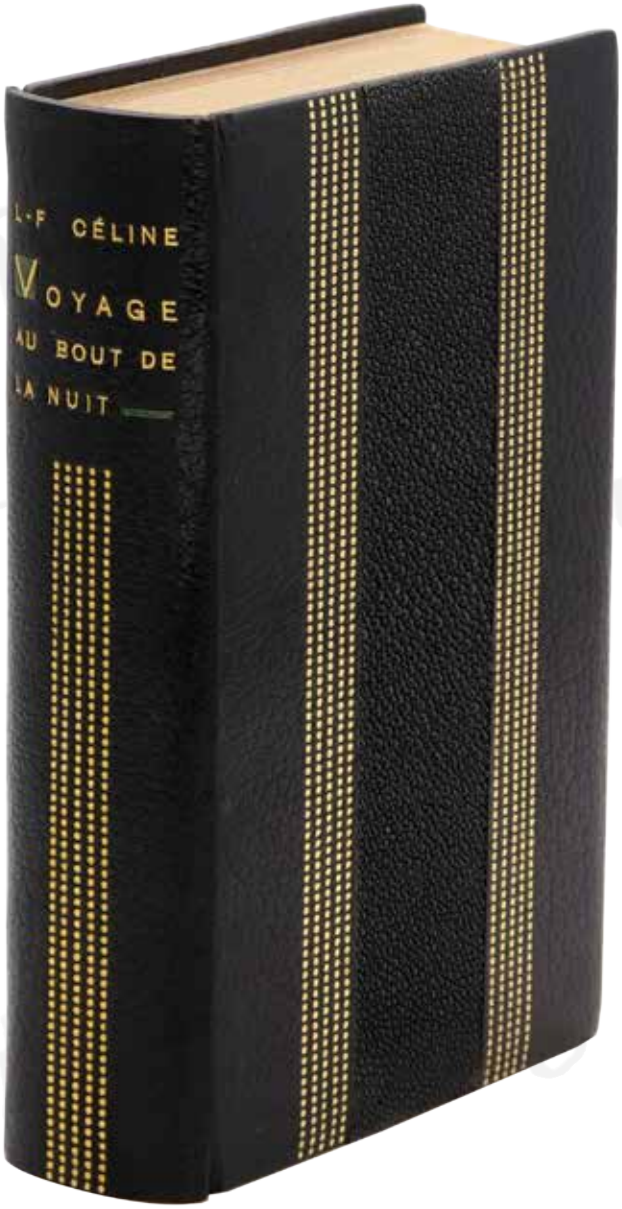
« Et puis toujours les voyages les plus courts sont meilleurs... »

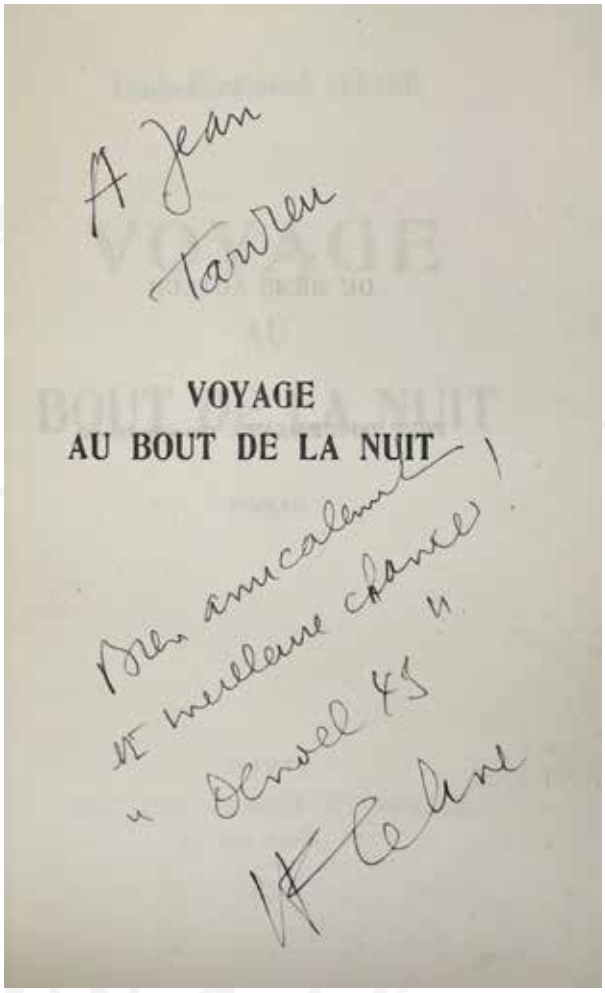
– Washington, [8 avril 1925, d'après le cachet postal]. « *Ma chère Blanchette, que deviens-tu. Écris-moi un mot à l'adresse que je te donne. Et puis toujours les voyages les plus courts sont meilleurs.* ***Oserais-je te dire que je m'ennuie un peu. peut-être parce que je suis sentimental !*** *Ton vieux Louis...* » Il indique ensuite son adresse chez le ministre canadien de la Santé publique (1 p. in-8, en-tête imprimé de l'hôtel *The New Willard* à Washington, enveloppe conservée).

« Tu es une des rares filles qui aye compris sans me le dire
mon immense lyrisme – peut-être la seule... »

– New York, « *ce 27* » [avril 1925, d'après le cachet postal]. « *Et bien, ma grande ? Plus un mot ? Tu ne sais pas combien j'ai de bonne affection pour toi. Tu es une des rares filles qui aye compris sans me le dire mon immense lyrisme – peut-être la seule. Je voudrais te savoir heureuse, Blanchette. Je t'aime bien, tu sais.* [Il donne alors son adresse chez le ministre canadien de la Santé publique.] *Je rentre le 1er juin à Paris.* »(1 p. in-8, en-tête imprimé du *Hotel Lafayette* à New York, enveloppe conservée).

Lettres, n° 25-14 et 25-16.

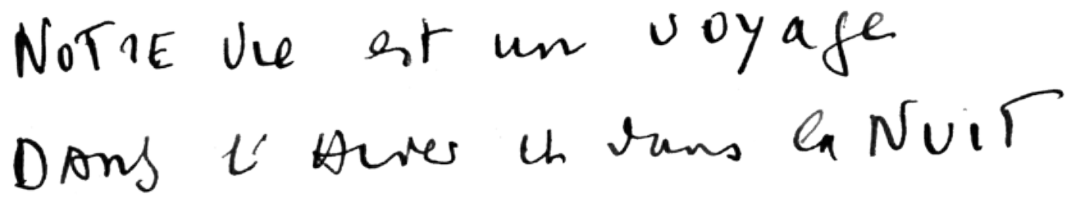

L-F CÉLINE
VOYAGE
AU BOUT DE
LA NUIT


A Jean
Tarrou
VOYAGE
AU BOUT DE LA NUIT
Bien amicalement
et meilleure chance !
« Décembre 45 »
L-F Céline

4. CÉLINE (Louis-Ferdinand). *Voyage au bout de la nuit.* Paris, Éditions Denoël et Steele, 1932. In-16, 623 [dont les 2 premières blanches)-(1) pp., maroquin noir, dos lisse ornée d'une bande de points dorés avec titre doré agrémenté de deux pièces de cuir vert mosaïquées, bande de galuchat noir encadrée de deux bandes de points dorés sur les plats, doublures et gardes de papier noir à motifs géométriques dorés, couvertures et dos conservés, tête dorée, étui bordé ; légère déteinte aux marges du galuchat, étui avec infime accroc (*A. Cerutti*). 20 000 / 30 000

Édition originale, un des quelques exemplaires sur alfa, le n° II hors commerce numéroté à la plume. Le tirage de tête sur grands papiers comprend d'une part 20 exemplaires sur vergé d'Arches dont 10 nominatifs non mentionnés à la justification, et d'autre part un peu plus de 100 exemplaires sur alfa, soit 100 numérotés et quelques hors-commerce dont certains nominatifs non mentionnés à la justification (Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché, 32A1).

Envoi autographe signé : « À *Jean Tardieu. Bien amicalement et meilleure chance ! "Denoël 43" LFCéline* » Le destinataire est-il le poète de ce nom ? Céline dédicacerait également *Casse-pipe* à la même personne, en 1949.



Exemplaire enrichi d'un manuscrit autographe de Céline, la célèbre épigraphe de *Voyage au bout de la nuit*, ayant inspiré son titre (1 / 3 p. in-folio, quelques rousseurs et traces de rouille).

« ***Notre vie est un voyage***
Dans l'hiver et dans la nuit
Nous cherchons notre passage
Dans le Ciel où rien ne luit.
Chanson des Gardes-Suisses. 1793 »

Même si Henri Mahé, dans son recueil de souvenirs *La Brinquebale avec Céline*, donne cette chanson comme entièrement inventée, sur la foi, dit-il, d'un aveu de Céline, il s'agit en fait du « Chant de la Bérézina », à la longue histoire. Ce « chant » remonte à un *lied* allemand du poète Ludwig Giseke (1756-1832), qu'un officier des troupes suisses de la Grande Armée en Russie, le lieutenant Legler, aurait entonné devant ses hommes pour leur donner du courage avant la bataille de la Bérézina en novembre 1812 : « [...] *Unser Leben gleicht der Reise / Eines Wandrers in der Nacht* [...] » (« Notre vie ressemble au voyage de qui erre dans la nuit [...] »). Pendant la Première Guerre mondiale, l'écrivain suisse Gonzague de Reynold s'inspira librement de ce *lied* et composa en français son propre « Chant de la Bérézina », qu'il publia dans une brochure intitulée *La Gloire qui chante*. Il l'intégra en 1919 dans un « poème dramatique » intitulé comme la brochure, qu'il publia cette même année 1919 puis réédita en... 1932 (*cf.* Jean Dubois, « Le Chant de la Bérézina : 28 novembre 1812 », *Revue militaire suisse*, Lausanne, 1978, n° 123-3).
En indiquant ici la date de 1793, Céline rattache cette chanson à la période de la Terreur révolutionnaire, donc à l'histoire tragique du massacre des Gardes suisses aux Tuileries lors de la journée révolutionnaire du 10 août 1792.
Le présent manuscrit a été reproduit dans l'*Album Céline* (p. 94, n° 154).

Superbe reliure signée d'Antoinette Cerutti.

Provenance : Jean Tardieu (vignette ex-libris).

5. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Dactylographie signée « *L. F.Céline* » avec corrections autographes, intitulée « *Qu'on s'explique...* » [1933]. 6 ff. in-folio ; une fente restaurée au verso. 4 000 / 6 000

« Qu'on s'explique », manifeste littéraire en défense de *Voyage au bout de la nuit*. La publication de son livre suscita un brouhaha critique empli d'aprioris et de malentendus. À cet égard, et malgré ses réticences, Céline souhaitait expliciter sa démarche d'écrivain, et il se décida à le faire à la lecture d'un article qu'Émile Zavie fit paraître dans *L'Intransigeant* le 4 mars 1933 sous le titre « L'Exemple à ne pas suivre », et dans lequel il se montrait méprisant pour « les illettrés et les sots ». Le journaliste répondait là à une lettre qu'un agent forestier avait publiée en janvier 1933 dans le *Bulletin des lettres* lyonnais, et dans laquelle celui-ci affirmait couper dans ses livres les passages qui ne l'intéressaient pas : « des "*Loups*" j'ai gardé dix pages, un peu moins du "*Voyage au bout de la nuit*" » – cet homme modeste renvoyait ainsi dos à dos les deux finalistes du prix Goncourt 1932, le vainqueur Guy Mazeline et le perdant Louis-Ferdinand Céline.

« **Un article unique, le *premier* et le *dernier*** » (Céline à Lucien Descaves). Le 16 mars 1933, Céline publia donc le présent « Qu'on s'explique », et, dans le but de « toucher le maximum de lecteurs » (lettre à Élie Faure), il choisit *Candide* pour le faire, hebdomadaire à très fort tirage, très marqué à droite, car selon lui, « ceux de gauche sont si certains de leur vérité marxiste qu'on ne peut rien leur apprendre. Ils sont bien plus fermés » (même lettre à Élie Faure).

« *Le "genre Céline" ? Voici comment il procède.* »

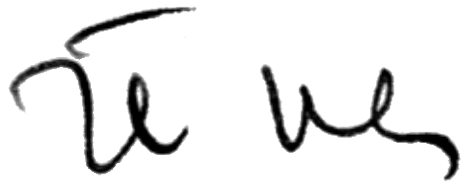
« [...] *Le "genre Céline" ? Voici comment il procède. Un ! deux ! trois ! n'en perdez pas un mot de ce qui va suivre !* **Voici bien la première fois, mais aussi la dernière qu'il prend la plume à ce sujet !** *Cela ne se fait pas de défendre son genre. Il ne se défend pas, il indique. Retenez donc bien ce qu'il explique. Le moment est mémorable. D'ailleurs pas de fausse modestie, mon gros tambour m'a valu 100.000 acheteurs déjà, 300.000, et m'en vaudra, bien exploité, encore au moins autant. Alors ?... sans compter le cinéma... Voici de quoi faire réfléchir tout coquin chargé de famille. Allons-y ! Ne me poussez pas !* **Voilà comment je m'y prends... Je dirai tout... la vie donc, je la retiens, entre mes deux mains, avec tout ce que je sais d'elle, tout ce qu'on peut soupçonner, qu'on aurait dû voir, qu'on a lu,** *du passé, du présent, pas trop d'avenir (rien ne fait divaguer comme l'avenir) tout ce qu'on devrait savoir, les dames qu'on a embrassées, ce qu'on a surpris ; les gens, ce qu'ils n'ont pas su qu'on savait, ce qu'ils vous ont fait ; les fausses santés, les joies défuntes ; les petits airs en train d'oubli ; le tout petit peu de vie qu'ils cachent encore, et le secret de la cellule au fond du rein, celle qui veut travailler bien pendant 49 heures, pas davantage, et puis qui laisse passer sa première albumine du retour à Dieu... oui... oui... Vous me comprenez ? Vous me suivez ? La jambe difforme de la petite cousine doit y tenir aussi, repliée, et le bateau navire à voile si grand ouvert à trop de vents, qui n'en finit plus de faire son tour du monde avec son fret en vieux dollars ?... Il faut l'amarrer après votre rêve... Avec son capitaine qui ne veut pas avoir l'air de porter déjà des lorgnons... Et que tout l'équipage essaya cependant, parce qu'on sait qu'il se méfie... son mousse lippu, dents branlantes, reste trop longtemps dans sa cabine... et la corde du pendu, calfat, traîne bien loin derrière l'étambot, dans la mousse, loin, d'une vague à l'autre, qui courent après le navire...* **Enfin tout, plus encore, tout absolument, tout ce qu'on a cru, vite au passage, qui pouvait faire vivre et mourir.** *Alors le temps de votre méfiance est venu au milieu des mois et des jours, tant bien que mal, au bout d'une année. Ce n'est pas beau d'abord, tout cela s'escalade, se chevauche, et se retrouve, en drôles de places, le plus souvent ridicules, comme au grenier de la Mairie. C'est le bazar des chansons mortes. Tant pis ! Mettez ce qui pue avec le reste. Vous n'y êtes pour rien.*

Ayant amalgamé tant bien que mal, disions-nous, hommes, bêtes et choses au gré de nos sens, de notre mémoire infirme, modestement à vrai dire, très humblement (pour ne réveiller personne) nous étendons le tout (c'est l'expression que le procédé nous donne) comme une pâte sur le métier. Debout, qu'elle était la vie ; la voici couchée, ni morte, ni plus tout à fait vivante... Horizontale, notre pâte... Entre les branches de l'étau, maintenue, soumise à notre gré... *Chez Ajalbert à Beauvais* [écrivain membre de l'Académie Goncourt, Jean Ajalbert administra la Manufacture de tapisseries de Beauvais de 1917 à 1935], *nous en vîmes qui tissaient ainsi, mais nous,* **c'est en empoignant les deux côtés que nous travaillons, tiraillons, étirons cette pâte de vie, dangereuse et refaite, par chapitres...** *C'est le moment bien pénible en vérité...*

La voici torturée par le travers et par le large cette drôle de chose, presque jusqu'à ce qu'elle en craque... Pas tout à fait. Ça crie forcément... Ça hurle... Ça geint... Ça essaye de se dégager... On a du mal... Faut pas *se laisser attendrir... Ça vous parle alors un drôle de langage d'écorché... Celui qu'on nous reproche... L'avez-vous entendu ? Vous n'avez pas remarqué qu'au moment où sa peau est menacée l'Homme essaye brusquement, successivement, encore une fois, tous les rôles, toutes les défenses, les grimaces dont il s'est affublé dans le cours de sa vie ? On lui découvre alors dans ces moments-là, bredouillant, paniquard, facilement trois ou quatre vérités différentes munies d'autant de terminologies superposées ? Non ? Vous ne savez pas ? Alors vous n'avez pas remarqué grand'chose... Pourquoi vivez-vous ? Je dis donc que les miens, bien englués dans l'inclusion tenace et molle où je les place, sont tiraillés jusqu'aux aveux* [...]
Est-ce donc cette humanité nietzschéenne ? Fendarde ? Cornélienne ? Stoïque ? Conquérante de vents ? Tartufienne et Cocoricote ? Qu'on nous la prête avec son nerf dentaire et dans huit jours on ne parlera plus de ses cochonneries . Il faut que les âmes aussi passent à tabac. [...] »

Sans l'aveu de Céline, l'éditeur liégeois Pierre Aelberts (À la Lampe d'Aladdin), habitué des tirages non autorisés, inscrivit le texte à son catalogue en novembre 1933 sous le titre *Qu'on s'explique. Postface au* Voyage au bout de la nuit. Cette plaquette existe, cependant Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché indiquent n'en avoir trouvé aucune trace en bibliographies ou catalogues de vente avant 1969, et suggèrent qu'elle pourrait en fait avoir été tirée seulement à la fin des années 1960, antidatée.

Romans, vol. I, pp. 1109-1113.



« *Les travaux de Freud sont réellement très importants, pour autant que l'Humain soit important...* »

6. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LD* » à son amie Évelyne Pollet. Paris, [juillet 1933]. 2 pp. in-folio, en-tête imprimé à son adresse du « 98 rue Lepic ». 2 000 / 3 000

« *Chère Évelyne, je vous enverrai d'autres livres à la fin de ceux-ci. Prenez-y ce qui convient à votre tempérament. Vous avez raison en toutes choses, si vous sentez ainsi.* ***Il n'y a guère dans ce monde que des passions de convaincre. Il faut choisir sa musique et c'est tout.***
Allendy est un très faible psychanalyste mais les travaux de Freud sont réellement très importants, pour autant que l'Humain soit important. ***Vous vivez, je le vois, avec vos rêves. Au fond, voici le véritable travail des hommes (et des dames !). Je vais me livrer dans les années qui vont venir à leur exploration...*** » Le médecin psychanalyste René Allendy, membre fondateur de la Société de psychanalyse, eut parmi ses patients des personnalités comme Antonin Artaud ou Anaïs Nin, dont il devint l'amant. Céline avait envoyé en juin 1933 l'ouvrage de René Allendy *La Psychanalyse* à Évelyne Pollet.

Freudisme de Céline. Il avait fait l'expérience de la psychiatrie durant la Première Guerre mondiale, et s'initia très probablement au freudisme auprès de ses collègues germanophones de la section d'Hygiène de la S.D.N. où il fut employé de 1924 à 1927 et en 1931. Par l'intermédiaire d'une amie juive autrichienne rencontrée en septembre 1932, Cillie Ambor, il obtint des traductions françaises de plusieurs œuvres de Freud et put rencontrer les psychanalystes Annie Angel et surtout Annie Pink, première femme du célèbre Wilhelm Reich. Acquis aux théories freudiennes, il envisageait alors comme médecin la maladie sous un angle nouveau, celui d'une autopunition où les malades se complaisent, et nourrissait son pessimisme d'une mise en cause du subconscient des malades. Sur un plan plus large, il associait psychanalyse et mise en évidence de la pulsion de mort. Dans *Voyage au bout de la nuit*, il fait dire à Bardamu : « Je savais moi, ce qu'ils cherchaient, ce qu'ils cachaient avec leurs airs de rien les gens. C'est tuer et se tuer qu'ils voulaient, pas d'un seul coup bien sûr, mais petit à petit comme Robinson avec tout ce qu'ils trouvaient, des vieux chagrins, des nouvelles misères, des haines encore sans nom quand ça n'est pas la guerre toute crue et que ça se passe alors plus vite encore que d'habitude ». Henri Godard souligne que « cette intuition, ainsi liée à la remise en question par Freud des certitudes antérieures, est sans doute ce qui donne au *Voyage au bout de la nuit* son accent le plus profond, celui que l'on continue à entendre une fois le livre refermé » (dans Céline, *Romans*, vol. I, p. 1140). À partir de 1933, Céline élargit son intérêt pour le freudisme à la question des rêves comme moyen de mettre en évidence une autre dimension de l'homme. « L'intérêt de Céline pour Freud est plus fort que jamais pendant cette période de la rédaction de *Mort à crédit* ; les témoignages convergent pour montrer que c'est celle où il est le plus averti de la pensée freudienne et le plus consciemment déterminé à en tirer des conséquences dans l'exercice de l'imagination romanesque et dans l'écriture » (Henri Godard, *ibid.*, p. 1389).
Céline avait compris le renouvellement littéraire fondamental que les idées de Freud permettaient d'apporter au modèle du roman balzacien, mais il cédait aussi à une mode qui pouvait lui assurer des lecteurs. « À l'époque de *Voyage au bout de la nuit* et de *Mort à crédit*, non seulement il se réclamait de [Freud], mais encore il revendiquait d'avoir fait passer dans la littérature quelque chose de l'enseignement de l'"énorme école freudienne" » (Henri Godard, *ibid.*, p.1140). C'est ce qui lui permit de dire plus tard que *Voyage au bout de la nuit*, était de tous ses livres celui qu'il voulait le plus supprimer, le seul « vraiment méchant », celui qui touche le « fonds sensible ». Si l'influence freudienne imprègne encore fortement l'écriture de *Mort à crédit*, Céline s'en détacha nettement par la suite.

Femme de lettres anversoise et probablement amante de Céline, Évelyne Pollet lui écrivit une lettre admirative en janvier 1933 à la suite de la lecture de *Voyage au bout de la nuit*, et entama une longue relation avec lui – Céline alla la voir dix fois entre mai 1933 et 1941. Elle serait devenue sa maîtresse, et lui demanda plusieurs fois d'intercéder auprès de Robert Denoël pour qu'il publie des manuscrits d'elle. Leurs relations se seraient détériorées en 1938-1939, et elle lui aurait fait une crise de jalousie hystérique devant Lucette Almanzor (future épouse de Céline). En septembre 1942, dans un recueil intitulé *Un Homme bien... parmi d'autres personnages*, Évelyne Pollet publia « Le voleur », une nouvelle qui mettait en scène Céline sous le nom de Carbier, puis, en 1943, elle écrivit un roman qui transposait leur relation, d'abord intitulé «*Rencontres* et publié sous le titre *Escaliers*, en 1956 à Bruxelles.

Lettres, n° 33-81.

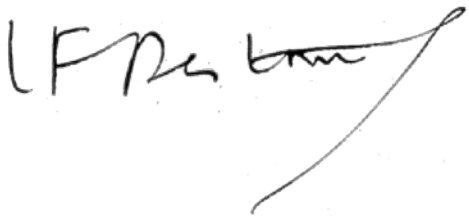
« *Cette silencieuse persistance poétique chez les anonymes, qui disparaît dans le silence, sans laisser de traces, jamais...* »

7. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *L. F. Destouches* » à Léon Deffoux. Paris, 25 octobre 1933. 2 pp. in-8, en-tête imprimé du *Pigall's tabac*, petite mouillure, enveloppe conservée. 1 500 / 2 000

« *Je vous remercie bien pour l'article et le renseignement complémentaire. Figurez-vous qu'à présent, en y repensant bien, je me souviens moi aussi d'avoir vu ce plâtre très loin autrefois dans ma petite enfance. Mais sans cette soudaine polémique, je n'aurais jamais osé le penser. À ce propos, il faut ce genre d'occasion pour percevoir tout autour de soi cette silencieuse persistance poétique chez les anonymes, qui disparaît dans le silence, sans laisser de traces, jamais.* **Un jour quand je serai vieux, je ferai un livre dans ce sens, à la recherche des choses du cœur, qui s'en vont...** *Le marchand va faire tout soudain des affaires ! À commencer avec moi !* »

L'écrivain et journaliste Léon Deffoux, particulièrement favorable aux Goncourt et aux écrivains naturalistes, consacra plusieurs articles laudatifs à *Voyage au bout de la nuit* en 1932 puis à *L'Église* en 1933. Soutien actif de Céline, il tenta en vain de lui faire remporter le « Prix populiste » (au jury duquel il siégeait), et publia son « Hommage à Émile Zola » dans le journal *L'Œuvre* auquel il collaborait. Ils se rencontrèrent parfois chez leur ami commun l'écrivain Lucien Descaves, membre de l'Académie Goncourt.

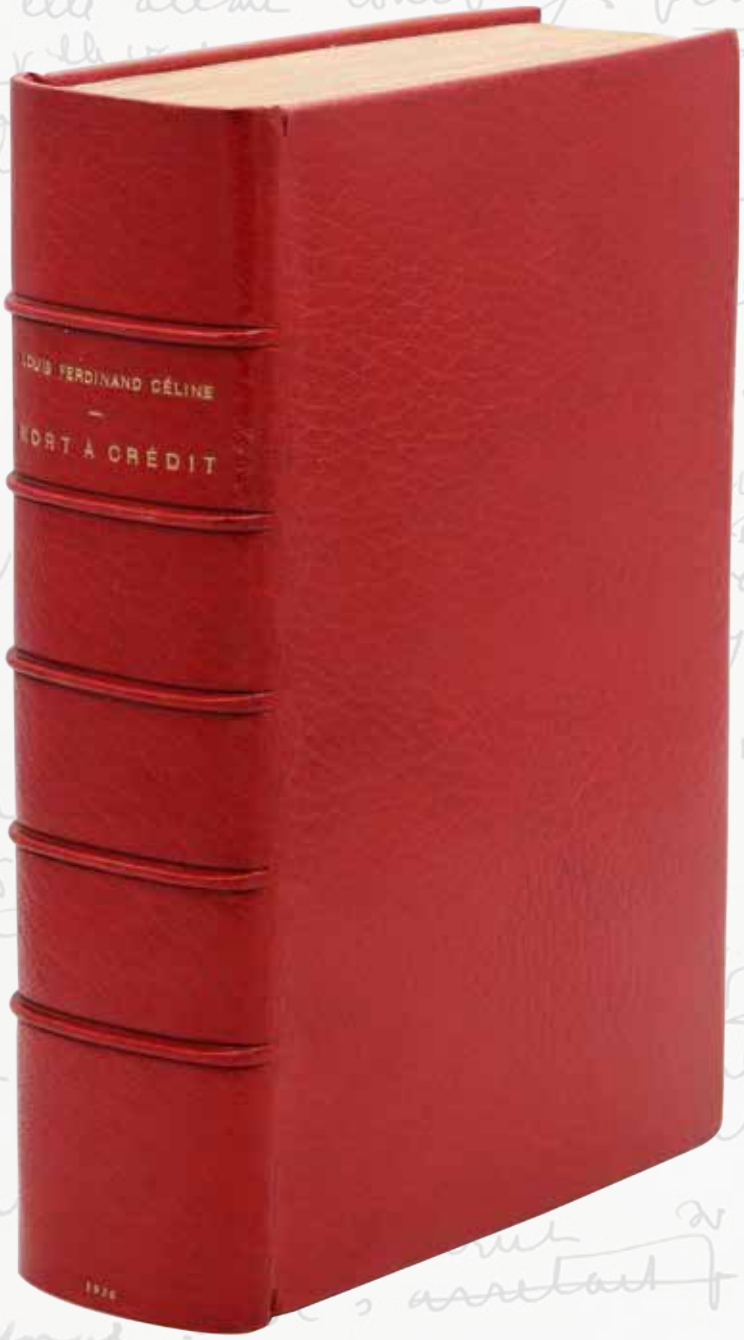
Lettres, n° 33-104.



8. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Note autographe. 4 lignes sur une p. in-folio. 300 / 400

« *Vous avez été privés... À présent ça va mieux... Vous allez pouvoir faire des économies. Parole bourgeoise.* »

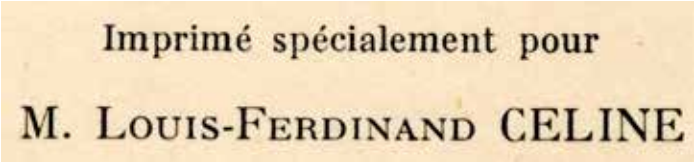
Probable projet d'exergue à un de ses textes, sur une thématique qui semble pouvoir s'appliquer à *Mort à crédit*.


LOUIS FERDINAND CÉLINE
MORT À CRÉDIT

9. CÉLINE (Louis-Ferdinand). *Mort à crédit*. Paris, les Éditions Denoël et Steele, 1936. In-8, 697 [dont les 2 premières blanches]-(3 dont les 2 dernières blanches) pp., maroquin rouge, dos à nerfs, coupes filetées, *doublures de maroquin rouge en bord à bord*, gardes de soie rouge, couvertures et dos conservés, tranches dorées, étui bordé légèrement frotté (*Huser*). 30 000 / 40 000

Édition originale, un des 22 exemplaires hors commerce non expurgés sur japon impérial (parmi 47 exemplaires numérotés sur ce papier). Seuls les exemplaires hors commerce de chaque grand papier sont comme ici exempts des caviardages imposés par l'éditeur inquiet des réactions de la censure (Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché, 36A1).

Le n° IV nominatif de Céline.


Imprimé spécialement pour
M. Louis-Ferdinand CELINE

Exemplaire enrichi de 5 pièces :

– **Un manuscrit autographe de Céline, passage de *Mort à crédit*** présentant de très importantes variantes avec la version imprimée (pages 111 à 116 de cette édition, et pp. 593-595 de l'édition de la Pléiade) :
« *J'ai été convalescent longtemps, c'était une* [« *rougeo* » rayé], *forte qu'on a dit, j'ai eu des boutons partout. Fallait pas que je sorte. J'ai été longtemps pour en sortit, il paraît, pourtant* [...] *ma grand-mère elle m'emmenait rue de Bizance à Zanières quand elle allait toucher ses petits loyers des deux pavillons qu'elle avait à sa garde* [...] *Ça me faisait prendre l'air. Je me souviens que c'était* [...] *au terme de janvier qu'elle a attrapé du mal. On descendait à la gare, on passait dans l'avenue Faidherbe et puis devant la mairie. On allait doucement parce que j'étais encore faible et près de la grille du parc il y avait le boulodrome aux gâteux. Ça m'intéressait toujours de voir les retraités jouer la partie. Je voulais toujours qu'on reste. Été comme hiver. Ils en finissaient pas de se faire des plaisanteries, les vieillards, tout en tapant dans les quilles. Même moi je comprenais les plaisanteries. Ils s'arrêtaient souvent pour aller faire pipi derrière un arbre. Ils revenaient vite et c'était amusant surtout à cause des mots d'esprit qu'ils arrêtaient pas de faire. Même moi je les comprenais les mots d'esprit. On restait longtemps debout et je me passionnais pour les quilles. Tu vas attraper du mal à rester sans bouger qu'elle me prévenait, mais moi je voulais rester encore. Elle voyait bien que je m'amusais à les entendre alors elle voulait pas me priver. C'était pas si drôle chez nous. Finalement on est parti presque à la nuit mais on était resté longtemps debout immobile en plein air gelé. À son pavillon les gens étaient toujours bien difficiles. Ils voulaient jamais payer. Ils trouvaient toujours un prétexte. En été c'était parce que les cabinets étaient bouchés comme chez nous et puis l'hiver c'est parce que l'eau ne venait pas* » (2 ff. in-folio montés en fin de volume).
L'un des deux seuls manuscrits connus témoignant des origines de *Mort à crédit* : « rares pour les débuts de la rédaction, les documents de genèse dont nous disposons sont au contraire abondants pour son déroulement ultérieur [...]. Les deux fragments de l'état le plus ancien, conservés sur des feuillets reliés dans deux exemplaires du roman sur grand papier, sont trop différents du reste des variantes pour pouvoir être mis sur le même plan [...]. Les deux fragments appartiennent au même mouvement du texte, celui de la mort de grand-mère Caroline, pour lequel nous ne possédons pas d'état intermédiaire » (Henri Godard, dans Céline, *Romans*, vol. I, pp. 1350-1351, avec à la suite une édition du présent fragment, pp. 1351-1352).

– **Une lettre autographe signée de Céline** à un « *cher monsieur* ». S.l., [23 janvier 1937 d'après une note au crayon d'une autre main]. « *Ayant hier l'occasion de voir* [...] *Denoël je lui parlais de* **l'édition intégrale de Mort à crédit**. *Il s'y refuse absolument et définitivement. Il redoute les poursuites judiciaires, inévitables d'après lui. Je ne peux à cet égard que vous faire part de sa décision. Mais si la chose vous intéresse très fort, je vous indique qu'un des* cinq exemplaires *texte intégral* japon impérial *appartient à mon bon ami* Gen Paul *qui l'illustre pour son plaisir (les autres sont Denoël, Descaves, Daudet et* moi-même*) – c'est tout). Gen Paul est un excellent peintre déjà chargé par plusieurs bibliophiles de l'illustration du* Voyage. *Je sais qu'en ce moment il est fort désireux de réaliser. Mais je crois qu'il maintient ses prix. Je vous indique son adresse. Je ne veux pas lui en parler moi-même. La voici : M. Gen Paul, 2 avenue Junot, Paris 18e. Vous pouvez à tout hasard lui écrire (je vous en aurais parlé entre autres choses). Bien cordialement à vous. LFCéline* » (2 pp. in-folio, montée en tête).

... / ...

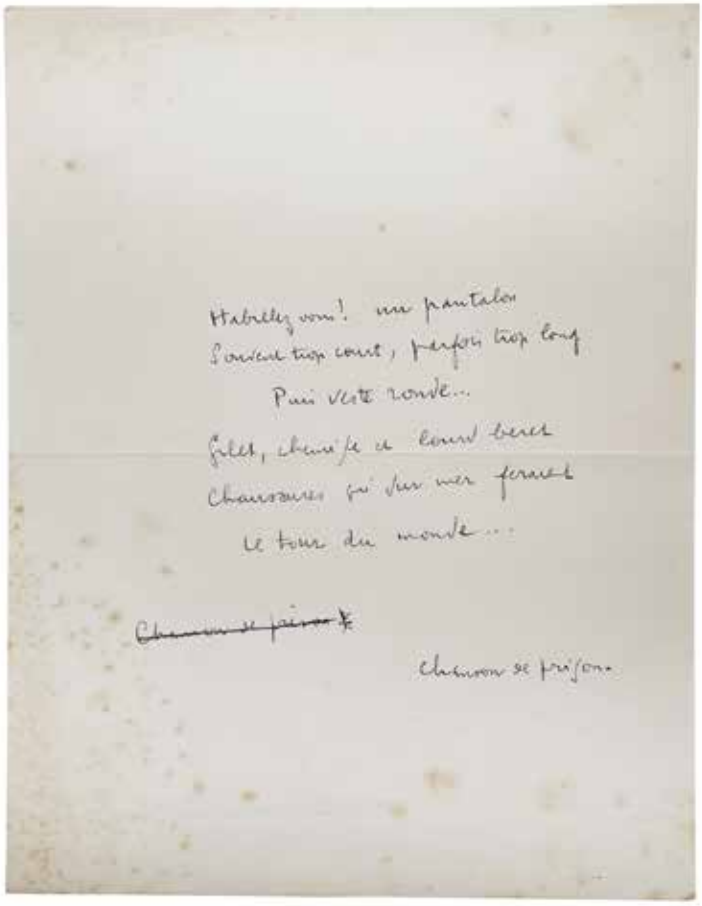
– **Un manuscrit autographe de Céline**, épigraphe de ***Mort à crédit*** (1 / 2 p. in-folio, rousseurs). Il s'agit du troisième couplet d'une chanson de détenus, recueillie par l'abbé Abraham Sébastien Crozes, aumônier de la Grande-Roquette dans les années 1860-1870, et citée dans un livre que Céline connaissait bien, *La Vie étrange de l'argot*, d'Émile Chautard (Denoël, 1931).

« Habillez-vous ! un pantalon
Souvent trop court, parfois trop long
Puis veste ronde...
Gilet, chemise et lourd béret
Chaussures qui sur mer feraient
Le tour du monde...

Chanson de prison »

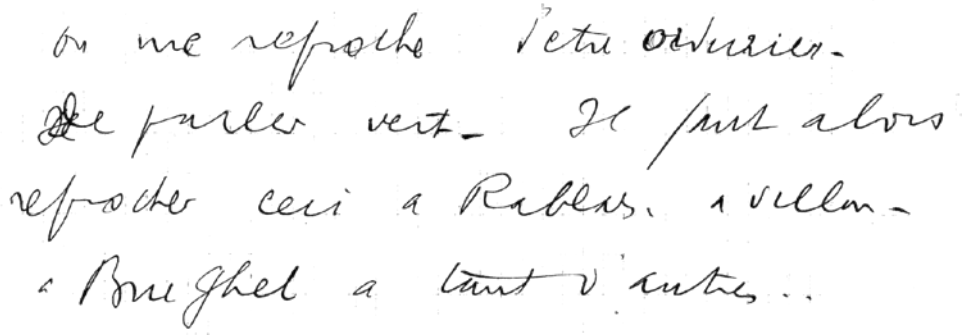
Le présent manuscrit a été reproduit dans l'*Album Céline* (p. 134, n° 225).

– Deux index, l'un manuscrit, l'autre dactylographié, des passages du présent volume qui sont absents dans les exemplaires caviardés.


Habillez vous ! un pantalon
Souvent trop court, parfois trop long
Puis veste ronde...
Gilet, chemise et lourd béret
Chaussures qui sur mer feraient
Le tour du monde...

~~Chanson de prison~~ »

Chanson de prison


on me reproche d'être ordurier.
de parler vert. Il faut alors
reprocher ceci à Rabelais, à Villon,
à Brueghel à tant d'autres..

« *J'écris dans la formule* RÊVE ÉVEILLÉ »

10. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *Louis Destouches (L F Céline)* », [adressée à Léon Daudet]. S.l., [mai 1936]. 8 pp. in-folio. 4 000 / 5 000

UNE DE SES PLUS IMPORTANTES LETTRES SUR SON TRAVAIL LITTÉRAIRE.

« *Cher Maître, la critique (en général) fait preuve contre mon nouveau livre d'une partialité écœurante.* **IL S'AGIT DE ME FAIRE PAYER CHER LE SUCCÈS DU "VOYAGE"** *(acquis en grande partie grâce à vous !)* **TOUS LES MOYENS SONT BONS, ME FAIRE PASSER POUR UN RUSÉ, UN FARCEUR, UN MANIAQUE, ENFIN ET SURTOUT BIEN PLUS GRAVE POUR ENNUYEUX !** *Rien n'y manque ! On ne me lit même pas. Le siège est fait ! Il s'agit de nuire le plus possible et de propos délibéré. Sans aucune élémentaire probité morale ou artistique. Évidemment tout ceci est classique. Dans un art quelconque, les ratés forment une proportion de 999 / 1000e.* **TOUT CE QUI N'EST PAS NETTEMENT RATÉ PROVOQUE UNE RÉVOLUTION, UN DÉLUGE DE HAINES.** *Bon. Mais il me peinerait beaucoup que ce mascaret bilieux vous empêchât au moins de me lire.*

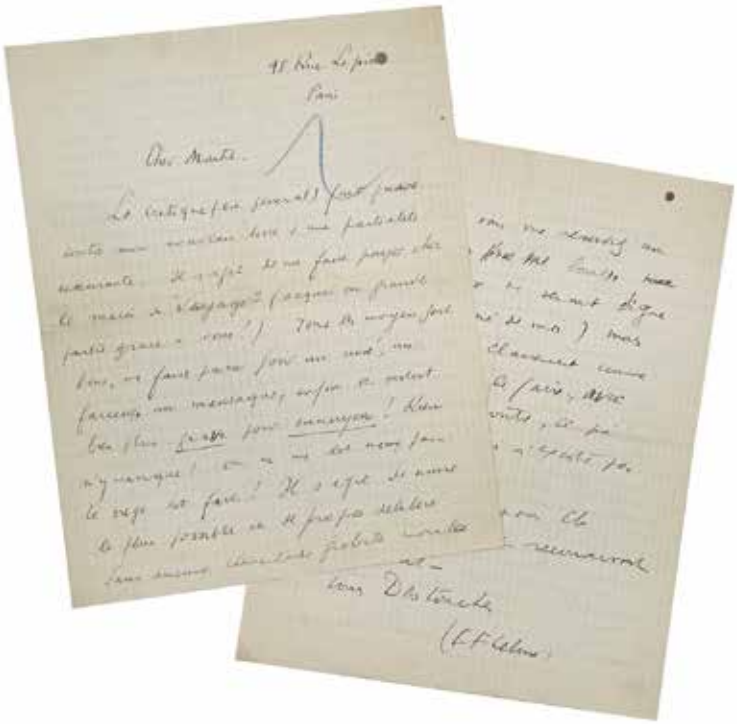
JE ME SUIS TRÈS SINCÈREMENT APPLIQUÉ À CET OUVRAGE* [MORT À CRÉDIT], *ÉNORMÉMENT, À VRAI DIRE. *J'y ai passé depuis quatre ans mes jours et mes nuits, en plus de ma misérable pratique au dispensaire (1500 francs par mois). Je ne suis pas riche, j'ai une fille et une mère à ma charge. Le* Voyage *m'a rapporté environ* 1200 francs de rente mensuels. *Je situe tous ces chiffres parce qu'ils disent bien les choses telles qu'elles sont.* **SUR "MORT À CRÉDIT" *JE ME SUIS CREVÉ LITTÉRALEMENT.*** *Je l'ai fait le mieux que j'ai pu. Si ceux qui se permettent si lâchement, si impunément de me "piloriser" possédaient le vingtième de ma probité et de mon application, le monde deviendrait aussitôt un édénique séjour, et j'avoue alors que ma littérature deviendrait injuste. Mais nous n'en sommes pas là !*

ON ME FAIT AUSSI, PROFONDÉMENT, JE CROIS, LE GRIEF DE ROMPRE AVEC TOUTES LES FORMES ACADÉMIQUES, CLASSIQUES, CONSACRÉES, J'ÉCRIS DANS UNE SORTE DE PROSE PARLÉE, TRANSPOSÉE. *Je trouve cette manière plus vivante. Ai-je le droit ? Cette forme a ses règles, ses lois, terrible aussi. Vous le savez bien. Que d'autres essayent. Ils verront.* **J'AI EFFACÉ MON TRAVAIL DERRIÈRE MOI, MAIS IL EXISTE.**

AUTRE CHOSE, ON ME REPROCHE AUSSI DE N'ÊTRE POINT LATIN, CLASSIQUE, MÉRIDIONAL *(caractères bien définis... élégance... mesure... joliesse... etc...) Je suis très capable d'apprécier les diverses beautés du genre, mais bien incapable de m'y soumettre !...* **JE NE SUIS PAS MÉRIDIONAL. JE SUIS PARISIEN, BRETON ET FLAMAND DE DESCENDANCE. J'ÉCRIS COMME JE SENS.**

ON ME REPROCHE D'ÊTRE ORDURIER, DE PARLER VERT. IL FAUT ALORS REPROCHER CECI À RABELAIS, À VILLON, À BRUGHEL, À TANT D'AUTRES. *Tout ne vient pas de la Renaissance.*
ON ME REPROCHE LA CRUAUTÉ, SYSTÉMATIQUE. QUE LE MONDE CHANGE D'ÂME, JE CHANGERAI DE FORME. *D'où me viennent tous ces puristes soudains ? Je ne les vois pas s'élever contre les films de gangsters ! contre* "Détective", *contre tant de pornographies qui sont elles sans excuses. C'est que ces puristes sont aussi des lâches. Ils ne risquent rien, surtout anonymement, à vider leur petit fiel contre un auteur solitaire, ils risquent trop contre les formidables intérêts du film ou d'Hachette. Lèches-bottes d'un côté ou farouches défenseurs moraux, selon l'intérêt du bifteak.*

Louis Destouches (L F Céline)



Sont-ils jaloux de mon expérience vivante ? Évidemment, *je n'ai jamais été au lycée. J'ai fait mes bachots, ma médecine, tout en gagnant ma vie. On apprend beaucoup par ce moyen. C'est peut-être ce qu'on me pardonnerait le moins facilement.* ***Enfin, je suis médecin. On hait les médecins, leur expérience aussi.*** *En écrivant les livres du genre que vous savez, je risque beaucoup, d'être éliminé de partout, de perdre mes emplois.* ***Je ne fais pas de la littérature de repos.***

***Enfin on me reproche ce qu'on appelle la* confusion. *L'autre ne me trouve pas vraisemblable ! J'écris dans la formule* rêve éveillé.** *C'est une formule nordique.*

Ah ! comme je serais heureux que vous me réserviez un article, non pour me louer (cette demande ne serait digne ni de vous ni de moi) mais pour définir clairement comme vous seul pouvez le faire, avec votre immense autorité, ce qui existe et ce qui n'existe pas de mon livre... »

Le recours à la notion de « rêve éveillé » marque la séparation de Céline avec le freudisme. L'œuvre de Freud l'avait profondément occupé quand il écrivait *Voyage au bout de la nuit* et *Mort à crédit*, mais il subit peu après une importante évolution idéologique : il rejeta Freud tout en conservant un temps la notion de « rêve éveillé » telle que Léon Daudet l'avait formulée dans un ouvrage de ce titre en 1926 : Céline trouva là « une caution qui lui perm[i]t de continuer à valoriser une vie psychique en marge de la conscience, un "délire", sans avoir à se référer à Freud, mieux : en l'attaquant » (Henri Godard, Céline, *Romans*, vol. I, p. 1390).

Lettres, n° 36-29. – *Romans*, vol. I, 2012 (1981), pp. 1120-1121.

« Je suis je crois l'auteur le plus détesté depuis Zola... »

11. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *Louis* » à Karen Marie Jensen. S.l., [début juin 1936]. 3 pp. 1 / 3 in-folio. 2 000 / 3 000

« Chère Karen. Enfin ! de vos nouvelles, je vous croyais fâchée à mort ! Je vous ai écrit plusieurs fois ! [...]
Vous avez eu de terribles épreuves ! Vous avez aussi, Karen, un terrible courage ! Comme il est malheureux que vous ne soyiez pas un petit peu plus douce. Vous seriez divine. *Donc vous remontez vers le Nord, et Copenhagen.*

le plus détesté depuis Zola.

Je ne sais pas du tout où j'irai cet été. Cela dépendra de bien des choses. Peut-être N[ew] *York, ou Russie, ou Norvège, ou Bretagne. J'ai été aussi bien malade. Je vais mieux mais je souffre encore de migraines. Je ne retravaillerai pas à un autre livre avant l'hiver, mais je retourne au dispensaire en octobre. Il le faut ! hélas ! pour la petite monnaie !*

Je vends assez bien le nouveau livre* [Mort à crédit,** paru le 25 mai 1936]**, *en dépit de tant de haines et de jalousie. Je suis je crois l'auteur le plus détesté depuis Zola [Robert Denoël reprendrait cette comparaison dans sa brochure *Apologie de* "Mort à crédit", qu'il publierait en juillet 1936]. *Jamais je n'aurais cru une telle hargne possible. Aussi les événements ! qui empêchent beaucoup de lire... Pour vous l'envoyer, où serez-vous ? J'ai peur qu'il se perde. Aussi les années passent.*

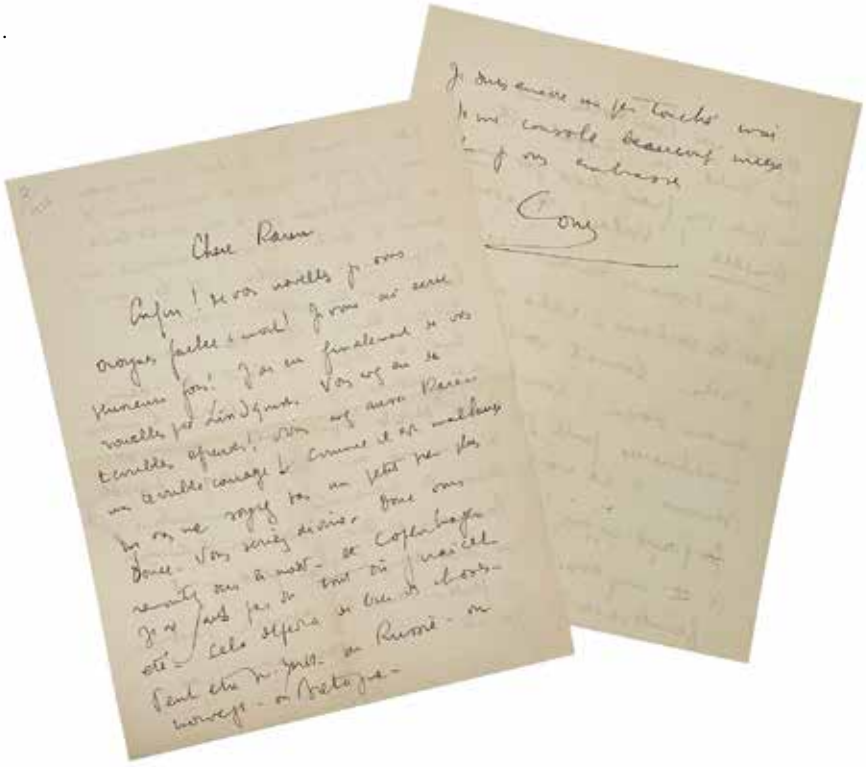
J'ai été à Londres récemment. J'ai déjeuné avec Bartholin [Birger Bartholin, le danseur, chorégraphe et futur pédagogue, ami de Karen Marie Jensen]*, tout à fait gentil et loyal. Il ne peut pas grand chose pour* mon ballet ! Hélas !

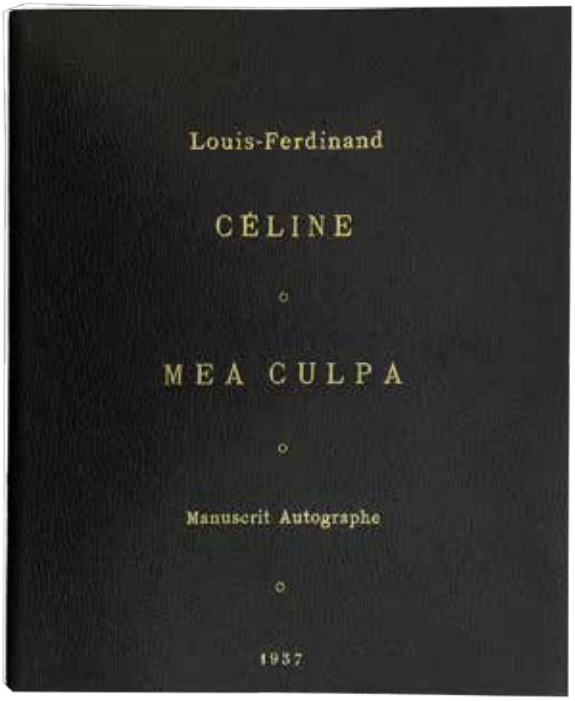
Travailler pour les hommes, Karen, c'est travailler pour des cochons. Cela ne sert à rien.

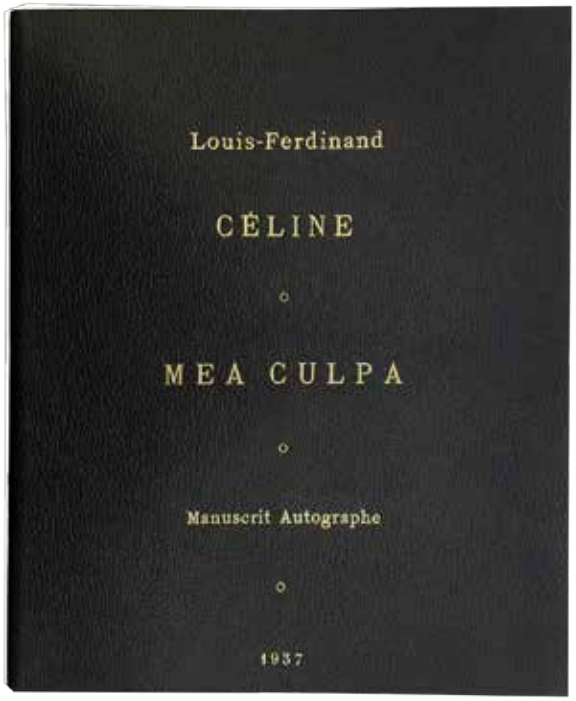
Comment vont vos amours, Karen ? Combien de malheureux faites-vous chaque semaine ? La moyenne est bonne ? ***Gen Paul ne vous oublie pas. Il est toujours à vos pieds, fanatique et inconsolable. Je suis encore un peu touché mais je me console beaucoup mieux et je vous embrasse...*** »

L'amie danoise Karen Marie Jensen, dédicataire de ***L'Église.*** Danseuse issue d'une riche famille, elle vint en tournée à Paris en 1931 et y rencontra Céline par l'intermédiaire de la maîtresse américaine de celui-ci, Elizabeth Craig. En 1933, quand Elizabeth Craig rentra aux États-Unis, Karen Marie Jensen la remplaça un temps auprès de l'écrivain, qui la fit ainsi entrer dans son cercle intime : Gen Paul s'en enticha et Henri Mahé fit son portrait. Céline la revit à Chicago et à New York en 1934 mais ils rompirent, se conservant malgré tout l'un à l'autre une solide amitié amoureuse – Céline lui proposerait encore en 1935 de partager sa vie. Elle lui rendit ensuite un immense service : Céline, inquiet des rumeurs de guerre et des remous suscités par ses engagements antisémites, craignant devoir un jour quitter la France, plaça sa fortune en or dans une banque danoise et confia la clef du coffre à Karen Marie Jensen. En 1943, pour éviter une saisie allemande, il lui demanda de retirer cet or de la banque pour le cacher. Karen Marie Jensen, alors en Espagne, fit enterrer tout cela dans le jardin de sa maison de campagne danoise, par son amie d'enfance Ella Johansen. Malgré une brouille, l'or fut restitué à Céline à sa sortie de prison en 1948.

Lettres, n° 36-35.







Mea culpa

12. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Manuscrit autographe intitulé « *Mea culpa* ». [1936]. 44 ff. avec ajouts, ratures et corrections, montés dans 2 volumes in-folio, chagrin souple noir, *doublures et gardes de box*, chemises à dos et bandes de chagrin, étui bordés ; trous de classeurs en marge des 13 ff. montés dans le second volume (*Loutrel*). 25 000 / 35 000

Manuscrit complet à un feuillet près, qu'Henri Godard décrit ainsi : il « se compose d'un premier jet paginé en continu de 1 à 32 et d'une série discontinue d'ajouts, pages isolées ou séries de pages, qui ont par la suite été intégrés au texte final [...] **On saisit ici visuellement à la fois, dans la graphie, la fièvre d'une écriture toujours improvisée dans l'instant et les états successifs**, qui sont en l'occurrence au nombre d'au moins quatre. Le premier manuscrit en présente lui-même les deux premiers, par les modifications ou corrections immédiates apportées au premier jet. Les ajouts sur feuilles séparées en constituent un troisième. [Le] texte définitif est donc le résultat d'une quatrième reprise et peut-être davantage pour certaines pages [...]. Dans son écriture, Céline procède toujours par additions, expansions et approfondissements. Aux diverses étapes, il s'emploie à nourrir le texte initial. Ses formules les plus fortes ou les plus drôles viennent souvent dans une reprise ultérieure. Ses ajouts sont des développements. Quand on a l'occasion de les isoler, iles mettent en évidence les idées auxquelles il tient le plus » (dans Céline, *Mea culpa*).

Les feuillets, longtemps dispersés, ont été réunis ici dans le désordre, en deux temps : le premier volume comprend les feuillets de premier jet avec corrections, et le second volume renferme les feuillets des ajouts successifs.

Texte présentant de nombreuses variantes avec la version finale imprimée.

« ***Ce qui séduit dans le Communisme, l'immense avantage tout compte fait, c'est qu'il va nous démasquer l'Homme, enfin. Le débar[r]asser des "excuses".*** *Voici des siècles qu'il nous berne, lui ses instincts, ses souffrances, ses mirifiques intentions... Qu'il nous rend rêveur à plaisir... Impossible de savoir, ce cave, à quel point il peut mentir ?... Il reste toujours bien planqué, derrière son grand alibi* : l'*Exploitation par le plus fort. C'est irréfutable comme condé. Martyr de l'abhorré système ! C'est un Jésus véritable. "Je suis, comme tu es ! il est ! nous sommes exploités", ça va finir l'imposture ! En l'air l'abomination ! Brise tes chaînes Popu ! Redresse-toi Dandin !... Ça peut pas durer toujours ! Qu'on te voye enfin ! Ta bonne mine ! Qu'on t'admire ! Qu'on t'examine ! de fond en comble. Qu'on te découvre ta poésie, qu'on puisse enfin à loisir t'aimer pour toi-même ! Tant mieux. Le plus tôt sera le mieux ! Crèvent les patrons ! En vitesse ! Les putrides rebu*[t]*s ! Ensemble ou séparément ! Mais pronto ! subito ! recta ! Pas une minute de merci ! De morts bien douces ou bien atroces* ! Je m'en tamponne ! J'en frétille ! Pas un escudos vaillant pour rambiner la race entière ! Au charnier, chacals ! *En l'égout ! Pourquoi lambiner ? Ont-ils jamais eux, velus, refusé un seul frêle otage au roi Bénéfice ? Balpeau ! Balpeau ! Pfoui ! En voyez-vous des traînards?...* À *la reniflette qu'on les bute ! Il faut ce qu'il faut ! C'est la lutte ? Par quatre chemins ? En l'honneur de quoi ? Les privilégiés, pour ma part, je n'irai pas, je le jure, m'embuer d'un seul petit œil sur leur vache charogne ! Ah ! pas d'erreur ! Délais ? Ratata* ! Pas un remords ! Pas une larme ! Pas un soupir ! *une cédille ! C'est donné ! C'est l'Angélus ! Leur agonie c'est du miel, une friandise ! J'en veux ! Je m'en proclame tout régalé.*
Je te crèverai, charogne ! un vilain soir !
Je te ferai dans les mires deux grands trous noirs.
Ton âme de vache dans la danse
Prendra du champ !
Tu verras cette belle assistance
Au Four-Cimetière des Bons-Enfants !
Ces couplets verveux me dansent au cassis ! Je les offre à tous par-dessus le marché, avec la musique. "L'Hymne à l'Abattoir", l'air en plus ! C'est complet ! Tout va bien ! Ça ira !... »

Les vers insérés ici par Céline forment un couplet d'une chanson de sa composition, « **Le règlement** », qu'il donnerait également plus au long en 1952 dans *Féerie pour une autre fois.* Il aurait souhaité qu'elle entre au répertoire d'un artiste et la déposa pour cela à la S.A.C.E.M., mais il finit par l'enregistrer chantée par lui-même sur un disque publié en 1956.

Retour d'U.R.S.S. Pour dépenser les droits d'auteur rapportés par la traduction russe du *Voyage au bout de la nuit*, le rouble n'étant pas convertible, Céline effectua un voyage en Russie de la fin du mois d'août à septembre 1936. Il avait pu, par le passé, faire état d'un préjugé favorable pour certains aspects de la réalité soviétique (par exemple dans son *Mémoire* d'hygiène sociale de 1932), cependant il était allé en Russie avec un esprit ouvert, sans attentes particulières. Il apprécia Leningrad (Saint-Pétersbourg) mais fut saisi par le délabrement de la ville, les inégalités sociales, la détresse qu'il rencontra dans l'hôpital qu'il visita. Gide, qui séjourna en Russie de juin à août 1936, publia le 13 novembre un *Retour de l'U.R.S.S.* qui incita probablement Céline à faire de même. Se réservant de parler plus tard des réalisations du pays (plusieurs pages de *Bagatelles pour un massacre* y seraient consacrées en 1937), il s'attacha d'abord à communiquer ses impressions sur un plan général, philosophique : il exprima donc sa surprise, son dégoût, son pessimisme sur la nature humaine, son refus de toute illusion humaniste ou progressiste, en rédigeant le présent libelle, publié sous le titre *Mea culpa* le 28 décembre 1936 chez Denoël et Steele.

Mea culpa **est un « texte capital qui fait le point sur l'anthropologie et la philosophie céliniennes** à un moment critique de l'évolution de Céline. Celui-ci part des constats qu'il vient de faire en U.R.S.S., où la fin de l'exploitation capitaliste lui semble n'avoir pas plus amélioré les hommes que leur condition matérielle. Il en tire sur la nature humaine des conclusions dont la sévérité est celle des Pères de l'Église, auxquels il se réfère d'ailleurs explicitement. Ce credo très sombre, et même virulent, ne fait encore place à l'antisémitisme que sous la forme d'une brève mention [...] dont l'effet est ensuite amoindri par une autre en sens contraire [...]. En revanche, ce pessimisme affiché n'exclut pas l'affirmation d'une "quatrième dimension" de l'existence humaine, celle du "sentiment fraternel". Ce premier pamphlet est bien différent de ceux qui le suivront [...].

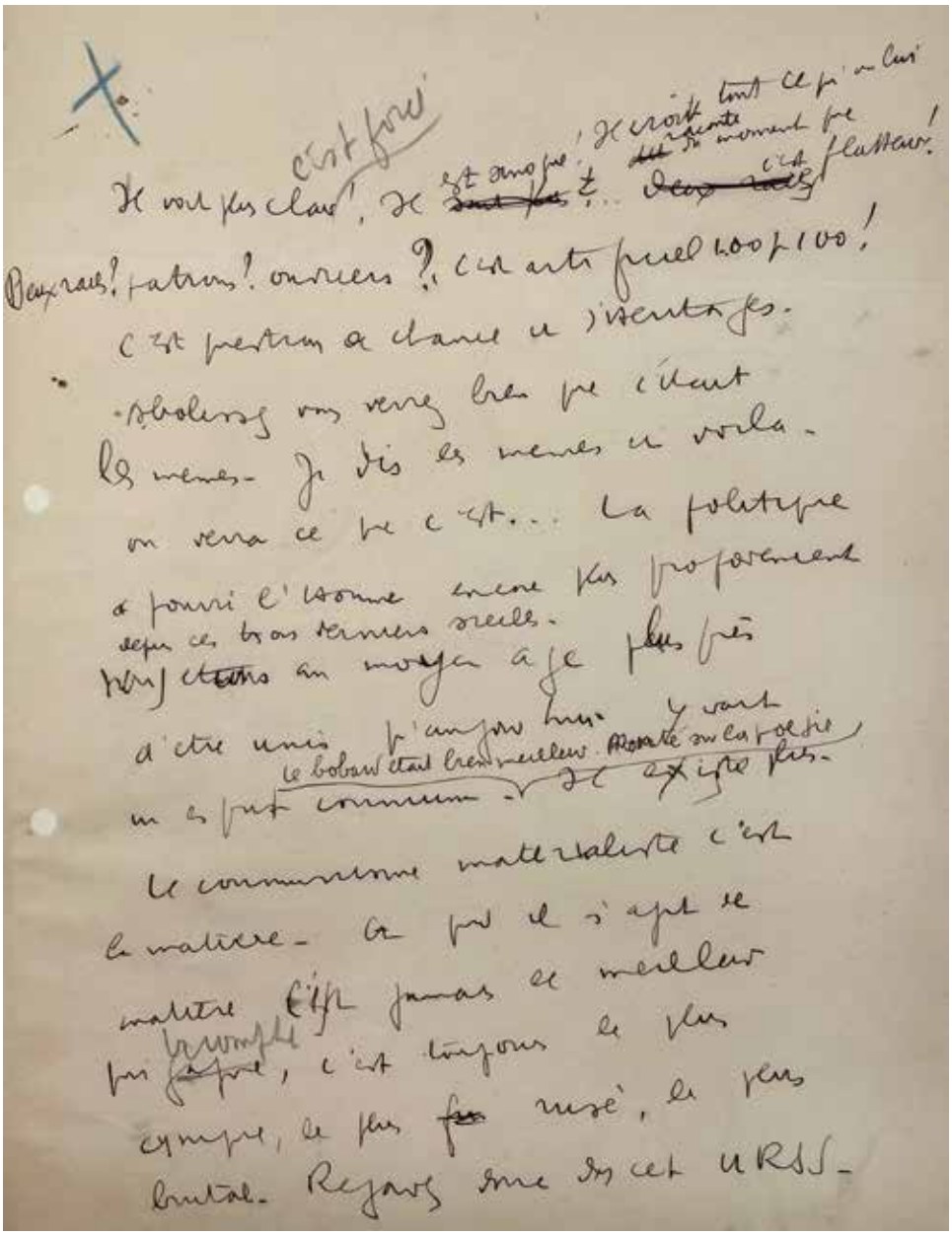
... / ...

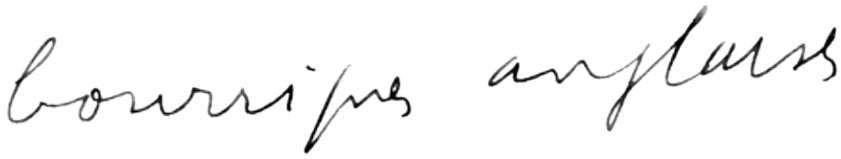
Ce condensé de la vision célinienne de l'homme, en mal comme en bien, est une pièce essentielle du puzzle, que l'on peine parfois à assembler, de la figure dessinée par l'œuvre de Céline » (Henri Godard, dans Céline, *Mea culpa*).

Relié avec 2 ff. in-folio autographes de la version définitive de *Mea culpa*, présentant de fortes variantes avec le passage correspondant dans le manuscrit de premier jet corrigé.

Volumes superbement reliés par Patrick Loutrel.

Joint : Céline (Louis-Ferdinand). *Mea culpa.* Tusson, Du Lérot, 2011. Édition tirée à 300 exemplaires sur bouffant (dont celui-ci) et quelques-uns hors commerce sur hollande. Version préparatoire et texte définitif, édités par Henri Godard, avec reproduction intégrale du présent manuscrit en fac-similé.





« *Au fin lettré ! à l'historien ! au défenseur des persécutés !*
à l'artiste ! au confrère ! »

13. CÉLINE (Louis-Ferdinand). 3 lettres autographes signées au consul de France à Jersey, Jean Delalande. [1937]-1938. 2 000 / 3 000

Céline et « les bourriques anglaises » à Jersey. Occupé à la rédaction de *Bagatelles pour un massacre*, littéralement obsédé par l'idée d'une menace juive et communiste à son encontre, Céline s'était rendu sur l'île de Jersey au début du mois de mai pour y étudier la possibilité d'acheter une maison qui pût lui servir de refuge au cas où il se trouverait dans la nécessité de quitter la France. Dans le contexte du Couronnement de George VI (12 mai 1937), la politique britannique était particulièrement attentive aux étrangers sur son territoire, et Céline, dont la réputation était sulfureuse, s'était vu confiner dans son hôtel et privé de son passeport le 14 mai. Le consul de France à Jersey Jean Delalande, qui avait apparemment déjà rencontré Céline en Bretagne, vint mettre un terme à cette situation. Pour le remercier, Céline il lui offrit une partie du manuscrit de *Casse-pipe*. Ils restèrent en excellents termes, se revirent à Saint-Malo, et Jean Delalande épousa par la suite en secondes noces une amie de Céline.

– Lettre autographe signée « *LFCéline* ». Paris, « *le 16* » [mai 1937]. « *Cher ami, voici une lettre de mon éditeur qui vous amusera, vous verrez que le nécessaire a été fait, au-delà de mon désir ! J'ai trouvé la ville en émoi. Cela suffit, je pense, nous avons ri.* ***Mille bons mercis encore pour votre admirable accueil, toute la gentillesse que vous avez dépensée autour de ce délicat et ridicule intermède !*** *Mais tout mes regrets d'autre part d'avoir pu être importun et encombrant. J'espère que nous allons nous revoir bientôt, à Guernesey. Sous votre égide, ce séjour fut malgré tout un enchantement ! Au fin lettré ! à l'historien ! au défenseur des persécutés ! à l'artiste ! au confrère ! Toute ma reconnaissance et mon amitié !* [...] » (1 p. 2 / 3).

– Lettre autographe signée « *Destouches* ». Saint-Malo, [juillet 1937]. « *Mon cher consul, encore moi !* ***Je médite de monter encore une fois à l'assaut de S[ain]t-Hélier*** [principal bourg de Jersey] *mais avec une petite amie* [sa future épouse Lucette Almanzor] *et* deux bicyclettes. *J'aborderai de* S[ain]*t-Malo dans le début d'août. Mais les* bicyclettes *? Que faut-il faire pour ne pas payer la douane anglaise ? Dois-je vous assommer avec un tel problème ? J'ai honte. Enfin vous êtes toujours si amical que* [je] *prends cette audace. Dites-moi juste si c'est idiot. Je viendrai alors franchement expier. Cette petite amie est fort convenable, fort aimable, fort discrète.* ***Rien qui puisse alarmer les bourriques anglaises...*** » (2 pp. in-folio).

– Lettre autographe signée « *LF Céline* ». S.l., « *le 29* » [janvier 1938]. « *Cher ami, j'allais écrire et ne savais au juste où (je ne vous croyais plus à Jersey) quand votre carte est arrivée ! Mille fois reconnaissant pour votre gentille pensée et cette sympathique alarme. En fait, l'écho est bien exact (inutile de vous dire que je ne suis pour rien dans sa publication).* ***J'ai été viré de Clichy comme une ordure. Le plus mufflement du monde.*** *Pire encore si possible. Sans surprise évidemment !* ***Tout ceci dans l'ordre des choses. En pays parfaitement pourri, survendu*** *– le contraire eût été surprenant. –* ***L'avenir ? Je ne sais rien. Je me tiens en arrêt. Prêt à vendre ma peau, le plus cher possible.*** *C'est tout. – Et que devenez-vous ? Où allez-vous ? Je ne peux parler de vous retrouver hélas ! Malgré toute l'envie que j'en aurais. Je serais certainement tout aussi honni, sinon davantage, des judéo-britons !* [...] » (2 pp. in-folio). Céline avait en fait démissionné du dispensaire de Clichy où il assurait une vacation quotidienne depuis 1929, et où il entretenait des relations exécrables avec le directeur, Grégoire Ichok.

Lettres, n° 37-21, 37-26, 38-5.

« *Ce monde est un endroit furieux.*
Mais tous les fous furieux ont la prétention d'être raisonnables... »

14. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *Louis-F. Destouches* » à Évelyne Pollet. S.l., [31 janvier 1938]. 2 pp. in-folio. 1 200 / 1 500

« *Chère Évelyne, il faut que vous gronde pour cet article* [elle avait proposé au journal *Cassandre* un article de presse en défense du pamphlet de Céline *Bagatelles pour un massacre*]. Je ne veux à aucun prix que vous vous mêliez de cette affaire. *Je suis joliment heureux que* Cassandre *l'ait refusé ! Je ne veux pas que vous vous compromettiez dans cette histoire, avec votre famille et vos enfants.* Ce pourrait finir tragiquement. ***Vous ne savez pas ce que ce genre de fronde peut déclencher !*** *Je vous détesterai et ne vous reverrai jamais si je vous prend à risquer quoi que ce soit pour mon salut.* ***J'ai horreur, une haineuse horreur des amitiés qui finissent par servir.*** Je ne veux pas *qu'on me serve, qu'on m'assiste, pour me défendre.* Une fois pour toutes. *Ni vous ni un autre.* ***Je sais ce que je fais. Ce que je risque.*** *C'est très bien ainsi et cela suffit.*
J'ai retrouvé les choses assez compliquées, à mon retour [il était allé à Anvers au début du mois]. ***Ce monde est un endroit furieux. Mais tous les fous furieux ont la prétention d'être raisonnables...***
Ceci ne veut pas dire que je ne vous remercie pas pour l'écho *dans* Cassandre*; mais une défense, pathétique, c'est autre chose !* »

Sur Évelyne Pollet, voir ci-dessus le n° 6.

Lettres, n° 38-6.

« *La plupart des auteurs refusent d'entrer dans la vie* »

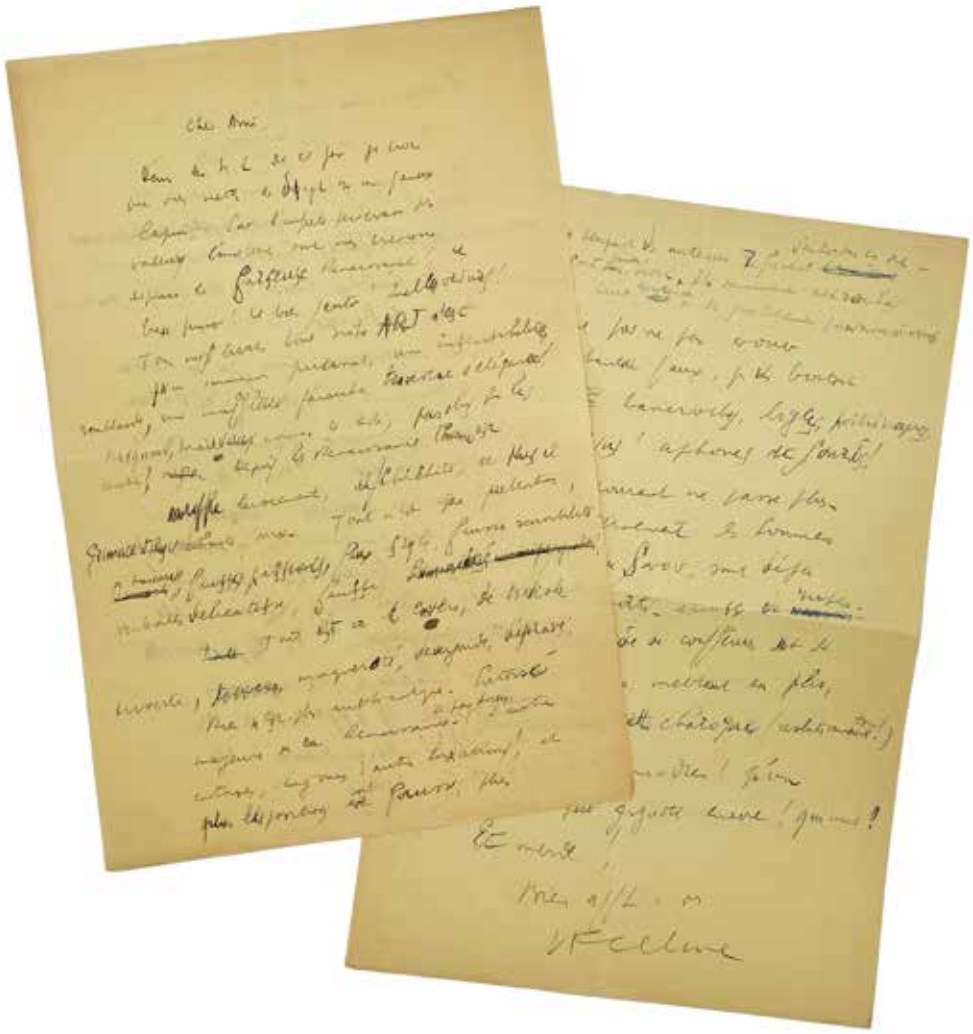
15. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFCéline* » [à Francis de Miomandre]. S.l., [probablement février 1938]. 3 pp. in-folio. 3 000 / 4 000

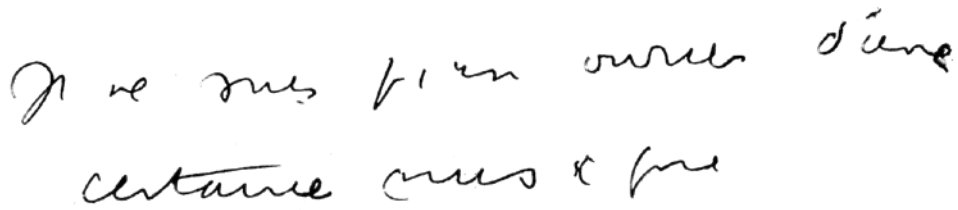
Extraordinaire lettre sur la littérature.

« *Cher ami, dans les N. L. de ce jour, je crois que vous mettez le doigt sur un fameux lapin ! Sur* ***l'infecte perversion des valeurs émotives dont nous crevons depuis la farceuse Renaissance ! le bien penser ! le bien sentir ! Quelles ordures !*** *Tous nos livres tout notre* ART *n'est qu'un immense putanat, une insensibilité roublarde, une mufflerie farouche travestie d'élégance, mignard, marivaux comme le reste, pas plus que les autres ! Depuis la Renaissance, l'Homme est muffle férocement, il chichite, et plus il grimace et plus il chante faux. Tout n'est que prétention, mascarade, fausses passions, faux style, fausse sensibilité, verbales délicatesses, fausses humanités. Tout est à l'envers, de traviole, inverti, maqueroté, dévergondé, dépravé, rien n'est plus authentique. Entorse majeure de la Renaissance, et par-dessus d'autres entorses, toujours d'autres luxations ! et plus ces positions sont fausses, plus l'articulation "hurle" et* ***plus la critique s'entête dans le faux, se bute dans l'artifice, plus le "bon goût" devient militant, doctrinaire, intransigeant, féroce – idiot, crapule.*** *Le public boude ? épuisé, exsangue. On va le dresser ! Qu'on le dope ! N'importe quoi mais pas de retour à l'humanité directe ! Pas d'aveux ! Les voici qui foncent frénétiques dans le "toujours plus faux". Vous allez voir l'Exposition ! ce délire d'arpenteurs ! et l'enculagaillage de moumouche ! et le faux fantastique ! gratins ! le bouleversant qui ne part de rien ! ne va nulle part ! pas payé ! Et les passéistes ! les néo-hellènes, les reprises classiques ! les 999e* Hérodiades ! les 298e Sambre-et-Meuse ! les 1295e Ça ira ! ***La plupart des auteurs refusent d'entrer dans la vie.*** *Ils ne sont jamais sevrés. Ils demeurent accrochés, tendent toute leur existence à des problèmes pour nourrissons. Tout pour ne pas avouer qu'ils chantent faux, qu'ils boitent, qu'ils sont bancroches, bigles, poitrinaires, sophistiqués, bossus ! aphones et sourds ! que le courant ne passe plus, qu'émotivement les Hommes à force de savoir, sont déjà presque morts, épuisés de ruses.* ***Un monde de coiffeurs, et de couturières mettent en plis, froufroutent cette charogne (révolutionnaires tous !) À poil ! nom de Dieu ! qu'on sache qui gigotte encore ! qui ment ! Et merde !*** [...] »

Céline réagissait ici à la critique élogieuse, intitulée « Retour à Rabelais », que Francis de Miomandre avait publiée le 19 février 1938 dans les *Nouvelles littéraires* en faveur de *Bagatelles pour un massacre*. Celui-ci y rendait hommage à l'originalité de Céline, « cet auteur extraordinaire, hors série, inclassable », pour sa langue et son inspiration, et expliquait ainsi le mauvais accueil critique du pamphlet, paru à la fin de décembre 1937 : « Ce malentendu provient de la notion, absolument erronée que la critique [...] se fait du langage. Elle ne le conçoit que sous la forme écrite. Elle ne se rend pas compte des ressources extraordinaires que l'on peut tirer du langage *parlé*. Elle ne conçoit donc pas [...] Ces audaces gênent comme autant d'indécences des hommes habitués à une littérature élégante, polie, rectifiée à l'extrême, comme est la nôtre. Littérature de mandarins, en somme, et dont je ne méconnais pas l'exquisité. Mais l'écueil en est la fadeur, et je ne sais quel conformisme académique, avec quoi les livres de Céline font un saisissant contraste. Il faut remonter jusqu'à Rabelais pour trouver dans notre littérature une verve aussi vigoureuse, une allégresse verbale aussi délirante, je ne sais quelle noblesse dans la vulgarité la plus débridée, une telle faculté de créer des mots. Des temps de verbes, des formes de phrase : tout cela dans la verte et pure tradition plébéienne des Halles, des cafés, des champs et de la rue [...] »
Écrivain, journaliste et traducteur, François Félicien Durand dit Francis de Miomandre, avait déjà pris position en faveur de Céline après la publication de *Voyage au bout de la nuit*, dans un article publié dans *Fantasio* en janvier 1933, expliquant l'échec du livre au prix Goncourt par les préjugés ou l'hypocrisie du jury en matière de langue.

Céline. Textes & documents, n °1, p. 143.





« *Je ne suis qu'un ouvrier vous savez d'une certaine musique.*
Je cherche n'importe où mes notes, où je les trouve,
dans le clair et dans les ténèbres... »

16. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *Louis* » [à Évelyne Pollet]. S.l., [31 mai 1938]. 2 pp. in-folio. 1 500 / 2 000

« *Votre subtilité m'épouvante. Je ne peux plus vous suivre.* Be or not... ***Je ne suis qu'un ouvrier vous savez d'une certaine musique.*** *Je cherche n'importe où mes notes, où je les trouve, dans le clair et dans les ténèbres. Ce ne sont que des notes. En elles-mêmes elles ne m'intéressent pas. J'ai l'air ceci. J'ai l'air cela. Je ne suis qu'un ouvrier d'une certaine musique et c'est tout et tout le reste est infiniment indifférent, incompréhensible, paniquement ennuyeux.*

Ce monde me paraît extraordinairement lourd avec ses personnages appuyés, insistants, vautrés, soudés à leurs désirs, leurs passions, leurs vices, leurs vertus, leurs explications. *Lourds, interminables, rampants, tels me paraissent les êtres, abrutis, pénibles de lenteur insistante. Lourds. Je n'arrive en définitive à classer les hommes et les femmes que d'après leurs "poids". Ils pèsent... Ils mastiquent vingt heures, vingt ans... le même coït, le même préjugé, la même haine, la même vanité...* »

Sur Évelyne Pollet, voir ci-dessus le n° 6.

Lettres, n° 38-18.

17. CÉLINE (Louis-Ferdinand). 14 lettres et pièces. [1932-1949]. 10 000 / 15 000

Important ensemble documentant son évolution sur la question antisémite. « Quand Céline s'est laissé envahir par le racisme, tout, en lui, a été impliqué : sa personnalité, son imaginaire, et même des expériences de nature existentielle » (Henri Godard, *Céline*, p. 265).

« Le mythe de la race pure, le préjugé de races supérieures »

1. Manuscrit autographe. [1932]. Notes préparatoires à son *Mémoire pour le Cours des Hautes Études* (1 p. in-folio). Pour un passage traitant notamment des points suivants : « *biologie de la race, le mythe de la race pure, le préjugé de races supérieures* », mais aussi le système nerveux et l'alcoolisme. À rapprocher en partie des pp. 189 et 193 de l'édition donnée dans *Semmelweis et autres écrits médicaux*.

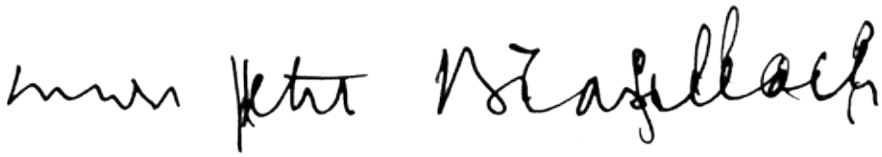
L'École des cadavres

2. Manuscrit autographe. [1938]. Version primitive avec variantes d'un passage de la première partie de son pamphlet *L'École des cadavres* (1 p. in-folio).

3. Note autographe accompagnant une coupure de presse, « *Impression du juif Jouhaux sur les États-Unis (*Humanité *du 30 sept. 38)* ». Extrait d'interview retranscrit intégralement dans la deuxième partie de son pamphlet *L'École des cadavres* (3 lignes sur un f. in-folio avec coupure épinglée).

4. Manuscrit autographe. [1938]. Version primitive avec variantes d'un passage de la sixième partie de son pamphlet *L'École des cadavres* (1 p. in-folio).

5. Dactylographie avec nombreux ajouts et corrections. [1938]. Passage de la sixième partie de son pamphlet *L'École des cadavres* (2 ff. in-folio).



La terrible lettre à Robert Brasillach

6. Minute autographe d'une lettre à Robert Brasillach. S.l., 2 juin [1939]. Document majeur pour l'histoire de l'antisémitisme en France et pour l'évolution des idées de Louis-Ferdinand Céline (5 pp. in-folio, trous de classeur en marge, piqûres d'épingles). Il avait souhaité que cette lettre fût publiée dans *Je Suis partout* en réponse à un écho paru dans ce journal le 26 mai sous le titre « Ferdinand se dégonfle », en référence au retrait de la vente de ses deux pamphlets antisémites. Robert Brasillach refusa la publication de cette lettre, mais accepta d'insérer une courte note de Louis-Ferdinand Céline reçue par huissier. Lettre non reprise dans l'édition de la correspondance parue dans la Pléiade.

7. Dactylographie signée avec très nombreux ajouts et corrections autographes, de cette minute de lettre à Robert Brasillach. [Juin 1939] (2 ff. in-folio).

8. Autre minute autographe signée de la même lettre à Robert Brasillach. S.l., [2 juin 1939]. Version entièrement remaniée et augmentée (7 pp. in-folio, trous de classeurs en marge, piqûres d'épingle).

9. Dactylographie de cette seconde minute de lettre à Robert Brasillach, de l'époque (2 pp. 1 / 2 in-folio).

10 et **11.** 2 billets, l'un autographe signé « *Destouches* », l'autre autographe, adressés à sa dactylographe Suzanne Chenevier. Paris, 3 juin 1939 et s.l., [juin 1939]. Céline indique deux corrections au même passage de sa lettre à Robert Brasillach (1 / 2 p. in-8 oblong, avec trous de classeur en marge, et 1 / 2 p. in-12, avec piqûres d'épingle).

Guerre et après-guerre

12. Lettre autographe signée « *Destouches* » à Henri-Albert Mahé. S.l., « *le 22* » [octobre 1941]. Concernant entre autres les difficultés professionnelles de son ami le peintre Henri Mahé, fils de son correspondant, avec remarques sur « *la coalition des juifs et des maçons plus agressifs et venimeux que jamais* » (2 pp. in-folio). *Lettres*, n° 41-61.

13. Lettre autographe signée « LFCéline ». S.l., « *le 22 avril* » [probablement 1945]. « *... Vous avez été le seul je pense de toute la presse française à oser écrire en faveur de l'*École *lorsqu'elle parut* [...] *Tout ceci me donne l'occasion de vous témoigner 7 ans plus tard, trop tard ! toute ma reconnaissance...* » (3 pp. 1 / 4 in-folio, adresse partiellement grattée, fentes marginales). Une note au crayon presque effacée indique que le destinataire est le journaliste Marius Richard – celui-ci avait publié un article sur ce pamphlet dans la *Revue de France* du 1er mars 1938.

14. Lettre autographe signée « *LFC* » à Charles Deshayes. Korsør au Danemark, « *le 21* » [novembre 1949 d'après le cachet postal]. Concernant *Bagatelles pour un massacre*, et Albert Paraz (1 p. in-folio, enveloppe conservée). Sur Charles Deshayes, voir ci-dessous le n° 31.

« *Je ne vois pas, je ne sens pas théâtre. Je suis perdu sur une scène.*
Je suis spectateur, voyeur et non exhibitionniste. »

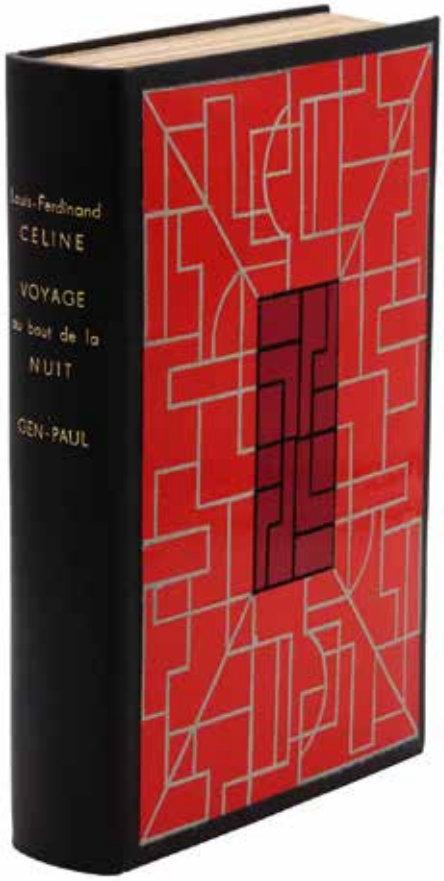
18. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LF Destouches* » [probablement adressée à son amie Junie Astor]. S.l., [vers 1941]. 2 pp. in-folio. 800 / 1 000

Très belle lettre sur l'incompatibilité de son génie littéraire avec l'écriture théâtrale, évoquant sa pièce *L'Église*, publiée à tirage limité chez Denoël et Steele en septembre 1933.

« *Ma chérie, tu es mille fois gentille mais mille fois non ! Ce serait le triomphe des juifs que de montrer ce ratage ! Y penses-tu ! On connait ses petites limites !* **Entre tant d'autres lacunes le sens scénique me fait défaut complètement.** *Je ne vois pas, je ne sens pas théâtre. Je suis perdu sur une scène. Je suis spectateur, voyeur et non exhibitionniste. Ce sont les deux tempéraments rarement réunis chez un même bonhomme. D'ailleurs la malheureuse* Église *a vu la rampe (contre mon avis) un soir aux Célestins ! un seul ! Quelle catastrophe ! La preuve est donc faite ! À la scène tout cela est filandreux, bafouilleux, inconsistant.* **Je sais à peu près faire remuer une feuille de papier, mais point un acteur et encore moins une actrice, pour délicieuse qu'elle puisse être. Je suis plus à mon aise avec le ballet où elles ne parlent pas** [...] »

Comédienne et actrice de cinéma, Junie Astor, de son vrai nom Rolande Risterucci, fut un temps la maîtresse d'un ami de Céline, le cinéaste et écrivain Jacques Deval, et joua aux côtés de plusieurs autres connaissances de l'auteur de *Voyage au bout de la nuit*, comme Marie Bell, Arletty ou Robert Le Vigan.

19. CÉLINE (Louis-Ferdinand). *Voyage au bout de la nuit*. Paris, Les Éditions Denoël, 1942. In-8, (4 blanches)-384 [dont les 2 premières blanches]-(4 blanches) pp., box noir, dos lisse, plats ornés d'un grand décor mosaïqué de pièces de papier glacé rouge sur feutrine grise et de pièces avec médaillon central de pièces de papier glacé grenat sur feutrine noire, couvertures et dos conservés, tête dorée ; chemise à dos transparent, étui bordé un peu frotté (*P. L. Martin – 1958*). 6 000 / 8 000



Un des 42 exemplaires de tête numérotés sur vélin d'Arches.

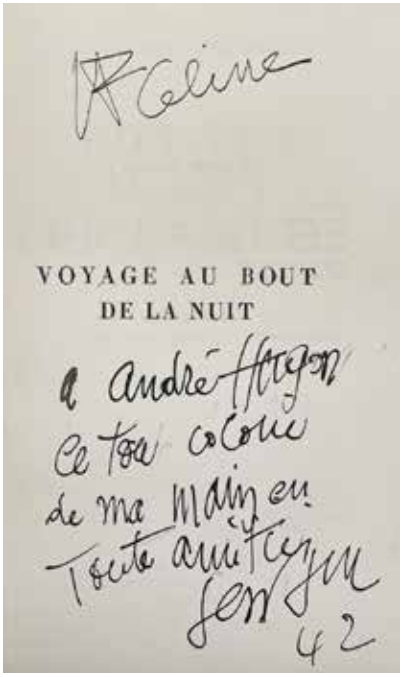
Première édition à être ornée des illustrations de Gen Paul. Elle comprend 15 compositions à l'encre de Chine, soit : 14 compositions à la plume avec rehauts au pinceau reproduites à pleine page sur feuillets compris dans la pagination, et une composition à la plume reproduite en rouge sur la couverture.
Céline avait conçu rapidement le projet de publier une édition illustrée de *Voyage*, envisageant d'abord la collaboration du peintre Henri Mahé, avant de confier cette tâche à Gen Paul. Mais cette édition fut longtemps différée : annoncée prématurément en mars 1935 comme agrémentée de lithographies de Gen Paul, elle ne fut publiée qu'en mars 1942 avec des dessins reproduits (Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché, 42A1).

Exemplaire signé par Louis-Ferdinand Céline.

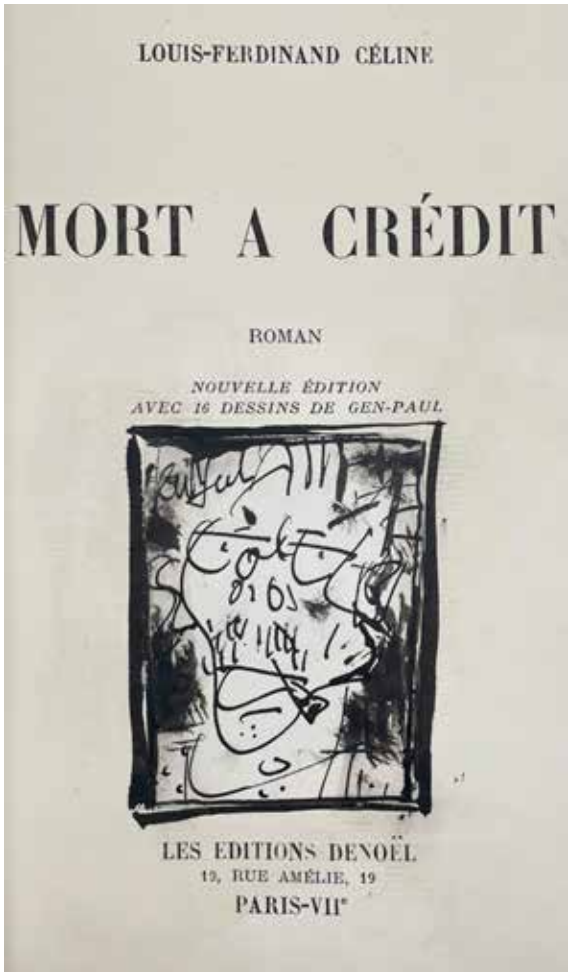
Exemplaire enrichi par Gen Paul :
– **Rehauts de couleurs à l'aquarelle sur ses illustrations à pleine page**, dont la dernière signée et datée « *Gen Paul 42* ».
– **Envoi autographe signé :** « *à André Hagon, le tout colorié de ma main, en toute amitié. Gen Paul 42* ».
– **Dessin original signé** : portrait **de soldat assis** (plume et encre de Chine, 26 20 mm, monté sur onglet en tête de volume).

Le peintre Gen Paul, de la bande de Céline à Montmartre. Rencontré vers 1934, il avait en commun avec l'écrivain une expérience de guerre, un goût pour les danseuses, et du plaisir dans l'expression argotique. Ils se lièrent d'amitié et leurs liens se resserrèrent encore quand Céline vint habiter en 1941 rue Girardon, en face de l'atelier de Gen Paul avenue Junot, où se tenaient tous les dimanches des rassemblements littéraires et artistiques. Gen Paul peignit des portraits de Céline, réalisa en 1935 des lithographies inspirées de *Voyage au bout de la nuit*, puis illustra des exemplaires de *Mort à crédit* en 1937 et 1939, avant de publier en 1942 deux éditions illustrées par ses soins de ces deux romans. Il fut témoin au mariage de Céline en 1943. De son côté l'écrivain publia des commentaires élogieux sur son « Popol », notamment dans *Bagatelles* en 1937. En 1944, cependant, une brouille intervint quand Gen Paul voulut prendre ses distances avec son ami devenu encombrant. Après la guerre, Gen Paul reprit cependant des relations épistolaires avec Céline au Danemark, le fit visiter par son épouse, et le mit en contact avec l'universitaire Milton Hindus. Demeuré méfiant voire hostile, Céline l'évoqua de manière féroce dans *Féerie*, et ne le revit jamais.

Très belle reliure mosaïquée signée de Pierre-Lucien Martin.



20. CÉLINE (Louis-Ferdinand). *Mort à crédit.* Paris, les éditions Denoël, 1942. In-8, 429 [dont les 2 premières blanches]-(3 pp. dont les 2 dernières blanches) pp., bradel de parchemin rigide, titre à l'encre rouge et noire au dos, couvertures et dos conservés, tête dorée ; chemise-étui (*Ad. Lavaux. rel*). 2 000 / 2 500


LOUIS-FERDINAND CÉLINE

MORT A CRÉDIT

ROMAN

NOUVELLE ÉDITION
AVEC 16 DESSINS DE GEN-PAUL

LES EDITIONS DENOËL
19, RUE AMÉLIE, 19
PARIS-VIIe

Un des 40 exemplaires de tête numérotés sur vergé – et non sur « vélin blanc pur fil » comme indiqué à la justification – seul grand papier avec 12 exemplaires sur vélin teinté (Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché, 42A3).

Première édition avec les illustrations de Gen Paul. 16 compositions à l'encre de Chine, soit : 15 compositions à la plume avec rehauts au pinceau reproduites à pleine page sur feuillets compris dans la pagination, et une composition à la plume reproduite en rouge sur la couverture.
Le peintre Gen Paul, qui avait déjà orné pour le plaisir son exemplaire personnel de l'édition originale de *Mort à crédit* (en janvier 1937) et un autre exemplaire pour René Arnold (1939), publia la présente édition illustrée en septembre 1942, six mois après la réédition de *Voyage* également illustrée par ses soins.

Exemplaire enrichi par Gen Paul :
– **Rehauts à l'encre de Chine et signature sur toutes ses illustrations à pleine page.**
– **Envoi autographe signé** : « *Pour Jacques Le Désert. Tous les dessins ont été retouchés de ma main. Gen Paul 1957* ».
– **Autoportrait original signé** (encre de Chine, plume et pinceau, sur un feuillet de format 8 x 6 cm monté et encadré à l'encre de Chine sur le f. de titre).
– Une table autographe des illustrations (1 p. in-8 montée sur onglet en fin de volume).

Sur Gen Paul, voir ci-dessus le n° 19.

21. CÉLINE (Louis-Ferdinand). 3 lettres autographes signées à Victor Carré. Saint-Malo, 1942-1943. 1 500 / 2 000

Céline en villégiature bretonne attelé à la rédaction de *Guignol's band*. Fasciné par la mer, il passa en effet ses étés de 1942 et 1943 en Bretagne, grâce à des passe-droits qui lui permirent d'avoir accès à cette zone sensible du dispositif de défense allemand. Il habita notamment à Saint-Malo, dont il évoquerait plus tard la beauté dans *Féerie pour une autre fois*.

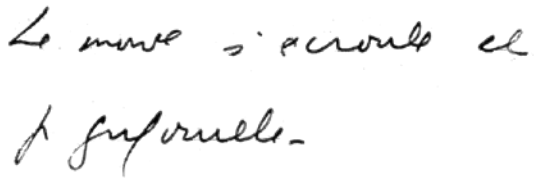
Ami montmartrois de Céline, Victor Carré fut un de ses voisins rue Lepic. Employé d'une étude de notaire, il mena par ailleurs une activité d'historien amateur, et remplit les fonctions d'archiviste à la Société du vieux Montmartre. Durant la guerre, il fut chargé du ravitaillement à la mairie du XVIIIe arrondissement, ce qui lui permit de fournir à Céline des cartes d'alimentation, et il fut témoin au mariage de celui-ci avec Lucette Almanzor le 15 février 1943. En exil au Danemark, l'écrivain ne l'oublia pas : il lui fit envoyer des exemplaires de *Casse-pipe* et de *Scandale aux abysses*, et l'évoqua dans *Féerie* sous l'apparence physique du personnage Micronésime, le désignant même plaisamment dans une version intermédiaire du roman comme un historien de Montmartre dénombrant les moulins.

« Il me reste les 3 / 4 à finir ! juge un peu ! je rame ! je vieillis ! je m'use ! »

– Lettre autographe signée « *Louis Ferd.* ». « *Le 17 / 8* » [1942]. « *Tant pis pour toi ! Je vais encore te renvoyer les cartes à renouveler ! Nous ne rentrerons que fin sept*[embre]. ***J'ai encore très mal au cassis et je suis encore en retard du boulot ! Il me reste les 3 / 4*** à ***finir ! juge un peu ! je rame ! je vieillis ! je m'use ! Je vois la catastrophe arriver, tout le boulot au jus ! Quel dommage !*** *Je ne sais que t'envoyer pour vous faire plaisir. Lucette a une idée. Ici temps somptueux et prix hélas de même ! Kif Paris par le fait ! Les voyages au surplus deviennent des tours de force, un seul train pour Paris et de nuit, on s'y tue ! et l'on vous tue ! du ciel et des coudes ! L'expérience est à faire une fois ! J'espère mieux fin sept*[embre]. *On pense bien à vous. Tu es heureux là-bas, à la montagne, du ravin Mairie au ravin Lepic !* [...] *Louis-Ferd.* [...] » (2 pp. in-folio).

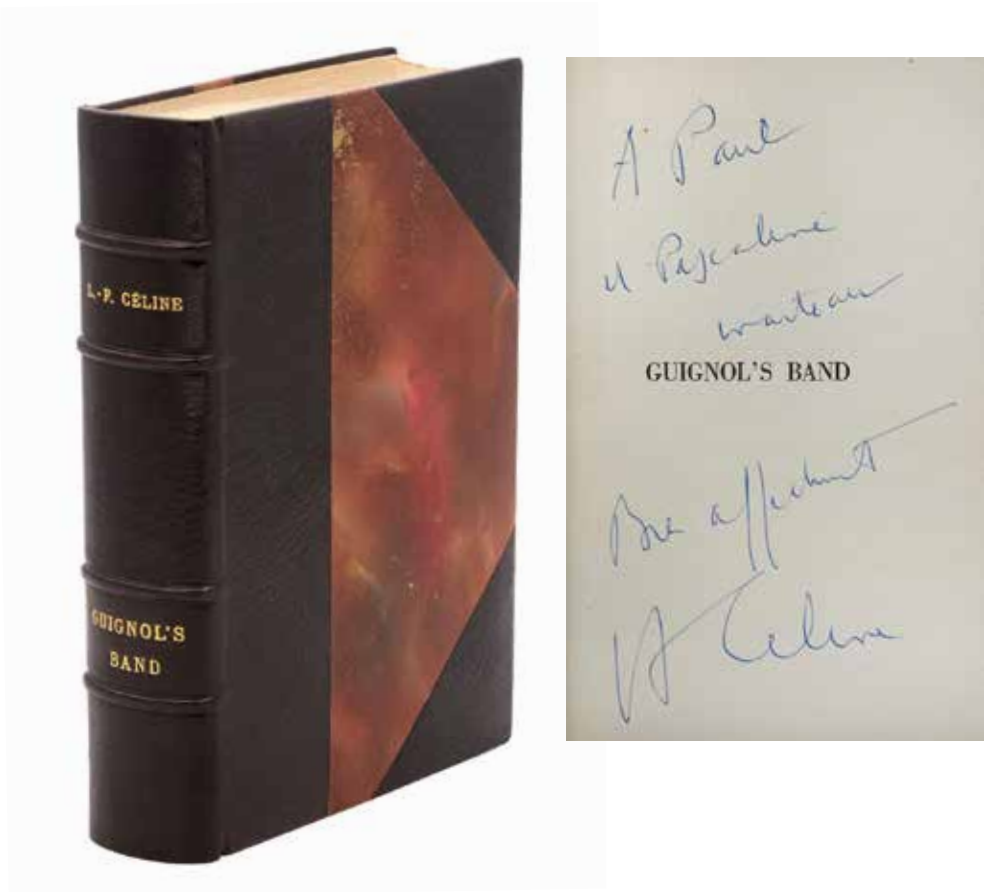
« La passion de la mer m'attire et me tient à ce rivage tel un vieux crabe... »

– Lettre autographe signée « *Louis Ferd.* ». « *Le 23 / 6* » [1943]. « *Mon cher vieux témoin, voici que je te harcèle même à distance ! Cartes d'alimentation ! tu as compris ? Veux-tu me renvoyer ici* poste restante (recommandé *et* suppléments *! s'il te plaît ! ils volent tout* !) *Le maire de St-Malo m'a fait comprendre très gentiment qu'au moment où l'on évacuait en partie sa ville, il était délicat de nous inscrire en villégiature ! Sans toi nous crevons de faim* ! Le beurre est ici à 500 fr comme à Paris, *ville en état de siège, et moins de pain qu'à Paris, seulement du poisson, et des pommes-de-terre. Je voudrais bien vous faire plaisir. Je ne sais comment. Veux-tu des pommes-de-terre nouvelles ?* [...] ***Ils ne croient pas au débarquement des Anglais, ils voient cela plutôt en Italie. Ils n'aiment pas les bombes.*** *La passion de la mer m'attire et me tient à ce rivage tel un vieux crabe.* ***Les migrations d'animaux s'effectuent en plein cataclysme, malgré tout.*** *Toi qui tiens plutôt de l'hirondelle, où te portent tes instincts cette année ?* [...] *Louis-Ferd.* » (2 pp. in-folio).



– Lettre autographe signée « *Ferd.* ». « *Le 21 / 8* » [1943]. « *Encore pour toi ! Mais cette fois promis ! la dernière. Nous revenons vers* [le] *15 sept*[embre] ! mais comment vivre d'ici là sans les cartes ! donc sans ton fraternel secours ! À part ça il mouille, il vente, c'est l'automne qui approche.* ***De migraines en migraines je suis parvenu à la 300e page de mon ours, qui en comporte 760 ! Tu vois que je n'ai pas fini ! Quelle aspirine !*** *Le monde s'écroule et je grifouille... Toi au moins tu agis, tu cartifouilles ! Tu décimes la mairie ! Je viens de préfacer une histoire de Bezons ! Concurrence !* [Il s'agit de *Bezons à travers les âges* qu'Albert Serouille, un des patients de Céline, ferait paraître en 1944.] *Mille mercis et remercis et excuses ! Toutes nos amitiés à madame Carré, à toi la bise comme d'habitude. Ferd.* Poste restante. *St-Malo.* Because *la concierge.* » (1 p. 3 / 4 in-folio, enveloppe conservée).

Lettres, n° 42-41, 43-18 et 43-33.



« *Le ciel... l'eau grise... les rives mauves... tout est caresses...* **[...]**
vous vous charmez toujours plus loin vers d'autres songes... tout à périr à beaux secrets,
vers d'autres mondes qui s'apprêtent en voiles et brumes à grands dessins pâles et flous,
parmi les mousses à la chuchote... »

22. CÉLINE (Louis-Ferdinand). *Guignol's band.* Paris, Les Éditions Denoël, 1944. In-16, 348 [dont les 2 premières blanches]-(4 dont les 3 dernières blanches) pp., demi-maroquin à coins marron, dos à nerfs, couvertures et dos conservés, tête dorée. 4 000 / 5 000

Édition originale, un des 60 exemplaires numérotés sur vélin d'Arches, avec le frontispice dépliant hors texte que seuls possèdent les exemplaires sur grand papier : vue photographique de la proue d'un navire à quai (Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché, 44A1).

Envoi autographe signé : « À *Paul et Pascaline Marteau. Bien affectueusement. LFCéline* ».

Mécène et soutien de Céline, Paul Marteau (1885-1966) était le propriétaire des usines de cartes à jouer Grimaud. Féru d'ésotérisme (il relança la vente du tarot de Marseille), gastronome, bibliophile et amateur de peinture, il se lia notamment avec Gaston Gallimard, Gen Paul ou encore Jean-Gabriel Daragnès. C'est par l'intermédiaire de ce dernier qu'il acheta en 1948 le brouillon manuscrit d'une partie de *Féerie pour une autre fois*, à Céline qui manquait cruellement d'argent. Il fit dès lors partie du petit groupe des soutiens de l'écrivain en France, lui suggéra le nom de Jean-Louis Tixier-Vignancour comme second défenseur dans son procès, et alla jusqu'à l'accueillir dans son hôtel particulier de Neuilly, du 20 juillet au 1er octobre 1951. Céline, qui venait de rentrer en France et avait quitté sur une brouille sa belle-famille à Menton, put recevoir à Neuilly quelques-uns de ses amis proches demeurés fidèles, comme Antonio Zuloaga, y signer en août un contrat avec Gaston Gallimard, et avoir la jouissance d'une voiture avec chauffeur pour se mettre en quête d'une maison en banlieue parisienne (qu'il trouva à Meudon). Le séjour chez Paul Marteau fut très agréable à Céline qui garda toujours une profonde reconnaissance à son hôte.

***Guignol's band*, le roman que Céline a le plus longuement porté en lui avant de l'écrire.** Il avait envisagé dès 1931 d'écrire les aventures à Londres de son personnage Ferdinand, et pensé en faire un interlude divertissant dans *Voyage au bout de la nuit*, mais la tonalité sombre que prit le roman en cours d'écriture le détourna de cette idée. Il imagina ensuite, en 1934, intégrer un épisode londonien dans le récit de *Mort à crédit*, puis, la même année, élargit encore son projet pour prévoir un volume entier consacré à Londres comme dernier volet d'une trilogie romanesque comprenant *Mort à crédit* et *Casse-pipe*. La rédaction de ce volet, d'abord intitulé *Honny soit* puis probablement *English bar*, occupa Céline presque cinq ans, de 1940 à 1945, par périodes intermittentes mais intenses d'écritures et de réécritures. La tournure que prit la situation politique et militaire l'amena à prendre la décision de publier en mars 1944 une première partie de *Guignol's band*, ainsi qu'il l'explique dans sa préface : « il a fallu imprimer vite *because* les circonstances si graves qu'on ne sait ni qui vit qui meurt ! » Céline poursuivit son travail d'écriture jusqu'au début de son séjour au Danemark en 1945, mais ce *Guignol's band II* parut de manière posthume en 1964 sous le titre *Le Pont de Londres*. Quant à une troisième partie, dont le plan fut esquissé en 1946, elle ne dépassa jamais le stade de projet.

Une nouvelle avancée dans ses recherches stylistiques. Céline s'attacha dans *Guignol's band* à perfectionner cette langue orale recomposée qui forme le tissu stylistique de tous ses romans et qui atteindrait son point de perfection dans les romans de la trilogie germanique.

Le livre de Londres. Céline connaissait bien cette ville pour y avoir séjourné de mai 1915 à mai 1916, et « jamais [il] ne s'est abandonné au plaisir d'évoquer un lieu qu'il aimait autant qu'il le fait pour Londres dans *Guignol's band* » (Henri Godard, dans Céline, *Romans*, vol. III, p. xvi). Le brouillard de Londres, son fleuve, le mouvement des bateaux sur ce fleuve et de leur accostage à quai, sont autant de de prédilections de la sensibilité célinienne. *Guignol's band* est aussi une peinture des milieux interlopes français londoniens, pour laquelle il s'appuie largement sur ses souvenirs personnels des fortes personnalités rencontrées en 1915-1916, comme Joseph Garcin. Cette peinture se nourrit également de rencontres ultérieures comme celle de Jean Cive, qui lui présenta « Max le Rouquin », et trouve des matériaux dans la correspondance échangée avec son traducteur anglais John Marks, ou encore dans d'ultimes voyages effectués à Londres dans les années 1930. Cependant, Céline subordonna les données de l'expérience aux nécessités de la fiction narrative, et s'autorisa une grande liberté de transposition, aussi bien dans la topographie londonienne, que dans les péripéties relatées : « Céline n'a jamais été aussi loin dans son désir de faire pencher le roman du côté du fantastique ou du délire » et même « il n'a jamais été aussi près d'une invention purement romanesque » (Henri Godard, *ibid.*, p. xii et p. 938).

Peut-être le seul roman heureux de Céline. *Guignol's band I* rayonne tout entier de l'euphorie que l'écrivain avait ressentie à Londres en 1915 d'avoir pu échapper à l'horreur de la guerre, de s'être éloigné de l'autorité de ses parents, d'avoir pu découvrir dans les milieux interlopes qu'il fréquenta alors des hommes respectant des valeurs en-dehors de la morale bourgeoise, et d'avoir connu une idylle avec une jeune femme qu'il épousa. Même si les échos de la guerre, par une série de rappels, se font entendre d'une manière particulièrement tragique, et même si la marche à la catastrophe habituelle dans ses œuvres s'enclencherait dans *Guignol's band II* pour faire de Londres un paradis perdu, « on est là aux antipodes non seulement des passages furieux des pamphlets mais aussi de la majeure partie des autres romans. Dans cette première partie de *Guignol's band*, Céline est tout entier, durablement, du côté du pôle positif de sa sensibilité au monde » (Henri Godard, *Céline*, pp. 335-336).

Céline au Danemark

Après avoir fui Paris en juin 1944 et connu toutes sortes de tribulations en Allemagne, Louis-Ferdinand Céline arriva le 27 mars 1945 au Danemark où il avait des relations et où il avait caché en or une partie de sa fortune. Il échappa au mandat d'arrêt lancé contre lui en avril 1945, cependant l'ambassadeur de France apprit sa présence en octobre 1945 et demanda son extradition. Céline fut alors arrêté en décembre, mais le gouvernement danois, jugeant insuffisants les griefs à son encontre, refusa de l'extrader, tout en le maintenant en captivité : d'abord détenu à la prison principale de Copenhague, Vestre Fængsel, *il fut le 8 novembre 1946 transféré pour raisons de santé au* Sundby Hospital, *puis ramené en prison le 24 janvier 1947. Le 26 février, il fut de nouveau hospitalisé, cette fois au* Rigshospital, *avant d'être libéré sur parole le 24 juin de la même année. Il demeura un temps à Copenhague avant que son avocat danois, Thorwald Mikkelsen, ne mette à sa disposition sa maison de campagne de Klarskovgaard, à Korsør près de la mer Baltique – Céline y résida à partir du 19 mai 1948. Condamné en France en février 1950 par la Cour de justice, il obtint du tribunal militaire le 20 avril 1951 son amnistie au titre d'ancien combattant blessé de guerre, et revint sur le territoire français le 1er juillet de la même année.*

Durant cette période danoise, il travailla sur Guignol's band II, *puis conçut le plan d'un vaste massif romanesque destiné à retracer son périple de 1944-1945, et dont il rédigea la première partie,* Féerie pour une autre fois I, *et dont les parties suivantes forment l'ensemble de ses derniers romans.*

Les n° 23 à 45 ci-dessous correspondent pour la plupart à cette période particulière de la vie de Céline.

23. CÉLINE (Louis-Ferdinand). 2 lettres autographes signées [à Lucien Descaves et sa femme Marie Lancelot]. [Copenhague], février 1947. Joint, 3 lettres autographes signées de Lucette Almanzor. 1 200 / 1 500

– Lettre autographe signée « LFCéline ». [Probablement début de février 1947]. « *Je me souviens très bien du petit Jean-Claude* [petit-fils de Lucien Descaves], *c'est un très mignon petit garçon sur les genoux de son grand-père. Il ravageait les compotiers, et voici un nouveau Debussy ! Il était temps ! Vos lignes me touchent infiniment. Mon premier voyage serait pour Senonches* [en Eure-et-Loir, où s'était retiré Lucien Descaves], *mais hélas* **DANS L'ÉTAT OÙ JE ME TROUVE, PARTIR EN VOYAGE C'EST PARLER D'INFINI, SENONCHES AU "RALLY DES RÉPROUVÉS"**, *je vois une table avec Beraud, Brousson et puis quelques fantômes hélas, Mugnier, Deffoux...* [les écrivains et journalistes Henri Béraud et Jean-Jacques Brousson, ainsi qu'Arthur Mugnier, abbé mondain et mémorialiste féru de littérature, et le journaliste Léon Deffoux, ces deux derniers morts en 1944] ***ET MAC ORLAN EST-IL VIVANT OU MORT. QUE SAIS-JE ? ET MOI-MÊME ? AH !*** **BE OR NOT TO BE** ***JE LE JOUE AU RÉEL ET PAS PRINCE POUR UN SOU ! HAMLET VIEILLARD AU CACHOT !*** *Bien affectueusement à tous ! À quand l'amnistie d'en bas ! Celle d'en haut paraît plus proche* [...] » (2 pp. in-16 sur une feuille de papier toilette).

– Lettre autographe signée « *LF* ». 27 février 1947. « *Chers amis, à l'occasion d'un autre transbordement vers un autre* carcere duro *un peu moins sévère, celui-là (la loque s'effiloche)... je vous envoie tout mon souvenir. Lucette (ma femme) a repris courage et confiance à vos messages d'amitiés. Ils me sont souffle et battement, car enfin le cœur, si vaillant qu'il soit finit par rester en panne. On lui a trop demandé.* ***MA FAUTE Ô MA TRÈS GRANDE FAUTE NON DE MES CRIMES CELA MAIS DE MA CRÉDULITÉ.*** *Je vois que je donne aux vers blancs sans le vouloir comme M. Prudhomme ! Quel signe ! Je vous embrasse tous ! Ah* sans haine *comme vous avez raison ! Toute la damnation est là : haine.* ***LE LIVRE QUE JE FAIS PRÉVOIR (COMME LES AGONIQUES ONT TOUJOURS D'IMMENSES PROJETS) NE CONTIENT RIEN D'IRRITANT JE VOUS L'ASSURE ! AH GUÉRI POUR 100000 ANS DES ARROGANCES ! QU'ILS ONT TORT DE SE TRÉMOUSSER LES FRIANDS DU SANG DES AUTRES...*** »
(1 p. 1 / 2 in-folio au crayon sur papier fin).

DÉDICATAIRE DE *MORT À CRÉDIT*, L'ÉCRIVAIN LUCIEN DESCAVES (1861-1949) se rattachait au courant naturaliste mais avait rompu avec Émile Zola en 1887. Anarchisant et auteur d'un roman antimilitariste, *Les Sous-offs* (1890), il fut une des voix fortes de la critique littéraire et un membre de l'académie Goncourt où en 1932, il défendit ardemment mais en vain *Voyage au bout de la nuit*. Céline, qui l'admirait sincèrement, fréquenta régulièrement les « dimanches matins » où Lucien Descaves recevait artistes et écrivains. C'est à la demande de Lucien Descaves que Céline prononça à Médan en 1933 son célèbre « Hommage à Émile Zola ». Après 1937, leurs relations connurent un léger refroidissement : Lucien Descaves se montra embarrassé par l'objet littéraire qu'était *Mort à crédit*, de même que par l'antisémitisme virulent de Céline. Il fut pourtant une des rares personnalités à qui Céline écrivit depuis sa prison danoise : il apporta son soutien moral au prisonnier exilé, et proposa en outre de témoigner en sa faveur devant la justice française, mais il mourut avant de pouvoir s'acquitter de cette tâche.

Avec des lettres de Lucette, de la même époque,
évoquant Céline prisonnier

DESTOUCHES (LUCETTE). 3 lettres autographes signées à Lucien Descaves, dont une avec apostille autographe signée de celui-ci. Copenhague, 1947.
– 18 janvier 1947. « *Quoique si désemparée je trouve de la joie à vous transmettre ce billet, clandestin hélas !...* [Référence à la lettre de Céline reliée en tête de l'exemplaire de *Rigodon* décrit ci-après sous le n° 52.] *Cette tombe entr'ouverte est bien pire que la mort, l'âme s'y élève si pathétique ! Comme mon impuissance me désespère, le relier à ceux qui lui sont chers est mon seul espoir à le pouvoir soulager... même s'exprimer lui est impossible dans l'hostilité d'une langue étrangère à la sienne qu'il chérit tant ! La France est son mirage qu'il renouvelle sans cesse, la revoir, ses dernières forces se tendent vers Elle !...* »
(1 p. 1 / 2 in-folio, quelques mouillures).
Lucien Descaves a inscrit au bas la minute de sa réponse : « *Rien n'était à la fois plus inattendu et plus rassurant, en ce moment, que vos nouvelles de Copenhague ! Nous les avons lues et relues, ma femme et moi, avec une émotion poignante.*

... / ...

Elles nous a touché la fibre, en nous faisant revivre les heures de la rue de la Santé, notamment, lorsque vous y avez rencontré l'abbé Mugnier [...] *Courage ! Ne vous laissez point abattre ; et si vous avez besoin de nous pour vous aider à franchir les obstacles, comptez sur un ménage qui ne vous fera pas faux bond. Je ne désire plus, loin de là, devenir centenaire, je voudrais simplement vivre assez longtemps pour vous voir reprendre du poil de cette bête qui est en exil comme la vôtre...* » (1 / 2 p. in-folio).

– 3 février 1947. « *Permettez-moi bien humblement de vous remercier de tout mon cœur ! Ce doux message faisant revivre ces bienheureux jours en espérant les revoir* [a] *ravivé d'une émotion si vive toutes les fibres affectueuses qui le tiennent à vous ! Ce fut un grand bienfait, cher Maître, et malgré la douleur de le retrouver à ses fers (car les soins d'urgence sont déjà terminés, il est de nouveau en cellule !), j'ai senti le baume que vous avez daigné lui apporté... Il n'y a plus qu'une question de vie pour moi... Comment subira-t-il encore ces souffrances ? L'âme est vaillante, sûre de son innocence et de sa défense... Mais lui en laissera-t-on le temps ? Dans ce secret, ce tombeau où rien ne rentre et ne peut sortir... C'est une peau de chagrin que je retrouve si affaiblie chaque fois... brève visite surveillée de dix minutes par semaine !* **Ce papier froissé dans sa main vous rejoint** *et un peu de son âme* **[allusion à la première lettre de Céline ci-dessus]**. *Qui oser solliciter ? La clémence, d'où peut-elle venir ? La nuit m'enveloppe si lourdement dans le domaine des ombres... La France s'éloigne toujours, semble-t-il de ses ardeurs à l'aimer, il n'aspire qu'au Père-Lachaise où sa pauvre maman repose d'une mortelle anxiété qui l'a achevée pendant notre si tragique absence... Si vous-même, cher Maître, et vos fils pouvez par votre réconfort le tenir dans l'attente de l'espérance, je vous en remercie à genoux – quel précieux secours vous lui apporterez ! Hélas on ne peut le faire davantage souffrir... cette lente agonie aura torturé son âme et son corps aux plus profonds replis...* » (2 pp. in-folio, enveloppe conservée, petite mouillure).

– 27 février 1947. « *Je viens vite vous prendre ce message, le premier pour vous ! Il est temps d'accorder quelque répit au martyr qu'il lui faut endurer. Ce n'est hélas que provisoire et sans doute trop court ! Il est loin de rejoindre encore la vie, condamné à sa réclusion si pénible ! Mais je dois me réjouir de quelques visites au nom de la maladie, plus alarmante encore ! Il vous reste si affectueusement attaché. Je sais que votre cœur y répond toujours...* » (3 / 4 p. in-folio).

Lucette, épouse de Céline et personnage inoubliable de ses romans. Danseuse classique, Lucie Almansor dite Lucette Almanzor (1912-2019) se produisit à l'Opéra comique, à la Comédie française, aux États-Unis, mais dut abandonner le répertoire classique en 1936 à la suite d'une blessure au genou, et rentra à Paris. Céline la rencontra vers 1935-1936, et s'entremit pour tenter de favoriser son désir de réintégrer l'Opéra comique. Ils se fréquentèrent de manière intermittente, en raison des tournées de Lucette, jusqu'à ce qu'elle se fixe à Paris et se tourne vers l'enseignement à destination des danseuses professionnelles – ils se mirent alors en ménage à Montmartre et se marièrent le 15 février 1943. Quand Céline dut fuir la France en juin 1944, elle le suivit jusqu'au bout dans son exode, en Allemagne puis au Danemark. À leur retour en France, en 1951, elle ouvrit dans leur nouvelle maison de Meudon un « cours de danse classique et de caractère ». Après la mort de Céline, elle eut soin de faire publier *Rigodon*, et laissa plusieurs témoignages sur son mari, publiés dans les médias ainsi qu'en un livre, *Céline secret* (2001).

« Il fut affirmé récemment ici en grand mystère [...] que j'avais livré aux Allemands les plans de la ligne Maginot. »

24. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFCéline* » à Victor Carré et son épouse. Copenhague, 25 mai 1947. 2 pp. in-folio, enveloppe conservée. 600 / 800

« *Nos chers amis, le temps passe hélas un peu moins atrocement mais on est las quand même d'angoisse et de douleurs sans nombre... On pense bien souvent à vous, à notre village* [Montmartre], *et l'on pense aussi que l'on n'y retournera jamais...* **Les années de guerre et d'exil sont des siècles, la machine grippe, grince, boîte...** *Et toujours sans solution, sans assurance d'aucune sorte...* [Céline évoque ensuite les avocats qui s'occupent de sa défense, et son ami Antonio Zuloaga, ancien attaché culturel de l'ambassade d'Espagne, qui habita Montmartre]... *Lucette* [son épouse Lucette Almanzor] *va mieux mais elle est vraiment tout à fait ébranlée par la vie de martyr qu'elle mène depuis 3 ans !* **Nous n'en pouvons plus. Je vous assure que la mort a ses agréments, parvenu à un certain moment de déchéance.**

Et puis toute cette injustice ! Pourquoi suis-je si sauvagement traqué lorsque Montherlant, Guitry, Giono, Fabre-Luce, et. vivent parfaitement tranquilles en somme. *Suis-je aussi responsable des événements de Palestine ? On le devrait ? Suis-je arabe après tout ? Je me le demande. Il fut affirmé récemment ici en grand mystère par des personnes très bien informées que j'avais livré aux Allemands les plans de la ligne Maginot.* ***Tout devient possible et impossible. La lèpre dure la vie, hélas !... »***

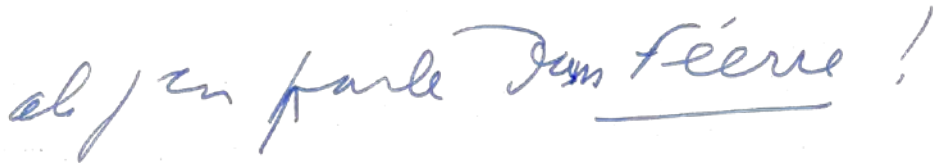
Sur Victor Carré, voir ci-dessus le n° 21.

« *Trous du culs ! Je ne suis pas mort,*
la rigolade n'est pas finie, et je sais faire rire bien mieux qu'eux ! »

25. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *Louis Ferd* » [à Jean-Gabriel Daragnès]. [Danemark], 4 septembre [1947]. 3 pp. 1 / 2 in-folio. 800 / 1 000

« *Cher vieux, mille bons mercis pour ta bonne lettre ! S'ils te volent toi ! dévalisent ! la crème de la Résistance ! alors tout est foutu ! Es-tu sûr que ce n'est pas encore Oscar ? mal payé en Corse ? insuffisamment gratifié ? ou Morandat en parachute ? à qui se vouer ?* [Sont ici mentionnés ici Oscar Rosembly, Corse de Montmartre qui fut hébergé par Gen Paul pendant l'Occupation et qui, résistant de la dernière heure, pilla les appartements de Robert Le Vigan, de Ralph Soupault et de Louis-Ferdinand Céline ; ainsi que le journaliste Yvon Morandat qui occupa l'appartement de Louis-Ferdinand Céline après le départ de celui-ci, rue Girardon à Montmartre.]
Il paraît que Camus l'écrivain fréquente beaucoup chez Popol* [le peintre Gen Paul]. *Il a bien signé la liste noire où je figure premier des traîtres ! Signèrent aussi Colette, imagine l'amie de Mme Abetz (mari sorti de Drancy), Sartre qui me papillonnait au cul m'assommant d'invitations où je ne me rendais jamais. *Trous du culs ! Je ne suis pas mort, la rigolade n'est pas finie, et je sais faire rire bien mieux qu'eux !*
Incapables, tout le branle, la horde, de mettre rien de gros debout, pas une affiche *! Y aura de la fessée pour tout le monde crois-en ton pote. Et de mémoire impeccable, exquise, de buveur d'eau. Ils me referont mes chaussures. Leur vrai boulot. Tu vois rien que d'y penser les vers m'affleurent à la fessée sensationnelle.* ***Ah, mauvaise la bête qu'on blesse, tu le sais, prête à tout.***
Quant à Popol je l'adore mais sa langue est terrible *– Ses vanes soi-disant marrantes sont bien cocasses, mais il y a le temps pour tout...* par contre les hommes en prison... *J'ai la langue beaucoup plus discrète moi... Je sais aussi faire rire. Mais pas à contretemps.*
En attendant l'hiver est là. J'aimerais mieux aller le passer avec toi à Nice qu'au rebord de ces icebergs ! Mikkelsen va sans doute se rendre à Paris début d'octobre. Désastre si tu n'es pas là, ni Antonio [Antonio Zuloaga, ami de Louis-Ferdinand Céline, qui fut attaché culturel de l'ambassade d'Espagne et habita à Montmartre]. *J'adore Popol, c'est de l'amour. De Naud aucune nouvelle...* [Albert Naud était l'avocat parisien de Louis Ferdinand-Céline.]
Sacha* [Guitry] *vogue ! Il doit en avoir distribué des beaux Manet !... *Sa maison tu le sais : un musée... mes trois pièces : Morandat ! J'en fais cadeau !* [...] »

Ami et soutien de Céline dans les années noires, le graveur et imprimeur Jean-Gabriel Daragnès (1886-1950) se fixa à Montmartre au milieu des années 1920, avenue Junot. Il connut Céline par l'intermédiaire de Gen-Paul et de Marcel Aymé, mais ne se lia avec lui que tardivement, quand l'auteur de *Voyage au bout de la nuit* prodigua comme médecin des soins à sa mère gravement malade – elle mourut en 1941. Jean-Gabriel Daragnès fut un des premiers à qui Céline écrivit après son incarcération au Danemark : il devint son homme de confiance en France, son informateur à Montmartre, son intermédiaire avec les éditeurs, et accepta même en 1949 d'agir personnellement auprès de la Cour de justice en sa faveur. Jean-Gabriel Daragnès vint deux fois au Danemark en 1948 comme commissaire de l'exposition du Livre français à Copenhague, et ne manqua pas de rendre alors visite à l'exilé. Quand il mourut brusquement en 1950, à la suite d'une opération, Céline perdit avec lui un des ses plus solides appuis. Dans une version intermédiaire de son roman *Féerie pour une autre fois*, écrit au Danemark, il le présente comme « le plus grand graveur de France ».



26. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFCéline* » [à Jean-Gabriel Daragnès]. « *Le 7* » [Danemark, probablement le 7 octobre 1947]. 3 pp. in-folio. 800 / 1 000

« *Mon cher vieux, quand tu recevras cette lettre, Mik* [son avocat danois Thorvald Mikkelsen] *aura quitté Paris, à la grâce de Dieu ! et mon affaire ni meilleure ni pire... Pour l'éditeur, diantre la chose est encore plus complexe, c'est un infini d'imbroglios vaches.* ***Je vais être sans doute condamné à la saisie de mes biens, donc aussi des livres*** – donc foutre des procès Denoël et patati et Fasque et Dache ! Je te le dis, ***seul le clandestin me convient et l'étranger jusqu'à la fin de mes putains de jour !*** *Mon ingrate patrie m'aura tout saisi* [...] ! C'est la règle, c'est naturel.

Je me console de ma très médiocre aventure dans Plutarque. *Mille gratitudes pour ton hospitalité, mais il n'y faut point songer tant que les bourres rôdent. Trop enchantés de me liquider, tu penses !* Plus d'explications. *Le rêve !*

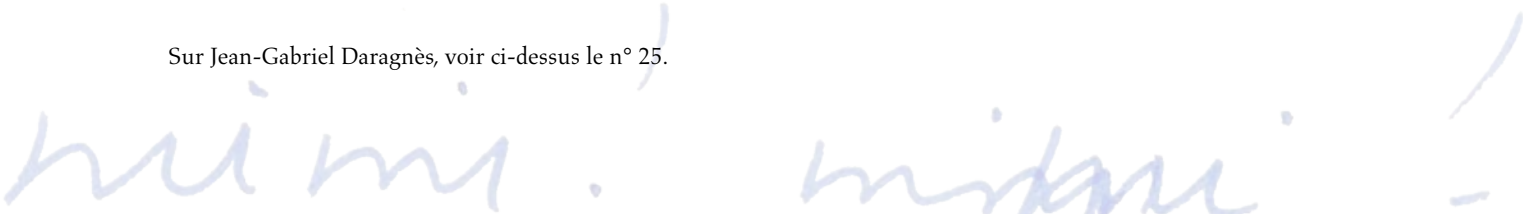
Je n'ai pas de nouvelles de Monnier [Pierre Monnier, admirateur qui deviendrait éditeur et jouerait un grand rôle dans le retour de Céline sur la scène littéraire française]. *Il doit essayer de me rééditer sous quelque forme ! bien hasardeux,* ***on ne sait plus travailler en clandestin ! Quand je pense que presque toute la littérature du XVI XVII XVIII et même 19 a été clandestine ! Quels empotés, quels conformistes ces affranchis de nos jours !*** *Oh très bien pour les peignoirs, ce sont un peu des cercueils, la redingote des dernières cérémonies ! (je me cite !)*

Tu es comme moi, tu as du moine ouvrier, scrupuleux, misanthrope, acharné, tu vas au boulot comme à la prière – "La foi râleuse".

C'est mieux que des Jean-foutre dont Mahé et Popol... toujours ivres d'alcool, de tabac et de boniments. Jamais eux-mêmes finalement. *Pas à estimer ni compter sur eux,* en rien, *sinon pour vacheries, lâchetés, pillages. Des piliers de zinc* [Il s'agit de ses amis les peintres Henri Mahé et Gen Paul].

Bien sûr tu devrais rester chez toi. Tu es petit pape sur la Butte [Montmartre]. *C'est un Vatican ton affaire, rose – les amateurs viennent se branler sur tes incunables et douiller, c'est fameux. Je te vois bien en franciscain et les traitant dur, à genoux ! Tu ferais rôtir un peu l'ivrogne. Tu as déjà un chevalet au premier étage. Tout est prêt en somme. Ta femme en bonne sœur. Le Sâr Péladan a essayé ça un peu plus haut – où était l'atelier Delattre – sous mes fenêtres finalement. Tu parles de fantômes !* ***Et St-Denis attention ! ah j'en parle dans Féerie !*** *de celui-là ! on est potes* [...] »

Sur Jean-Gabriel Daragnès, voir ci-dessus le n° 25.



« *Chat une fois emprisonné, il est difficile de le rappeler !*
mimi ! mimi ! Il aime mieux crever. »

27. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LF* » [à Jean-Gabriel Daragnès]. « *Le 1* » [Danemark, novembre 1947]. 4 pp. in-folio. 600 / 800

« *Ah, cher vieux, je t'ai écrit hier bien trop brièvement et cavalièrement pour te remercier de tout le mal que tu te donnes et quelle dépense ! Ce traître Mik* [son avocat danois Thorvald Mikkelsen] *et les autres Lustucrus ! Turcs Arlettes etc... ! Ce faste évidemment m'est* fort utile ! En ce moment combien critique ! mon Dieu je vois Mik filer [...] *(c'est son vice et la lâcheté ordinaire de tous ces gâtés !) et me revenir n'ayant rien fait* du tout. *Toute cette bourgeoisie (à nourrices) est hyper dégénérée – au moindre patatra ! tout fout le camp ! se sauve ! au diable ! mille excuses, alibis, patatis ! foire !* JOUIR *c'est tout, téter du miel, et des hommages.* Pourris. *Hélas ! que faire de mieux !?*

Non tu sais je me fous des procès Denoël et tout le reste. Revenir pleurer ? Y penses-tu ?

Je ne veux plus m'éditer qu'à l'étranger et me vendre en clandestin. *Foutre du reste ! Attrappes gogos ! niaiseries ! Payer des contributions pour l'entretien de Fresnes ? C'est bouffon, la voierie de l'avenue Junot, les poubelles de Morandat ?* [Le journaliste Yvon Morandat occupa l'appartement de Louis-Ferdinand Céline après le départ de celui-ci, rue Girardon à Montmartre.] *Je reviendrai après la bombe atomique – ou l'ordre et la sécurité revenus, quand je verrai* [Lucien] *Rebattet,* [Charles] *Maurras et* [Henri] *Béraud bras dessus bras dessous boulevard des Capucines, salués par les clients des terrasses... alors je reprendrai confiance.* Pas avant. Jamais. *Non que je me trouve rien de commun avec les ci-dessus, mais à titre de* "température". *Chat une fois emprisonné, il est difficile de le rappeler ! mimi ! mimi ! Il aime mieux crever. Et ces avocats donc ! rigolos de salons ! sinistres à l'aube !...*
On ne parle que des peignoirs. *Je pense que les maisons auvergnates doivent être en train de joliment* stocker *de* tout. *Ah le moka, les cigarettes ! l'huile ! sucre...! Des fortunes à l'horizon. Alors les peignoirs aussi ! bien sûr ! Par les commissaires du* Peuple *qui payeront en* dollars ! [...] *Il paraît q'on a exposé d'admirables lithos de toi à Copenhague ! Cachottier !* »

Sur Jean-Gabriel Daragnès, voir ci-dessus le n° 25.

28. CÉLINE (Louis-Ferdinand). 3 lettres autographes signées à Georges Geoffroy. Danemark, 1947-1950. Une enveloppe conservée. 2 000 / 2 500

« Nous avons presque tout perdu, brûlés, pillés, dépouillés »

– Lettre autographe signée en deux endroits, « *Louis* » et « *Destouches* ». Copenhague, 5 juin [1947]. « *Mon vieux Georges* [...], *nous sommes entrés ensevelis dans notre supplice, gorgés de chagrins de misères et d'outrages en tout genre. Cela ne nous laisse aucun temps de réfléchir à nos propres goûts.* Lucette [l'épouse de Céline] *a dû mener pour sauver ma peau un combat de chaque seconde,* seule *absolument seule contre tous pendant des mois – moi en cellule* [...] *Enfin, ma fille est casée, ma pauvre mère est morte seule à Paris, aveugle, de chagrin je pense pendant notre exil. Il a fallu. On a tué Denoël mon éditeur, tu le sais sans doute, dans la rue* [...] *Nous avons presque tout perdu, brûlés, pillés, dépouillés par des amis sur lesquels nous comptions. Il reste heureusement les bijoux que j'ai achetés chez toi, notre ultime ressource. Lucette gagnait très bien notre vie ici à l'Opéra avec des leçons de danses classiques (où elle est incomparable), mais une fois déchaîné l'hallali, moi en cellule, nous avons été chassés de partout, et le sommes encore. Je ne sais pas si l'on me gardera ici comme réfugié politique. Je l'espère. Si l'on me livrera à la France. Je ne crois pas. En tout cas je n'ai plus aucun moyen de gagner ma vie, moi qui avais* réussi, tu sais avec quelles peines, à m'assurer médecine et littérature, la parfaite indépendance ! J'ai de bons avocats [...]. *Tous les amis ont été très chics, et aussi mes anciens malades de Clichy et de Bezons. Seulement je suis tombé ici sur un ambassadeur de France, petit fumier n° 1 dénommé Guy de La Charbonnière* [Guy Girard de Charbonnières], *qui a* servi Vichy toute la guerre *et qui voulait se racheter en me faisant livrer. Quel courage ! Il a relancé les Danois, si bien que je suis resté 17 mois en réclusion. Physiquement je suis en ruine. je ne me relève pas vite. Je suis toujours à l'hôpital. J'ai le droit d'écrire et de recevoir des lettres* sans aucune censure. *Au contraire, les Danois me voudraient beaucoup d'amis. J'ai des défenseurs en Amérique, très ardents,* [Julien] *Cornell un avocat de New York et* Milton Hindus *un professeur de littérature de Chicago, juif, qui ont constitué pour moi un comité de défense. L'attitude des Français à mon égard les écœure...* » (3 pp. 1 / 2 in-folio d'une écriture serrée).

« Il y a peu de choses sérieuses dans la vie –
la misère, la prison, la maladie, la mort... »

– Lettre autographe signée « *LFCéline* ». « *Le vendredi* » [Korsør, 14 mai 1948 d'après le cachet postal]. « *Cher vieux, je suis désolé que ce déjeuner avec Daragnès ait tourné à l'aigre, mais tu es trop philosophe pour* [...] *t'en chagriner... C'est ainsi. Il y a peu de choses sérieuses dans la vie – la misère, la prison, la maladie, la mort – le reste mon Dieu c'est à faire au mieux... Certes Henri Mahé a l'âme haute. Ce n'est pas le cas de Popol. Tous les vices hélas de Caliban ! Lecteur de près des michés, atroce avec les vaincus. Populo. Et tout le talent possible. Si tu peux faire du bien à Mahé tu auras un bien bon ami, à Popol c'est plus discutable. Il est malade de jalousie, et puis il boit trop. Je le sauvais autrefois. Il m'en veut à mort. L'affaire Denoël Voiliers est dans les pommes...* [Depuis l'assassinat de Robert Denoël, la gérante et actionnaire principale de ces éditions qui avaient accueilli les livres de Louis-Ferdinand Céline, était l'avocate et femme de lettres Jeanne

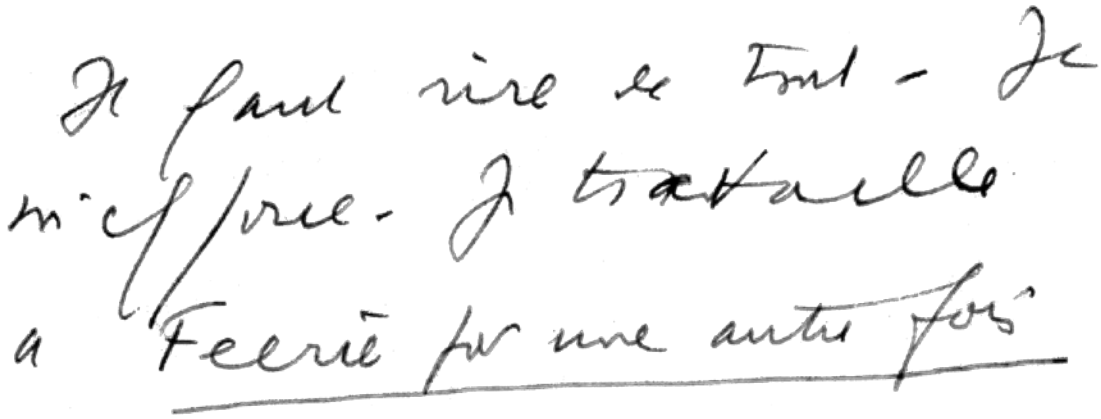
... / ...

Loviton, connue sous son nom de plume de Jean Voilier, et qui avait été la maîtresse de Denoël.] *Rien à y comprendre, de mes affaires judiciaires non plus. Je ne cherche même plus à comprendre. Je suis las. ces ergotages dureront encore que je serai aux Ombres... Il s'agit en fait de s'assurer moi crevé des droits sur le* Voyage... » Louis-Ferdinand Céline fait ici allusion à trois artistes de ses amis, le graveur Jean-Gabriel Daragnès, le peintre Henri Mahé, et le peintre Gen Paul (2 pp. in-folio sur papier mince, enveloppe conservée).

« Je suis défendu par des limaces, et attaqué par des scorpions... »

– « *Le 5* » [5 mars 1950 d'après une note ancienne au crayon]. « *Mon vieux, figure-toi qu'il me tombe une tuile en plus des autres* [Louis-Ferdinand Céline lui demande de rendre service à son avocat danois Thorvald Mikkelsen qui souhaite que des amis américains en visite à Paris soient dirigés par un Français de confiance]... *Tout va mal de mon côté, harcelé par les communistes d'*ici *et ma prison d'un an en* France *à faire* bel et bien. *Je suis défendu par des limaces, et attaqué par des scorpions...* » (2 pp. in-folio, manque marginal sans atteinte au texte, enveloppe conservée).

« Georges Geoffroy est un véritable frère » (Céline à Gaby Pirazzoli, 22 juillet 1947). C'est à Londres en 1915 que Céline le rencontra, alors qu'ils étaient tous deux employés au bureau des passeports de la VIIIe armée. Ils se lièrent d'amitiés – Céline vint loger chez lui – et ils menèrent ensemble une vie nocturne dans les quartiers interlopes de la capitale britannique. Quittés en 1916 sur une brouille, ils se retrouvèrent en 1932 par l'intermédiaire de Bernard Steele, associé de l'éditeur de Céline Robert Denoël. Ils renouèrent une amitié qui ne faiblit plus, d'abord en voisins : Georges Geoffroy, devenu horloger-bijoutier, habita un temps à Montmartre. En exil au Danemark, Céline lui écrivit dès 1945, et Georges Geoffroy fit le déplacement en 1948 pour lui rendre visite. Ils se revirent ensuite à Meudon.


Il faut rire de tout - Je m'efforce - Je travaille à Féerie pour une autre fois

29. CÉLINE (Louis-Ferdinand). 5 lettres autographes signées. 1947-1955. 2 500 / 3 000

– Lettre autographe signée « *LFCéline* » à un « *cher ami* ». [Danemark], 22 juillet 1947. « *Mais je pense bien* [...] *que je me souviens de vous et de votre famille, et de cet hiver atroce ! et notre effroyable condition à tous. Il faut avoir passé par notre calvaire pour ressentir tout ce que nous ressentons... Merci pour cet article espagnol. Je ne crois pas que son auteur sache que l'exil n'est pas tout. J'ai fait 1 mois de cellule-réclusion, dans la prison qui passe pour être la plus sévère d'Europe... !* [...] *Je ressors en loques, crevé. Les choses se sont améliorées mais rien n'est fixé encore... Nous n'avons pas l'avantage ici de pouvoir gagner notre vie.* Il est déjà bien joli qu'on ne nous livre pas, *après tout c'est l'essentiel...* » (1 p. 3 / 4 in-folio). Le destinataire est probablement un homme qui fit partie des exilés français de Sigmaringen durant l'hiver 1944-1945, et qui gagna ensuite l'Espagne.

« Quant à éditer, mon Dieu, sauf en Amérique et encore !...
Non l'excommunication est majeure ! »

– Lettre autographe signée « *LFCéline* » au même. [Danemark], 5 septembre 1947. « *Cher ami, nous nous retrouverons sans doute au Ciel, si nos épreuves comptent, mais au présent ou dans le proche avenir hélas, trop de haines, trop de cadavres dressent leurs murs... Il faudrait un César, un Henri IV pour rabibocher notre pauvre pays ! Où sont-ils ? Vous seriez bien gentil de m'envoyer l'adresse d'Abel Bonnard, si vous pouvez la découvrir soit en Espagne soit au Portugal. J'ai soigné sa mère et lui-même. J'avais pour lui beaucoup d'amitié. Un esprit magnifique et bien de la grandeur et du stoïcisme et nulle haine – qu'est-il devenu ? Notre sort ici est misérable bien sûr, et ne changera guère... Je suis prisonnier sur parole, c'est-à-dire otage !... J'ai surtout bien souffert de la réclusion... Je m'en relève mal.* ***Aucun moyen de gagner notre vie – c'est déjà miracle de ne pas être bouclé. Nous vivons sur un fil !*** *Quant à éditer, mon Dieu, sauf en Amérique et encore !... Non l'excommunication est majeure ! Et je le crains : de vie durant ! Pour ce qu'il en reste !* [...] » (2 pp. in-folio).

« Je travaille à Féerie pour une autre fois. »

– Lettre autographe signée « *Ferd.* » à Évelyne Pollet. [Danemark, 1948]. « *Chère Évelyne, voici tout le dossier* [probablement son mémoire apologétique « Réponse aux accusations... »], *mais ne faites aucun effort en ce moment en ma faveur. Je suis au mieux de ma condition possible, c'est-à-dire prisonnier sur parole, après 17 mois de réclusion. Mais* ***j'ai toujours au derrière un mandat d'arrêt en vertu de l'article 75 (à mort)*** *que mes ennemis se sont chargés de me faire dépêcher, et qui ne* sera jamais levé *de mon vivant* [l'article 75 du Code pénal condamne les faits d'intelligence avec l'ennemi]. ***Évidemment, je suis ruiné,*** *tout gain m'est interdit. Je vis de ventes de babioles et des dernières économies.* ***C'est la misère.*** *C'est bien ainsi qu'*on *le veut.* ***L'édition m'est interdite en France et même en Suisse. Peut-être en Amérique...*** *Il y a bien des gens encore plus malheureux que moi. Il faut rire de tout. Je m'efforce.* ***Je travaille*** à **Féerie pour une autre fois.** *On verra. Venir ici, certes. Quand vous le pourrez, mais c'est si cher les voyages.* ***Et puis vous êtes si diaboliquement et futilement jalouse, chère Évelyne ! D'un vieillard au surplus ! et qui ne demande qu'à rigoler !*** *Je vous embrasse bien... Et bien mille fois merde pour ceux qui "ouvrent" cette lettre !* » (2 pp. in-folio, marge basse un peu effrangée avec fentes, quelques mots retouchés d'une autre main). *Lettres*, n° 48-114. Sur Évelyne Pollet, voir ci-dessus le n° 6.

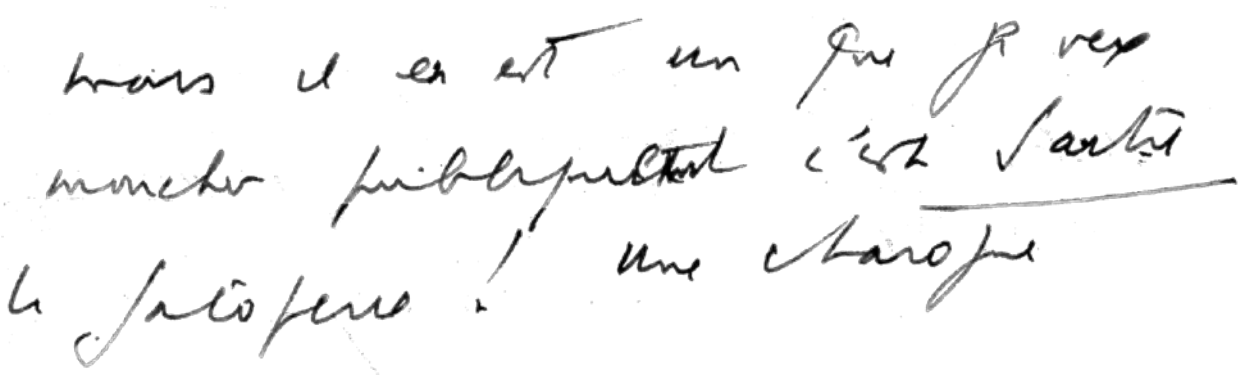
« Oh j'ai été bien des choses, il paraît, très douteuses...
mais je suis sûr d'avoir été un acharné médecin. »

– Lettre autographe signée « *LFCéline* », [à Paul Marteau]. « *Le 5* » [Danemark, mars 1950]. « *Vous me pardonnerez d'avoir été si long à répondre à votre si aimable lettre... J'ai été un peu ahuri en plus de mon état plus que rhumatismant et plus que vaseux de la tête et des nerfs. Cette condamnation m'a foutu quand même un sale coup de bambou que je supporte mal, je l'avoue. Les avocats et amis ont été admirables et longuement* actifs *mais la haine et le mensonge ont gagné quand même, finalement. Et quel climat nous avons depuis 6 mois ! Surtout qu'on ne peut y échapper, sauf pour Fresnes ou au mieux se faire assassiner comme Denoël au coin d'une rue. C'est un sombre avenir pour ce qu'il en reste ! Votre mère va-t-elle mieux ?* ***Oh j'ai été grand spécialiste des malades très âgés, je suis doué d'un acharnement à faire continuer la vie, peu commun.*** *J'aimais avec passion faire durer un vieillard, un an, un mois, un jour, une heure de plus, ma dernière malade fut Mme Bonnard, 93 ans, la mère d'Abel, à Sigmaringen. Je la visitais 3 ou 4 fois par jour et nuit. Je l'ai tenue en vie, dans quelles conditions ! pendant 8 mois ! Elle est morte d'une chute, dans sa chambre, d'une toute petite imprudence.* Je n'ai perdu qu'elle *à Sigmaringen.* ***Oh j'ai été bien des choses, il paraît, très douteuses... mais je suis sûr d'avoir été un acharné médecin*** [...] » (2 pp. 3 / 4 in-folio, trace d'onglet, quelques fentes dont deux restaurées). Céline, comme l'écrivain et ministre de Vichy Abel Bonnard, avait fait partie des exilés de Sigmaringen. Il s'inspira de cette expérience pour écrire son roman *D'Un Château l'autre*. Sur Paul Marteau, voir ci-dessus le n° 22.

« L'une des façons qu'a notre civilisation (grand mot !) d'en finir... »

– Lettre autographe signée « *Destouches* » à une « *chère Madame* ». Meudon, 16 novembre 1955. « ***Je vous suis bien reconnaissant d'avoir pensé à moi, réel hygiéniste.*** *Je ne lirai pas votre livre, soyez assurée, en dilettante... Vous touchez à un problème que je connais, je crois bien... et sous toutes les latitudes. L'une des façons qu'a notre civilisation (grand mot !) d'en finir...* » (1 p. 3 / 4 in-8, en-tête professionnel comme médecin imprimé à son nom et à son adresse de Meudon). De 1924 à 1927, Céline fut employé à la section d'Hygiène de la S.D.N., et remplit plusieurs autres missions financées par le même organisme jusqu'en 1931.

30. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Ensemble de 5 lettres autographes signées [à Jean-Gabriel Daragnès]. [Danemark, 1947-1950 et s.d.] 2 500 / 3 000



« Mais il en est un que je veux moucher publiquement,
c'est Sartre. La saloperie ! Une charogne... »

– Lettre autographe signée « *LFC* ». « *Le vendredi* » [probablement en novembre 1947]. « *Mon vieux, tu as mille fois raison pour Naud* [son avocat en France Albert Naud]. *Tu parles que je vais aller lui fournir des effets d'audience ! mon cul ! Il s'ennuie le bougre... Pas question !* [...] *Mais il en est un que je veux moucher publiquement c'est* **Sartre**. *La saloperie ! Une charogne qui me faisait supplier d'assister à ses premières, relancer, harceler, "sous la botte"... et qui à présent se permet de me "dénoncer", lui, comme vendu à la gestapo... ! C'est trop ! La saloperie, je l'enverrai en quatre ! Il n'a jamais vu un homme l'ordure.* [Accusé par Jean-Paul Sartre en décembre 1945 d'avoir été à la solde des Allemands, Céline répondit par un pamphlet intitulé *À l'Agité du bocal*, écrit en novembre 1947 mais publié seulement en novembre 1948]. *Certes on t'attends ici. Que de choses à te raconter ! Héron est ici* [l'historien et conservateur de musées René Héron de Villefosse]... *Grosse déception le pauvre je pense. On a fait ce qu'on a pu, mais on peut peu, et notre vie est sinistre, inimaginable. Nous avons nous passé par l'Enfer, pas lui. C'est une énorme différence, 2 mondes. Tu verras. Sûr.* Scandale aux abysses *est libre. Denoël ne l'a jamais sorti. L'illustration de* [Roger] *Wild est des plus ratées. Vas-y. Tire, illustre.* J'en serais trop heureux. Carte blanche. *Je préviens Marie Canavaggia* [sa secrétaire]. *Elle va t'envoyer le manuscrit intégral, et au poil. Avant d'être arrêté ici on m'avait demandé, clandestinement, un "ballet pour le Théâtre Royal". J'étais en train de l'achever lorsqu'on m'a coffré. Je l'ai terminé à la sortie.* "**Foudres et flèches**", *il se prête aussi je crois très bien à un petit tirage de haut luxe illustré. Les deux textes te seront portés par Canavaggia. La maison* Denoël *ne le connaît pas – d'ailleurs les néo-Denoël, Voiliers* [la gérante des éditions, Jeanne Loviton dite Jean Voilier] *etc. ne me témoignent aucun intérêt, et je suis en train de me débrouiller ailleurs. J'en ai marre de toutes ces chichiteries, croquemitaineries, grogneugneux à la con... Je sèche sur mes livres, parfaitement rentables, nullement interdits – marre !* [...] » (3 pp. in-folio, quelques fentes marginales avec infimes traces de colle).

« Cette mêlée contre les monstres... »

– Lettre autographe signée « *Louis Ferd.* ». « *Le 7* » [sans doute janvier 1948]. « *Mon vieux, je reçois à l'instant ta carte. Mikkelsen* [l'avocat danois de Louis-Ferdinand Céline, Thorvald Mikkelsen] *est ravi de vous inviter à dîner pour le* 13, *mardi, donc* [...] *Tu es tout à fait fraternel et plus que bienveillant et réconfortant.* **Tu vois il s'agit de la vie qui passe, c'est un train, on est dans le wagon ça va, on est sous les roues ça ne va pas – nous on est sous les roues depuis 4 ans**, *écrabouillés dans tous les sens, cela ne se raconte pas, y en a trop ! c'est difficile même de se rappeler de tout... ! on est en loques moralement et physiquement. Loques joyeuses bien sûr mais loques.* **La pauvre Lucette [son épouse] a été sublime. Elle a lutté toute seule contre le monde entier hurlant, et elle n'était pas préparée à cette mêlée contre les monstres**, *naturellement elle voit le monde bien gentil ! Enfin la vie est trop courte voilà tout. La même catastrophe à 30 ans d'âge c'est une épreuve, à 54 ans, c'est un naufrage* [...] » (3 pp. 3 / 4 in-folio). Jean-Gabriel Daragnès vint deux fois à Copenhague en 1948, du 5 au 15 janvier, et du 31 mars au 12 avril de la même année, pour l'exposition du Livre français qui se tint en avril et dont il était commissaire.

– Lettre autographe signée « *LF* ». « *Le 23* » [1950, probablement le 23 janvier]. « *Oh, vieux, à propos de l'ivrogne* [probablement le peintre Gen Paul] *il y a plus moche. Veux-tu te procurer la* Tribune des nations [...], *un article de* Roger Vaillant 13 janvier véritable appel au meurtre. Toute une rocambolerie, évidemment judéo-communiste, racontars de bravoure... de complot pour m'assassiner tenu chez Champfleury en 43 ! c'est amusant. Bougre je le savais bien qu'ils tenaient permanence de maquis ! Nous étions dans les meilleurs termes. "Elle" *était a*[p]*pointée par l'I.S.* [*Intelligence Service*] *etc... etc, mais le rigolo tu verras, c'est la façon dont ils font de mon logement* un centre de collaborateurs *! moi tenant réunions etc., mon genre !!! jamais Laubreaux* [l'écrivain et journaliste Alain Laubreaux] *n'est monté chez moi !* Jamais. *Je l'ai rencontré deux fois dans toute ma vie. Soupault* [le caricaturiste Ralph Soupault] *est peut-être monté 3 ou 4 fois pour me demander une* préface, *d'ailleurs* REFUSÉE. *Il est monté tu me connais beaucoup de danseuses, mais c'est tout ! Oh là là. Tout ceci est vétilles. Mais le curieux est l'*omission *des réunions du dimanche matin chez Popol* [le peintre Gen Paul] *! où mon Dieu là... il y avait vraiment du "monde" ! Je n'y allais plus* la dernière année... *mais cet oubli est plus que "singulier"...* IL PUE. *C'est un oubli qui* pue... *la mouche ! L'article est fort con au demeurant. Jeanson aussi me salit dans le* "Canard" ! Lui ! [le journaliste Henri Jeanson, qui écrivait dans *Le Canard enchaîné*, fut d'abord maréchaliste avant de changer de position et d'être arrêté par les Allemands] [...]. » (1 p. 3 / 4 in-folio). Dans son article intitulé « Nous n'épargnerions plus Louis-Ferdinand Céline », qui frisait l'appel au meurtre, Roger Vaillant accusait Louis-Ferdinand Céline d'avoir accueilli chez lui un groupe de collaborateurs, et racontait s'être opposé durant la guerre à des projets d'attentat envisagés contre l'écrivain par des résistants réunis chez les voisins de l'écrivain, Robert Champfleury et sa compagne Simone Mabille.

« D'autor je te la vois me retirer des Voyages *pour se faire du liquide immédiat et moi je suis flan ! »*

– Lettre autographe signée « *LFCéline* ». « *Le 26* ». « *Mon cher vieux, t'en voilà du taintoin pour ma cause miteuse, et des emmerdeurs ! Sorlot* [l'éditeur Fernand Sorlot] *est une ganache. Il faut le scier je pense et passer le manuscrit à un éditeur peut-être un peu moins bavacheur et bandit ! Qu'il aille se faire pendre, Sorlot !* [...] *Pour la Voiliers* [l'avocate et femme de lettres Jeanne Loviton dite Jean Voilier, gérante des éditions Denoël] *mille reconnaissances pour la corvée que je t'ai causée là – MAIS C'EST UNE FRIPOUILLE ET UNE PAUVRE BLUFFEUSE. JE NE PUBLIERAI CERTAINEMENT JAMAIS RIEN CHEZ CETTE PÉTASSE ABUSIVE. D'OÙ ME SORT-ELLE CETTE GRUE ÉCULÉE AVEC SES EXTRAVAGANTES PRÉTENTIONS ? CONTRAT ? ET MON CUL ? JE N'AI JAMAIS RIEN SIGNÉ AVEC CETTE POUFIASSE QUI M'ARRIVE DE JE NE SAIS QUEL BIDET ! CRAPULE ET BOUFFEUSE. ET FAUCHÉE ! Le pire serait qu'elle se sorte du procès. D'autor je te la vois me retirer des* Voyages *pour se faire du* liquide immédiat *et moi je suis* flan ! *Je ne touche jamais* un croc *! Dévalisé* une fois de plus *complètement !! C'est fatal !!! La belle aubaine ! Pense donc ! Les impossibilités d'export... et le fisc ! et fatalement c'est pas les alibis qui manquent. Je lui ai déjà d'ailleurs envoyé il y a 4 mois avis de* rupture – *mais si elle s'en fout ! Je ne suis pas là pour lui botter les miches alors le coup est du beurre ! Ah je fais des vœux qu'on l'écrabouille sa turne ! Tu peux le dire ! Sinon je suis étranglé encore ! Pour ce qu'il me reste !* [...] *SI CETTE SALOPERIE D'ASSASSINE SE MET PAS À ME JETER DES* VOYAGES *SUR LE MARCHÉ. AH VIVE LE MAQUIS S'IL LA CRÈVE ! Enfin qu'ils épurent quelque chose* ! une sacrée ordure ! [...] » (4 pp. in-folio).

– Lettre autographe signée « *LFCéline* ». « *Le mardi* ». « *Mon cher vieux, peut-être Geoffroy montera-t-il te voir* [Georges Geoffroy, ami de Louis-Ferdinand Céline] *pour te remettre un petit objet pour nous. Tu serais gentil de l'empocher. C'est un viatique pour le cas où nous serions chassés vers je ne sais rivage dans le cas de je ne sais quel cataclysme... On en cause ! Bien sûr tout ceci en grand secret* [...]. *Sorlot, vieille canaille, laissera traîner le poisson... en causant... contrats, œuvres futures... pataquès...* Il n'a pas eu besoin de contrat pour empocher des souscriptions ! *Qu'il raque d'abord, on verra par la suite ! le joyeux drille, ah ! canaille je crois comme deux fois Denoël qui en est crevé. Plus voleuse qu'eux deux peut-être je ne vois que Voiliers... et assassine ! Anacréon* [le libraire Richard Anacréon] *doit être mignon aussi !* [...] »(1 p. 3 / 4 in-folio).

Sur Jean-Gabriel Daragnès, voir ci-dessus le n° 25.

« C'est aller à la pêche aux requins avec une épuisette !...
À la rigolade du monde entier ! »

31. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFCéline* » à Charles Deshayes. « *Le vendredi* » [Copenhague, 14 mai 1948, d'après le cachet postal]. 2 pp. in-folio sur papier mince, enveloppe conservée. 800 / 1 000

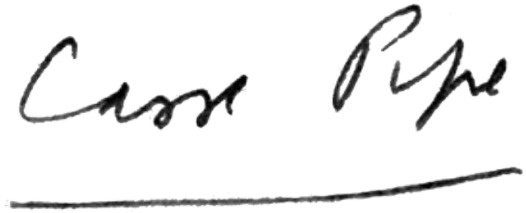
« *... Vous faites des folies ! Elles sont admirables, bien sûr, ces girouettes mais trop coûteuses* ! [Allusion au *Dictionnaire des girouettes* publié en 1948, dans lequel le journaliste Jean Zidler, connu sous ses pseudonymes de Jean mazé et Orion, désignait des vichystes ayant poursuivi tranquillement leur carrière après la guerre.] *Oh vous savez Rougier est un guignol, comme les autres* [le professeur de philosophie Louis Rougier, compromis dans la Collaboration, qui publia de nombreux ouvrage dont un visant à accréditer la thèse du glaive et du bouclier, *Les Accords Pétain-Churchill*, en 1945, ou encore *Pour une politique d'amnistie*, en 1947].
Dans la vie il n'y a que la maladie, la prison, la misère, et la mort de sérieux. Tout le reste est farces et gigotteries plus ou moins obscènes. *Pas de quoi se frapper.* Tout est faux. *Le tout est nom de Dieu de sortir des mauvais pas, à n'importe quel prix. Et j'y suis dans un mauvais pas ! Ah là là ! Assez con pour m'y être fourré !* ***Tout ce qui est politique est pire que tout le reste. Danton a tout dit.*** *Et en plus en amateur idéaliste pacifiste bénévole comme moi ! C'est aller à la pêche aux requins avec une épuisette ! Bien sûr qu'on en ressort bouffé ! À la rigolade du monde entier ! C'est pas volé !... »*

Deshayes, « un jeune fervent, qui possède une excellente plume pamphlétaire, un tempérament » (Céline). Jeune journaliste lyonnais, fougueux admirateur de Céline, Charles Deshayes était désireux de défendre celui qu'il appelait « cher maître », voire « cher grand maître ». Étant entré en contact avec lui par l'intermédiaire de l'avocat maître Naud, il mena une campagne de presse en sa faveur, lui chercha une maison qui veuille bien l'éditer à nouveau, et surtout se lança en mars 1950 dans un projet de livre-plaidoyer intitulé *L'Affaire Céline* : Céline l'encouragea un temps avant de s'agacer de ses maladresses et surtout de s'inquiéter d'une publicité supplémentaire inopportune. Charles Deshayes tenta malgré tout de faire éditer l'ouvrage, en vain, et leurs rapports se refroidirent puis cessèrent complètement à partir de mars 1951. En 1956, il chercha à reprendre contact avec Céline par l'intermédiaire de la secrétaire de celui-ci, Marie Canavaggia (voir ci-dessous la pièce jointe au n° 39).

Lettres à Charles Deshayes, p. 93.

32. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFC* » [à Jean-Gabriel Daragnès]. « *Le 28* » [Danemark, probablement le 28 novembre 1948]. 2 pp. in-folio. 600 / 800

« *Mon cher vieux,* à l'instant je reçois les **Agités du Tartras, très gentiment présentés à mon sens ! Voilà ce qu'il ferait faire pour Casse-pipe et Scandale. Qu'en penses-tu ?** *Il plus de goût que Jonquière. Il est aussi sans doute plus voleur ! donc à ne plus mettre dans un coup ! Hélas !*
Tu es mille fois bon d'avoir reçu Monnier qui t'a accaparé une heure ! Il faudra qu'il revienne avec le flouze le prochain coup ! Mais il est utile et amical et *efficient. Je te tiendrai au courant du coup* Deval [son ami l'écrivain et cinéaste Jacques Deval]. *Si ces couronnes ne sont pas non plus courants d'air ! Nous irons à Copenhague dans une quinzaine, pour* 3 jours. ***La vie devient assez dure, plus une goutte d'eau. Je vais la chercher en brouette et en bidon de 40 litres à la ferme.*** *Ça me fait mal au bras. Tout le monde proteste, s'exclame... mais me laisse parfaitement me taper les dures corvées !... de même pour aller mettre les lettres à la poste. 14 kil. à griffe, mais les fermiers vont eux au cinéma en* camionnette [...] *Mik comme les fermiers c'est : ce gars-là n'a rien à dire, joliment heureux encore... sa place est au bagne... Ils ont raison. "Pas un pli à la surface de la mer" était le mot d'*ordre *de Schulpnagel pendant l'occupation de Paris* [le général Carl-Heinrich von Stülpnagel, qui commanda en chef les forces d'occupation allemandes en France] – *moi non plus je ne dois pas faire* un pli. *Sourires, resourires et gloussements de gratitudes... Pas une remarque. Sinon...* [...] »



À Jean-Paul Sartre qui l'accusait en décembre 1945 dans *Les Temps modernes* d'avoir été à la solde des Allemands (« Portrait d'un antisémite »), Céline répondit par un pamphlet intitulé *À l'Agité du bocal*. Écrit en novembre 1947 au Danemark, ce féroce libelle fut envoyé à un intermédiaire en France, Henri Philippon, et publié en tirage restreint en novembre 1948 par Pierre Lanauve de Tartas.
Pierre Lanauve de Tartas ne publierait pas d'autre livre de Céline : c'est l'éditeur parisien Charles de Jonquières qui donnerait *Foudres et flèches* (en Suisse en janvier 1949, mais avec achevé d'imprimer daté de décembre 1948), et c'est Pierre Monnier, un admirateur devenu éditeur sous le pseudonyme de Frédéric Chambriand, qui donnerait *Scandale aux abysses*, en 1958.

Sur Jean-Gabriel Daragnès, voir ci-dessus le n° 25.

Céline, *Romans*, vol. III, pp. 1000-1001 (édition partielle).

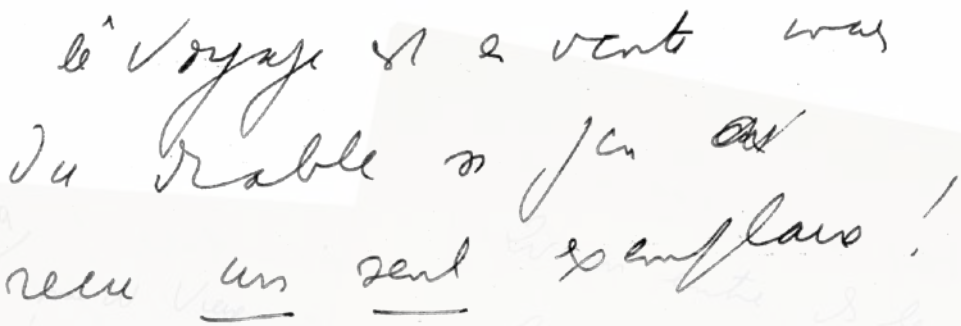
« À travers l'Allemagne en flammes ! »

33. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFC* » [à Jean-Gabriel Daragnès]. « *Le 13* » [Danemark, 13 juillet 1949]. 4 pp. in-folio ; petit manque angulaire, une fente restaurée à la bande adhésive. 1 200 / 1 500

« *Mon cher vieux, mille affectueux merci pour ces fleurs remises à J. D. (style BBC !)* [Il désigne ici Jacques Deval par ses initiales, dans une concision codée rappelant les message de guerre de la B.B.C.] *Il est brave, et bien serviable. S'il a des "pécunos" encore à Copenhague, certes je suis preneur pour le même système. On est "archi-raides" tu penses* ! [...]
Bien pour Tixier [l'avocat Jean-Louis Tixier-Vignancour], *mais on tombe dans l'archi-chinoiserie ! Je vais lui écrire et à* [Jean] Seltensperger *le commissaire du G*[ouvernemen]*t.* ***Imaginent-ils ces clanculs que nous avons traversé l'Allemagne en mars 44 ! à pied !*** *en 22 jours de Constance à Copenhague, que nous sommes arrivés quasi-nus ici ! tout perdu !* ***que j'emportais des "Archives" ! sur mon dos ! des billets précieux ! à travers l'Allemagne en flammes ! à travers 4 armées en pleine bataille ! On n'est pas plus sombrement plus cons ou plus dégueulassement tartufes !*** *Procès de sorcière ! "Cauchon demandant à Jeanne d'Arc à quelle heure elle avait coutume de forniquer avec le Diable ?" Pas plus inepte ! J'en ai marre de les suivre dans tant de grotesques déconnages ! de jouer le "clown possiblement traître" pour amuser leur cirque ! de me prêter à ce jeu parfaitement indigne et ignoble !* ***Je te vais tous les envoyer chier, avec un de ces pamphlets à travers le monde que ça va être un vrai soulagement.*** *Enfin je vais encore faire un petit effort de pitrerie, l'ultime.*
Mille mercis pour cette lettre certifiant mes nostalgies danoises d'avant 39 ! Tu parles si j'avais des raisons de remonter ici et des bonnes, des excellentes, des "dures" ! [jeu de mot sur le terme argotique « dur », argent, par allusion aux réserves financières que Céline avait placées au Danemark] Mais pas à révéler à ces endaufés ! *(autrement foutre je serais parti en Espagne !) Quels crétins au surplus ! Quels abrutis, quels rabacheurs, ces veaux de prétoire ! De toute part les gens sensés de Suisse, d'Amérique, d'ici me conseillent de rompre cet imbécile débat, de leur répondre à 100 000 exemplaires :* merde. *Clore les discussions.*
Que penses-tu de Scandale ? [Il s'agit de son scénario de dessin animé *Scandale aux abysses*, dont Jean-Gabriel Daragnès avait le manuscrit mais pour lequel il n'arrivait pas à trouver d'éditeur]. *Je pourrais peut-être le faire gentiment éditer en Suisse ? J'ai un mec possible. En* luxe – pour les ronds.
Mahé vient de venir, tout miraculé [son ami le peintre Henri Mahé], *bien gentil mais l'esprit de travers, pas de plomb. Il voit Mik Père Noël. Je vais pas l'affranchir !* [...] »

Sur Jean-Gabriel Daragnès, voir ci-dessus le n° 25.

Lettres, n° 49-66…



« ON ME DIT EN EFFET QUE LE "VOYAGE" EST EN VENTE
MAIS DU DIABLE SI J'EN AI REÇU UN SEUL EXEMPLAIRE ! »

34. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *Ferdinand* » à Georges Geoffroy. [Korsør au Danemark], 31 août 1949. 3 pp. 1 / 2 in-folio, enveloppe conservée. 800 / 1 000

« *[...]* ***MAURIAC UN DES PLUS SECTAIRES ÉPURATEURS DE 44****, dégueule sur mélisse* [?] *amnistiant... et s'en fout ! Tu parles, vieux, qu'on est écœuré archi-saturé de ces ritournelles de vieux jocrisses archi-pourvus !* ***LUI QUI ENCENSAIT PÉTAIN ! IL BRÛLERAIT DES CIERGES QU'ON NOUS EMPALE TOUS !*** *Damnées simagrées !*

ON ME DIT EN EFFET QUE LE "VOYAGE" EST EN VENTE MAIS DU DIABLE SI J'EN AI REÇU UN SEUL EXEMPLAIRE ! *Aussi fantastique que cela te puisse paraître ! J'ai l'habitude de ces sans façon ! Quand on est* hors les lois, *vois-tu, on ne se gêne plus du tout avec vous,* en rien. *J'ai perdu comme ça* tout – sans façon. Tout. *À qui irais-je me plaindre ? Venez, Fresnes, on me répond. Vous vous expliquerez... tout s'arrangera...*

Il faut passer par ce très long cauchemar effectif *pour ne plus douter de rien...* ***DEMAIN QUAND ON ME DIRA, DES KIRGHIZES SONT À CONCORDE, JE RÉPONDRAI, DIABLE JE LES CROYAIS CHEZ MAXIM DEPUIS UNE ANNÉE !*** *Quand on entre dans le fantastique...* »

Sur Georges Geoffroy, voir ci-dessus le n° 28.

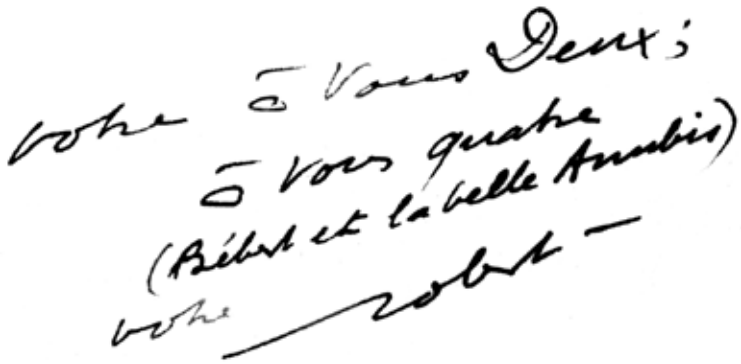
« LE MONSTRE DE MÉCHANCETÉ LABORIEUSE QUE CE [GEN] PAUL !
C'EST ÇA QUI L'EMPÊCHE DE CREVER [...]
SORCIER, MAÎTRE DES RUINES, ALAMBIQUEUR EN SOUPENTE »

35. LE VIGAN (Robert). Lettre autographe signée [à Louis-Ferdinand Céline et son épouse Lucette Almanzor]. Barcelone, 9 octobre 1949. *3 pp*. in-folio. 300 / 400

« *Cher fils et Luce* [...], *j'ai signé pour un film et je pars à l'île Ibiza (Baléares) mercredi* [...]. *Il s'agit du film dont je crois vous avoir parlé dernièrement et pour quoi on me faisait des propositions franches mais honteuses. Cette fois on a augmenté la somme* [...]*Vous ne pouvez vous faire idée des affaires ici. C'est tout le temps "cours après moi que j't'attrape". Mais j'aurai bouffé deux mois ; jusqu'à fin nov. Je me serai distrait de l'oisiveté miséreuse. Il me fallut humainement sauver de la catastrophe le camarade, réfugié aussi, qui a monté cette agence* [...] *C'est moi qui ai versé les 1 500. Adieu, veau, vache ! Je suis un con, je le sais, sur le chapitre de l'argent lorsqu'il est dans mes pognes. Je me rends encore à la misère d'autrui : une femme exsangue et courageuse, un gosse infirme* [...] *Quelle tristesse ; étant encore obligé de s'accrocher à tout ce monde ! Je ne veux pas y trop penser ! Ta solitude en Baltique a du bon, sous certains rapports.*
COMME TU M'AS INTÉRESSÉ PAR TES INFORMATIONS SUR LES "CRABES DE JUNOT" [allusion au peintre Gen Paul qui habitait l'avenue Junot à Montmartre, et probablement à ses relations]. *Tes quelques lignes me les représentent bien tels qu'ils se décident à une nouvelle fermentation. Magiquement on change le venin ; on pousse sur toutes les glandes venimeuses ; on bave ! On bave, on délire, on s'essaye entre soi d'abord !* ***L'HORREUR ! LE MONSTRE DE MÉCHANCETÉ LABORIEUSE QUE CE PAUL ! C'EST ÇA QUI***

L'EMPÊCHE DE CREVER ; IL LE SAIT ET EN REMET DE PLUS BELLE. TOUS LES AUTRES SONT ENVOÛTÉS ; IL A L'APANNAGE DE L'ANCIENNETÉ ; ET LA DÉLABRÉE BICOQUE LUI EN DONNE LE DÉCOR, SORCIER, MAÎTRE DES RUINES, ALAMBIQUEUR EN SOUPENTE. – J'ai eu la plus grande révélation de sa vacherie à longue portée pour sa sauvegarde personnelle de tartuffe à la quille de bois ; peu après ma sortie de tôle. Terranova, *bon et brave type qui, dans sa mesure, ne m'a jamais abandonné* [...] *– un vrai Sicilien de l'amitié !* – m'en a conté une bien édifiante. *Terra fit effort sur soi, afin de m'avertir du danger que j'encourrais chez Paul dont la méchanceté était accrue par la terreur. Il m'apprit, entre autres choses, un fait extraordinaire !* En 1942, *lorsque je suis revenu à Montmartre, j'ai commandé 2 paires de tatanes à Terranova, qui me connaissait alors fort peu. Paul* fut chez lui tout de suite, *et voici les arguments de Paul ;* en 42, *alors que je ne le fréquentais que depuis* un mois, *après avoir laissé passer 3 années sans rapports. "Le Vigan t'a commandé des chaussures ? Attention tu seras pas payé. Et puis, fais attention, pour plus tard, il est dangereux, c'est lui qui m'envoie, chez moi, tous les Allemands et ceux qui sont avec les Allemands. Je les évince le plus que je peux ; mais fais gaffe qu'il ne t'amène pas tout ça chez toi !"*. En 1942 ! *Le fumier !* [...] *Terra m'a dit cela, en me permettant de le répéter à Paul. Je n'en ai pas eu l'occasion ; n'ayant plus foutu les pinglots chez cette ordure. N'en fais pas flèche ; Terra y passerait dès les 1ers troubles ! CE SONT CES SALOPES QUI ONT PEUR DE LA BOMBE ATOMIQUE ?! MAIS QU'ELLE VIENNE ! LA DIVINE ! ENFIN JE CROIRAIS À QUELQUE CHOSE ! [...] JE RENCONTRE QUELQUES FRANÇAIS – TOURISTES – ÉTONNÉS, ARROGANTS ; CONS ÉCERVELÉS, PETITS MUFLES – NE COMPRENDRONT JAMAIS RIEN – LA BOMBE ATOMIQUE ! C'EST TOUT ! ET LE POURQUOI ? BANDE DE PETITS ANIMAUX CULS !...*

Ma santé tient. Les soirs arrivent vite, et la fraîcheur. Je pense à vous dans votre climat plus dur, et puis voici les laines ! Je vois votre chaumière, l'en faudrait une loin des brumes. Le Chili, derrière la Cordillère, si longue, si haute. Une petite terre par là. Je regarde ça, étudie ça en ce moment, t'écrirai [...] *Je vous serre bien, d'affection toujours plus grande, vôtre à vous deux ; à vous quatre (BÉBERT et la belle Anubis)* [...] »



COMPAGNON DE CAVALE DE CÉLINE EN ALLEMAGNE, LE COMÉDIEN ROBERT LE VIGAN (1900-1972), de son vrai nom Robert Coquillaud, débuta au théâtre avant de devenir une vedette du cinéma : illuminé, de santé mentale fragile, il rencontra néanmoins le succès dans des films comme *Golgotha* de Julien Duvivier (1935, où il incarne le Christ) ou *Les bas-fonds* de Jean Renoir (1936). Il connaissait Arletty et Gen Paul qui le présenta vers 1935 à Céline avec qui il se lia d'amitié, habitant comme lui Montmartre. Il avait acheté un chat à La Samaritaine, mais quand il se sépara de son épouse en 1943, c'est Céline qui adopta l'animal, le rebaptisant Bébert. Robert Le Vigan se compromit durant l'Occupation en participant aux émissions de Radio-Paris, et, après le débarquement allié en Normandie, se barricada chez lui, avant de s'enfuir à Baden-Baden en août 1944 : il y retrouva Céline et le suivit ensuite à travers l'Allemagne, à Kränzlin près de Berlin puis à Sigmaringen, où il aggrava son cas en lisant là le bulletin quotidien de la radio collaboratrice *Ici la France*. Brouillé avec Céline fatigué de ses imprudences, il ne le suivit pas au Danemark, tenta de fuir en Autriche mais fut arrêté par les Américains et rapatrié en France. Incarcéré à Fresnes, il fut condamné en novembre 1946, entre autres à 10 ans de travaux forcés mais, malade, fut libéré en octobre 1948. Il s'exila alors en Espagne avant de gagner l'Argentine où il demeura jusqu'à sa mort.

Ayant refusé à son procès de suivre les injonctions de charger Céline, celui-ci lui rendit toute son amitié : alors que dans les premières versions de son roman *Féerie pour une autre fois II (Normance)*, retraçant ses derniers jours à Paris et sa fuite, Céline avait décrit Le Vigan de manière féroce sous les traits du personnage « Norbert », il décida alors de supprimer les passages insultants et d'en écrire d'autres plus valorisants. Dans la trilogie germanique qui suivit, où Le Vigan apparaît cette fois sous le nom de « La Vigue », Céline ne conserva pas la même bienveillance, et, notamment dans *Nord*, fit de lui un portrait littéraire en homme dérangé, image vivante d'un monde détraqué.

La langue française est sorcière

36. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFC* » à Georges Geoffroy. Korsør au Danemark, 26 octobre 1949. 5 *pp*. 3 / 4 in-folio, enveloppe conservée. 1 200 / 1 500

« *Ah cher vieux, il n'y a rien du tout d'arrêté, d'officiel, le brave Mik* [Thorvald Mikkelsen, avocat danois de Céline] *à chaque coup s'y laisse prendre* – **LA LANGUE FRANÇAISE EST SORCIÈRE. JULES CÉSAR EN L'AN 52 AVANT J.-CHRIST LE NOTAIT DÉJÀ**, *parlant de nous : "Ils promettent, ils nient", tout est dit. Toujours absolument valable.*

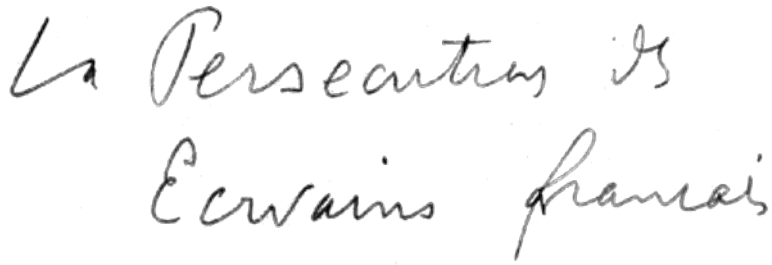
LA NATION FRANÇAISE EST AUSSI ÉPILEPTIQUE, PENDANT SES CRISES ELLE DÉCHIRE TOUT, ASSASSINE TOUT. *Sa crise est finie ? Tu penses... hum...*

MA CHÉTIVE PERSONNALITÉ BIEN SÛR EST OUBLIABLE ! CETTE BLAGUE. MAIS MON ASSASSINAT PEUT FAIRE VENDRE ENCORE QUELQUES JOURNAUX. *Ça suffit !*

Au surplus, nous sommes toujours *de désastreux idiots, quand nous voulons passer outre* les traditions, *or il y a une tradition bien* établie, *une tradition française* d'acier, *pour ce qui concerne les tribunaux d'exception* à travers l'Histoire, *et surtout les poursuites des écrivains.* **NE JAMAIS RENTRER EN FRANCE POUR SE FAIRE JUGER PAR UN TRIBUNAL DIT D'EXCEPTION. JAMAIS. DEPUIS VILLON (1440) TOUS LES ÉCRIVAINS MANDÉS PAR CEUX-CI ONT TOUJOURS RÉPONDU : MERDE ET S'EN SONT PARFAITEMENT TROUVÉS.** *Tu reviens : tu mérites d'être pendu !* comme idiot. *Mille fois l'exil que d'aller faire l'andouille devant ces jurys d'assassins et de chienlits pillards roublards juanovicistes. Qu'ils me saisissent ? C'est une iniquité, une infamie de plus.* C'est tout. *Je ne suis coupable de* rien du tout, au contraire. *J'ai prévenu les Français que s'ils déclaraient la guerre, ils allaient à la catastrophe* et finale *en 37. En 49, les événements me prouvent que j'avais raison. Je m'en fous d'*avoir raison !! mais c'est ainsi. Chirie des Français ! *ce sont des "na" !, comme les Allemands sont des "Ia" ! mauvaise foi d'un peuple féminin. Avoir raison ! Qu'ils aient raison, diantre ! mais ils m'ont emmerdé suffisamment ! Des risques ? Tu parles ! Eh foutre je les ai tous pris ! Et je les ai* payés ! Je n'en prends plus ! Jamais. **JE RENTRERAI EN FRANCE QUAND L'ABATTOIR SERA BOUCLÉ. IL NE L'EST PAS, ON M'Y ESCOMPTE. CE SONT LES AUTRES, LES SPECTATEURS QUE JE VEUX VOIR S'ENTRE-ÉVENTRER, LES VOYEURS.** *Pas toujours les mêmes dans la lice ! Ça vient, petit pote, ça vient ! Patience comme tu sais ! C'est le moment. Patience, où je suis – caractère. Que les tanks passent à mes chacals sur leurs ventres. Patience ! Patience !...* »

Jamais – Depuis Villon

Sur Georges Geoffroy, voir ci-dessus le n° 28.



« *La persécution des écrivains français*
est la manie nationale des Français... »

37. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFCéline* » à Jean Galtier-Boissière. [Probablement au Danemark à la fin des années 1940]. 3 pp. 1 / 3 in-folio ; 3 taches marginales, une fente restaurée à la bade adhésive. 800 / 1 000

« *Mon cher Galtier, autre chose. Je vois un numéro "La Persécution des écrivains français à travers l'histoire de France". On a pu dire que si la guerre est* l'industrie nationale de la Prusse, *la persécution des écrivains français est la manie nationale des Français (héritiers des Grecs en ce point). – Aux origines. – Moyen-*Âge. – Renaissance, etc. etc... avec divers prétextes – Pudeurs – Religion – Politiques etc... ***Il y a là une véritable revanche permanente de la médiocrité française, toujours en alerte.*** *Ainsi qu'une brimade atroce de la "chienlit" libératrice 45, contre les authentiques combattants 14-18 ! Ils n'en ratent pas un ! Tous les sournois prétextes sont bons, mais le fond c'est la chiasse et la déculottade 39 !* ***Très peu d'écrivains français dignes de ce nom ont échappé à la bastonnade, au cachot, à la honte, ou à l'exil ! Jusqu'à Alexandre Dumas !*** *des noms invraisemblables, vous verrez ! C'est la "grande honte" du peuple le plus spirituel du monde... Aucun autre peuple je crois n'a traité aussi mal ses écrivains.*
Je vois aussi ***: Les Roublards, de véritables génies dans le genre, Anatole France... Duhamel, caméléoniques crapules [...]*** »

Écrivain et journaliste, polémiste, anarchiste, pacifiste, anticommuniste, Jean Galtier-Boissière (1891-1966) mena d'abord une vie de vie de bohème à Pigalle et à Montmartre, dont il garda une grande dilection pour l'argot. Durant la Première Guerre mondiale, il créa un journal de tranchées contre le « bourrage de crânes », *Le Crapouillot*, qu'il relança peu après en 1919 et qu'il dirigea jusqu'en 1939, consacrant chaque numéro à un thème spécifique. De 1944 à 1950 il publia une série de mémoires sur la période de la guerre, et, en 1947, s'éleva contre l'épuration. Il avait défendu *Voyage au bout de la nuit* en 1932, et témoigna après-guerre en faveur de Céline au procès de celui-ci. Il publia plusieurs lettres de l'écrivain exilé, dans ses mémoires comme dans *Le Crapouillot* à nouveau relancé en 1948.

38. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFCéline* » [à Charles Deshayes]. « *Le 15* » [Danemark, probablement fin des années 1940]. 1 p. 1 / 2 in-folio, enveloppe conservée, sans marque postale. 800 / 1 000

« *Il faudrait que vous passiez d'abord en prison quelques années décidément... que vous sortiez des mots et des idées... vous vivez de concepts...* ***Tout cela est gratuit, généreux, romantique, lyrique, mais bien loin des faits. J'ai eu cette tournure d'esprit ; J'en suis guéri. J'ai payé.***

Je me fous énormément que toute l'armature française soit aux mains des jocrisses, ***pourvu que je puisse rentrer en France et y pêcher à la ligne.*** *Lorsque vous aurez passé par où j'ai passé, vous penserez de même.*

Tout le reste est ébullition et littérature – et au bout de ce jeu le martyr et le ridicule... »

Sur Charles Deshayes, voir ci-dessus le n° 31.

« *Vous batiffolez, enculagaillez des sottises !*
Je n'ai que haine et misère, c'est tout ! »

39. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Ensemble de 4 lettres à Charles Deshayes. 1949-1956. 2 000 / 3 000

1. Lettre autographe signée « *LFCéline* ». « *Le* 14 » [Danemark, 14 septembre 1949, d'après le cachet postal]. « *Hé cher ami, Dieu comme vous parlez un bizarre et exaspérant langage ! Que voulez-vous que cela me fiche que vous soyez honnête pas honnête sincère pas sincère ! Réfléchissez, foutre ! 10 ans d'hallali ! Mais je vous fous tous dans le même sac !* ***Vous batiffolez, enculagaillez des sottises ! Je n'ai que haine et misère,*** **c'est tout** ! ***strictement*** **tout.** ***Moralité ? oh là là. Patati patata. Je n'ai plus de chemises, plus de draps, plus de hareng !*** *Tout m'a été volé, et l'on me vole encore* – tous les jours ! *et deux ans de vie, mon cher, en supplices ! Et je ne veux pas de cadeaux ! Je ne veux* rien, la paix, le silence [...] » (2 pp. in-folio, enveloppe conservée). *Lettres*, n° 49-78.

2. Lettre autographe signée « *LFC* ». « *Le 4* » [Korsør au Danemark, 4 janvier 1950, d'après le cachet postal]. « *Tous ces gens ont une chiasse intense de la loi que va faire voter bientôt Mayer et qui* fera crime *de ce genre d'ouvrages. C'est tout* [le garde des Sceaux René Mayer ne fit jamais voter de loi de censure]. *Quand on est faible il faut se taire. Vous allez voir comme ils vont me le prouver le 21 fév*[rier] *en Cour !...* » Ce jour là, Céline serait condamné par la Cour de justice à un an d'emprisonnement, 50000 francs d'amende, à la dégradation nationale et à la confiscation partielle de ses biens, pour avoir « sciemment accompli des actes de nature à nuire à la défense nationale » (1 p. in-folio, déchirure sans manque, enveloppe conservée).

3. Apostille autographe destinée à Charles Deshayes (1950, 4 lignes), portée sur une lettre adressée par les Éditions des Wikings à ce dernier (Lyon, 20 août 1950, 1 p. dactylographiée). En quête d'un éditeur pour son projet de livre *L'Affaire Céline*, Charles Deshayes avait contacté les Éditions des Wikings, marquées à l'extrême-droite, qui lui adressèrent le présent courrier de réponse : « *... Si les ouvrages de Céline sont d'un placement en général assuré... par contre les ouvrages sur Céline ne connaissent pas les mêmes possibilités. Il suffirait de se rappeler celui du soviétique Ilya Ehrenbourg avant guerre déjà, qui, malgré l'autorité de son auteur et l'appui de tout l'appareil communiste a été loin d'être un succès...* » Louis-Ferdinand Céline a inscrit en tête, au crayon rouge : « *Bla bla bla* », puis, à l'encre, en marge de la référence à Ilya Ehrenbourg : « *pure et idiote invention ! Jamais existé !* ***En fait de russe je n'ai eu que la traduction du*** **Voyage** ***par Aragon et Triolet.*** *C'est tout.* » Document reproduit dans *Lettres à Charles Deshayes* (p. 172) et dans *Dictionnaire de la correspondance de Louis-Ferdinand Céline* (p. 325).

4. Lettre autographe signée « *LFCéline* ». « *Le 14* » [Korsør au Danemark, 14 janvier 1951 d'après le cachet postal]. « *Je reçois un livre,* Amour et tuberculose, *du Dr Charles Fouqué, mais ce confrère ne me donne pas son adresse !* [...] *Je suis embarrassé pour le remercier ! Pouvez-vous le dénicher et lui faire parvenir ce petit mot ? Votre ami...* » (1 p. in-folio, enveloppe conservée).

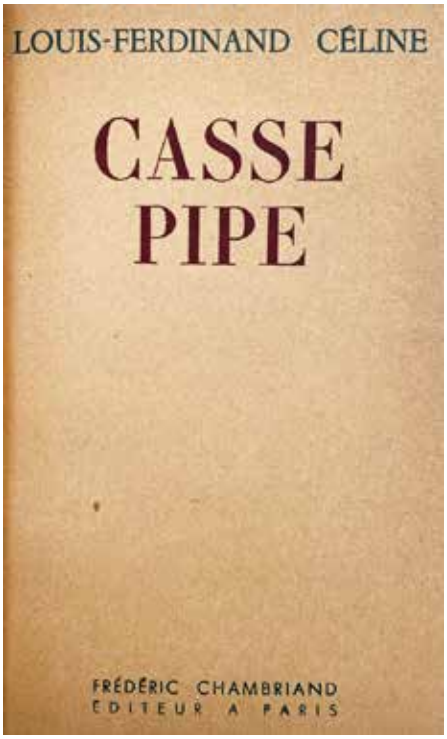
Sur Charles Deshayes, voir ci-dessus le n° 31

Joint : Canavaggia (Marie). Lettre autographe signée à Charles Deshayes. Paris, 7 février 1956. « [...] ***Vous vous faites des illusions sur mes rapports avec notre grand homme. Je ne le vois qu'aux périodes précédant la publication de ses œuvres... et ne l'ai par conséquent pas vu depuis la mise au point de son "Art poétique"*** [les *Entretiens avec le professeur Y*, parus dans la *Nrf* en 1954 puis en librairie en mars 1955]... *Il me téléphone de temps à autre. J'évite, moi, de lui téléphoner car* ***de plus en plus il s'enferme dans le travail.*** *Je crains bien par conséquent de ne pouvoir jouer avec succès le rôle d'agent de liaison que vous espérez... Je vous promets seulement de faire une allusion à votre visite probable le jour où il m'appellera et où je le sentirai assez dégagé de l'obsession du travail pour m'écouter...* » (2 pp. in-8, enveloppe conservée).

Marie Canavaggia, l'indispensable collaboratrice littéraire de Céline. Par ailleurs traductrice de l'anglais et de l'italien, cette femme indépendante commença de travailler pour Céline en 1936, pour l'aider à établir le texte de *Mort à crédit*. Elle poursuivit le même genre de travail sur les œuvres suivantes jusqu'à *Nord* (1960) : elle jouait un rôle important, dictant le texte des manuscrits à des dactylographes, interrogeant Céline sur des points de style, relisant les épreuves, intervenant auprès des éditeurs... et elle lui rendit aussi toutes sortes de services annexes, lui expédiant par exemple divers objets nécessaires pendant sa captivité au Danemark. Elle fut la première à qui l'écrivain se risqua à écrire depuis le Danemark en 1945.

« On est partis dans les ténèbres à grandes enjambées,
on a remonté toute la cour... L'autre il gueulait après nous... de très loin... du fond du noir...
Il ameutait tous les échos... Il nous hurlait des ordres encore... »

40. CÉLINE (Louis-Ferdinand). *Casse-pipe.* Paris, Frédéric Chambriand, 1949. In-16, 150 [dont les 2 premières blanches]- (2 dont la dernière blanche) pp., demi-maroquin noir à coins, couvertures et dos conservés, tête dorée (*H. Alix*). 600 / 800



Édition originale, un des 50 exemplaires numérotés sur vélin B.F.K. de Rives, seul grand papier après 15 hors commerce sur vélin de Rives et avant 100 sur vélin de Renage.

La publication du livre fut assurée par Pierre Monnier : ce jeune journaliste et artiste, admirateur passionné de Céline, vint lui rendre visite au Danemark et joua un rôle essentiel dans son retour sur la scène littéraire. Il permit en juin 1949 la réédition de *Voyage au bout de la nuit* chez l'éditeur Charles Frémanger dit Jean Froissart, puis fonda sa propre maison sous le pseudonyme de Frédéric Chambriand, en s'appuyant sur l'éditeur Amiot-Dumont : il publia trois textes de Céline dont, en décembre 1949, le présent *Casse-pipe* (Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché, 49A2).

Le volet « guerre » du cycle de Ferdinand. En 1934, Céline avait conçu le projet d'un triptyque romanesque sur une base autobiographique, qui traiterait de ses jeunes années (*Mort à crédit*), de son expérience de la Première Guerre mondiale (*Casse-pipe*), puis de son séjour à Londres (*Guignol's band*).
La vie militaire, Céline la connaissait bien pour s'être engagé dans la cavalerie en 1912, avoir vécu la vie pénible des cuirassiers, et pour avoir, avec le grade de maréchal des logis, combattu au début de la guerre – il fut blessé en octobre 1914 et alors réformé. Le roman que Céline consacra à cette expérience devait illustrer la détresse d'un individu plongé dans un univers clos et hostile : cette détresse fut véritablement la sienne, et imprègne déjà le journal qu'il avait tenu à chaud en 1913, son « Carnet du cuirassier Destouches », lequel contient en germe presque toute la première séquence du roman. La transposition littéraire devait également rendre compte de l'épreuve du combat comme frénésie grotesque et tragique. Si « le roman célinien est toujours dans son fonds la reprise d'une expérience du passé transposée selon les voies de l'imaginaire » (Henri Godard, dans Céline, *Romans*, vol. III, p. 879), en revanche, avec *Casse-pipe*, Céline ne fut jamais aussi près d'une invention purement romanesque, faisant preuve de la plus grande liberté d'interprétation des faits. « Avec son idée d'escouade isolée du reste du régiment, qui commence par briser tous les interdits et se venger d'années de sujétion, puis se précipite, sous-officier en tête, au casse-pipe, Céline tenait de quoi donner le meilleur de sa puissance d'innovation et d'écriture, dans deux registres : d'abord celui de la pagaïe et de l'orgie, ensuite celui d'une charge à tombeau ouvert » (*ibid.*, p. 864).

Un roman antimilitariste marquant un renouvellement complet du genre. *Casse-pipe* s'inscrit dans la tradition des fictions antimilitaristes des années 1880-1890, illustrées par Georges Courteline ou Lucien Descaves, mais à un niveau où l'auteur est engagé tout entier, dans son identité et ses fantasmes : le narrateur ne se dissocie pas du monde qu'il décrit, ni par son discours, ni par sa langue, ni par son expérience. « La révolution copernicienne que réalise Céline consiste à refuser toute position de supériorité, fût-ce seulement celle de la langue d'un homme de culture par rapport aux langages qu'il rapporte, et à montrer l'univers qu'il décrit du strict point de vue de quelqu'un qui le découvre, en réalité qui le subit, au plus bas degré de l'échelle [...]. Insérée dans la double logique d'une poétique et d'un imaginaire personnels, la matière traditionnelle de la satire militaire a donné lieu à un roman aussi "célinien" qu'aucun de ceux qui composent cette œuvre » (*ibid.*, p. 889).

Une constante volonté comique : « il est peu, dans toute l'œuvre de Céline, de séquences d'une centaine de pages aussi continûment drôles que celles-ci » (*ibid.*, p. 864). Le choc des argots des gradés, sous-officiers, soldats, produit un effet irrésistible combiné à un inégalable comique de l'injure, « inséparable des terreurs par rapport auxquelles il fait office d'exorcisme rétrospectif » (*ibid.*, p. 889).

L'extraordinaire séquence d'ouverture d'un roman plus vaste. Céline conduisit une rédaction suivie en 1936 et 1937, qu'il interrompit pour écrire ses pamphlets. Ensuite le second conflit mondial éclata et l'opportunité de publier dans ce contexte renouvelé un roman antimilitariste évoquant le passé ne s'imposait plus. Ce n'est qu'après la guerre, en exil au Danemark et désireux de revenir sur la scène littéraire, que Céline, sollicité par Jean Paulhan pour sa revue, lui communiqua la première séquence de son roman antimilitariste, consacrée à l'initiation de Ferdinand au sein de son unité de cavalerie : le texte parut dans le numéro 5 des *Cahiers de la Pléiade*, daté de l'été 1948 mais achevé d'imprimer seulement le 30 octobre 1948. Cette séquence fut diffusée en librairie l'année suivante par Pierre Monnier, et si d'autres extraits de *Casse-pipe* parurent en 1958 et 1963, le manuscrit complet n'en fut retrouvé que tout récemment.

« Si on me laissait finir Féerie [...] ça se vendrait, c'est sûr
C'est du style. C'est du mot croisé, du calembour et du vers blanc
– c'est de l'énorme tapin »

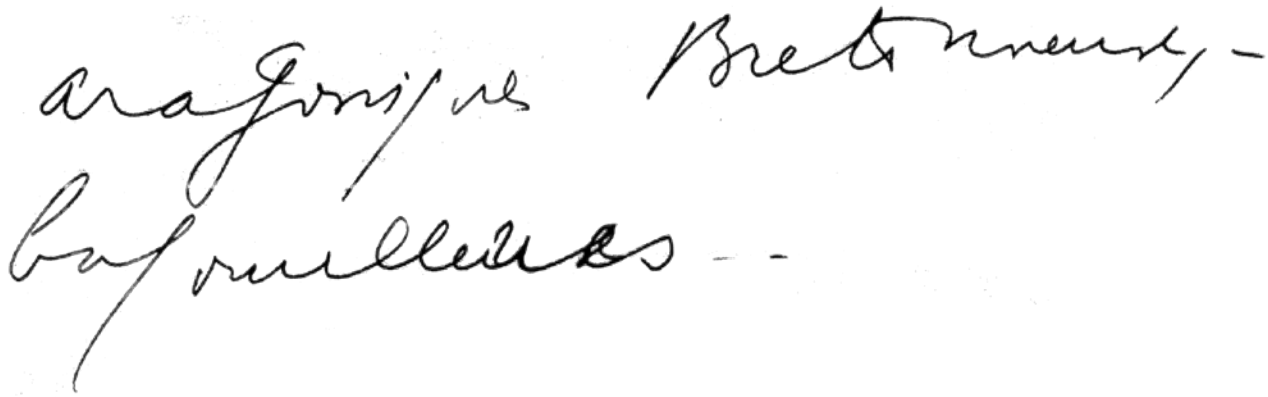
41. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée en tête « *Destouches* » et à la fin « *LF* », [adressée à Robert Le Vigan]. Klarskovgaard à Korsør au Danemark, « *le 5* » [sans doute le 5 septembre 1950]. 1 p. 3 / 4 in-folio, avec mention « *urgence* » au crayon rouge. 800 / 1 000

« ***Mon vieux, tous mes miteux espoirs croulent !*** *La chancellerie Mayer avait d'après Naud (très menteur) accepté l'équivalence des 18 mois de tôle ici avec mon année de condamnation* [il désigne ici son avocat Albert Naud et le garde des Sceaux René Mayer] mais *seul le président de la Cour de justice peut lever le mandant* d'arrêt, *or ce dernier* [Jean Drappier] *refuse de le lever. Il faut d'abord que je rentre en France* accepter *ma condamnation. En bref,* piège, *c'est tout. J'espérais foutre le camp d'ici avec un passeport français, au diable !* mais *c'est impossible, à présent. Je suis coincé. Comment faire ! Obtenir un* passeport danois pour étranger *? Je demande à Mikkelsen* [son avocat danois Thorvald Mikkelsen] *de tâter le ministère – mais c'est* ***un satané Chinois bandit, Mikkelsen, tartufe dégueulasse*** *et qui n'a pas beaucoup de crédit en haut lieu (3 faillites ! et véreux encore !) et puis le haut lieu tu penses ! est tout* youtre *! et puis l'ambassadeur ici,* ***Charbonnière, hystérique épileptique, qui me persécute depuis 6 ans, est lope et amant de Bidault ! ouais ouais...*** [Allusion à l'ambassadeur de France au Danemark, Guy de Girard de Charbonnières, et à Georges Bidault, qui fut président du Conseil d'octobre 1949 à juillet 1950] ***et le ministre des Aff[aires] étrang[ères] ici est lope itou ! Pige le marécage !*** [parenthèse soulignée au crayon rouge :] (Ne dis rien de ceci à âme qui vive ! ni dans tes lettres). *Tu vois la situation ? architoqué, cul-de-sac.*

Que peux-tu faire d'Argentine pour moi ? Peux-tu me faire établir un laissez-passer argentin ? C'est bien romanesque ! Le voyage on peut se le payer, *c'est vivre là-bas qui sera* ardu, *mais d'abord s'y rendre ! et être accueilli. Je veux bien pratiquer la médecine* n'importe où, *de nuit ou de jour, même en qualité d'infirmier-masseur, m'en fous.*
Peut-on amener Bébert [son chat, qu'il évoque dans les romans de sa trilogie germanique] *Les derniers restés ici ! Mikkelsen aura tout croqué, bien entendu ! Il y a les petits revenus de mes livres en France, en clandestin.* Ça se vend *mais c'est mince et précaire.*
Si on me laissait finir **Féerie** *ça se vendrait, c'est sûr* [son roman *Féerie pour une autre fois*] *mais le loisir là-bas ? la croque ? et le toit ? et tu sais un boulot de mon genre c'est des* années. *Voilà déjà* **4** *ans que je suis dessus. C'est du style. C'est du mot croisé, du calembour et du vers blanc – c'est de l'énorme tapin, tu le sais. Alors vivre comment en attendant ? Je suis crevé quand je travaille, tu le sais. Je vis d'aspirine et de véronal – c'est de la haute tension nerveuse – comme la scène en somme, à 57 piges et des horions passés – c'est de la clownerie atroce...*

Enfin, j'ai touché un peu ces temps-ci en **clandestin** *par la vente en France de* **M[ort]** *à crédit et de* **Casse-pipe** *(un bout), ça permetterait le voyage Am*[érique du] *Sud. Il faudrait que je trouve un rafiot direct Copenhague Argentine. Ça se trouve, c'est pas le compliqué ! C'est tout le reste !* [...] »

Sur Robert Le Vigan, voir ci-dessus le n° 35.



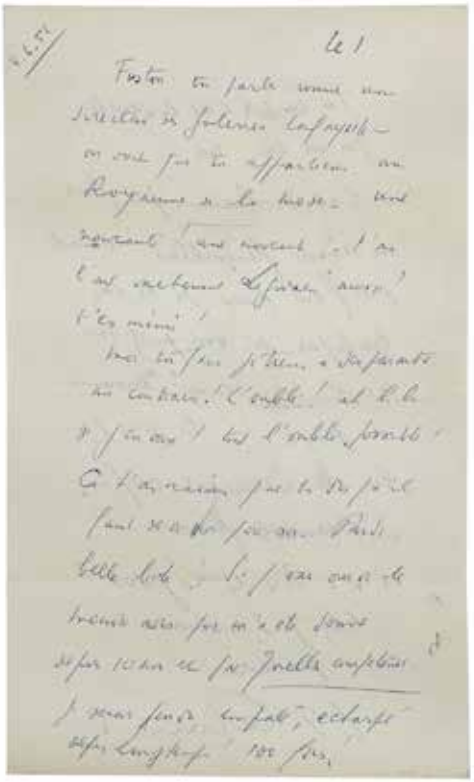
42. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFCéline* » [à Morvan-Lebesque]. [Danemark, fin septembre 1950]. 3 pp. sur 2 ff. in-folio, 3 manques angulaires, 4 fentes restaurées à la bande adhésive. 1 200 / 1 500

« *Mon cher confrère, ah que je suis aux anges d'être reconnu par vous comme "Petit inventeur". Mes prétentions ne vont point au-delà ! le petit truc qui marche ! En certains temps de misère je collaborais avec mon cher vieux brave maître Henri de Graffigny (Des Péreires de* **Mort à crédit***) au journal des petits inventeurs* "Eurêka". *Il m'est demeuré une sacrée passion pour la découverte du* petit truc *qui fonctionne – mais alors vraiment* fonctionner, *par de* blabla... *!*
Horreur du blabla ! Haine des dialectiques aragoniques bretonneuses bafouilleuses... branlettes à blanc ! Non ! non ! du vrai levain. *J'en suis* féru. *Sourcier du truc je dis : c'est* là. *Pas de grandes choses, des fresques immenses, des panoramas de l'âme humaine ! Non ! Un petit* truc *mais qui* existe *! Pas de bidon, pas de creux, du* carat *! Gi !* [...] »

Le journaliste Maurice Lebesque dit Morvan-Lebesque venait de publier le 19 septembre 1950, dans la revue *Carrefour*, une critique élogieuse de *Casse-pipe* : « Nous avons affaire avec Céline à un écrivain profondément original, et l'un des quelques romanciers de ce demi-siècle (Proust, Joyce, Faulkner, Dos Passos, Thomas Wolfe) qui ne se sont pas contentés d'écrire des livres mais ont recréé le roman en inventant style et technique. »

Lettres, n° 50-95.

43. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFCéline* » [probablement à Georges Geoffroy]. S.l., « *le 1*[er] » [juin 1951, d'après une note ancienne au crayon qui indique une date de réception le 4 juin 1951]. 2 pp. in-folio. 800 / 1 000



« ***Fiston tu parles comme un directeur des Galeries Lafayette*** *– on voit que tu appartiens au Royaume de la mode – une nouveauté ! une nouveauté ! – t'as l'air vachement "ligurien" aussi ! T'es mimi !*

Moi tu sais je tiens à disparaître au contraire ! L'oubli ! ah là là si j'en veux ! tout l'oubli possible ! *Ça t'as raison que tu dis qu'il faut décider pour soi. Pardi belle bite ! Si j'avais suivi le moindre avis qui m'a été donné depuis 10 ans et par* quelles compétences, *je serais pendu, empalé, écharpé depuis longtemps ! 100 fois !*

Tu comprends c'est la vanité qui vous tue tous. *C'est des* leçons *qu'il faut me demander, fenouillard, comment qu'il faut faire dans les cas tragiques où vous pouvez vous trouver* vous *demain* "ennemis du peuple" ! *Tu n'as pas lu* Les Dieux ont soif *d'Anatole France – c'est à lire en Ligurie ! Allez je t'embrasse, puceau !...* »

Sur Georges Geoffroy, voir ci-dessus le n° 28.

L'Herne, n° 3, p. 142.

« Ça se passe à flanc de coteau de Meudon [...] La vue de tout Paris »

44. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LF* »[à Robert Le Vigan]. S.l., 27 octobre [1951]. 3 pp. 1 / 3 in-8 sur papier mince. 1 200 / 1 500

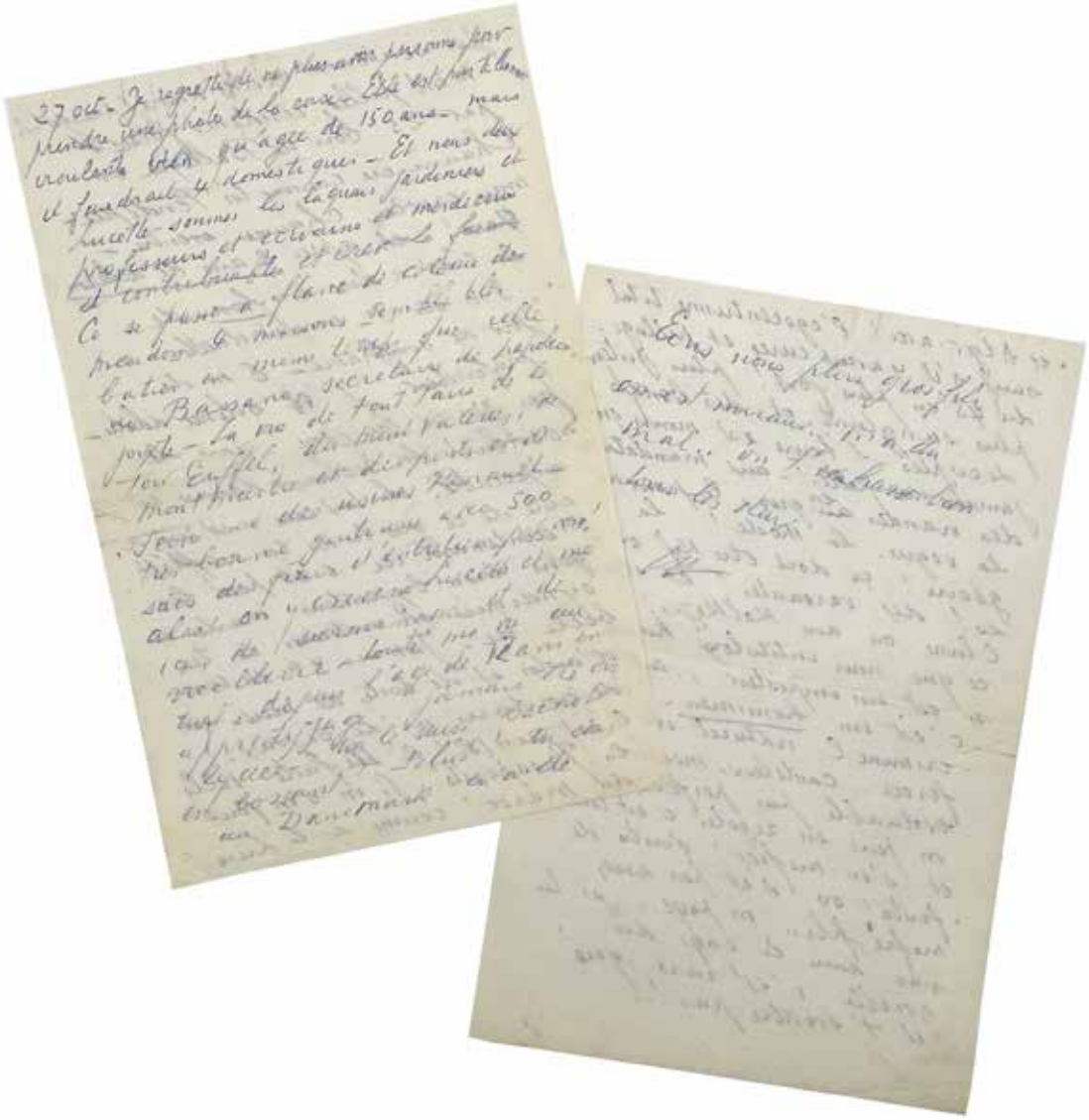
Émouvante évocation de la maison qu'il venait d'acheter à son retour du Danemark : il y écrirait ses deniers grands livres et y finirait sa vie.

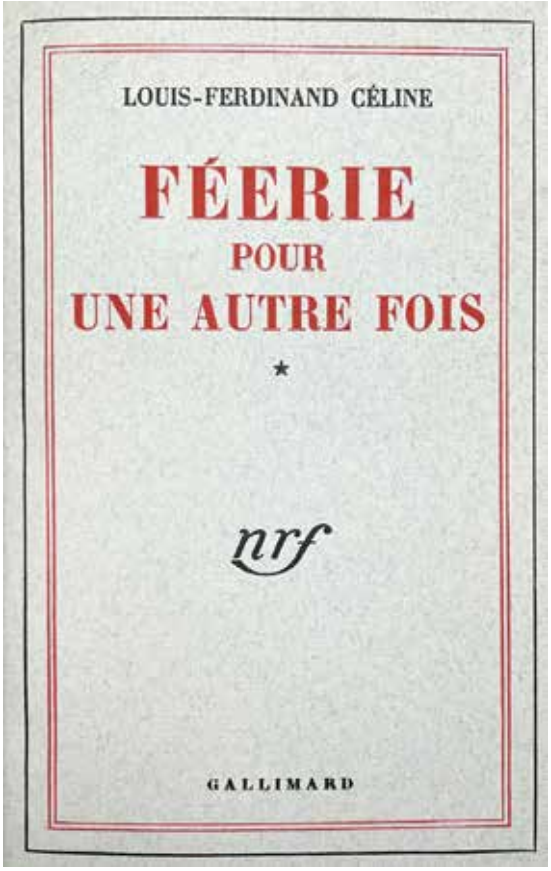
« *Je regrette de ne plus avoir personne pour prendre une photo de la case. Elle est pas tellement croulante bien qu'âgée de 150 ans, mais il faudrait 4 domestiques. Et nous deux, Lucette, sommes les laquais, jardiniers et professeurs et écrivains et médecins et contribuables et crève-la-faim.* ***Ça se passe à flanc de coteau de Meudon****, 4 maisons semblables bâties en même temps que celle de Bassano, secrétaire de Napoléon, jouxte. –* ***La vue de tout Paris de la tour Eiffel, du mont Valérien, de Montmartre et des ponts et de la Seine et des usines Renault*** – très bonne guitoune avec 500 sacs de frais d'entretien par ans ! Alors ! ***On y crèvera Lucette et moi ici, de surmenage et de vieillerie*** *– toute ma vie au turf, depuis l'âge de 12 ans en apprentissage. Jamais été au lycée, tu le sais, bachot en bossant ! salut !*

Tu sais au Danemark on a été pas seulement exilés : ruinés puisqu'ils m'ont pillé, résidence forcée et par - 25 bord de Baltique en chaumière comme toi Pendepie [Robert Le Vigan avait longtemps loué une maison à Pennedepie près d'Honfleur] *mais crevée, chaume éventré – 4 ans !* après 2 ans de réclusion *c'est-à-dire en* fosse *de 3 m. sur 3 – individuelle – à jour de souffrance – 6 m. de profondeur – et silence absolu – pas que ça me gêne ! mais le scorbut ! la réclusion danoise est impeccable. Oh tout ceci n'est rien à côté de ce que tu as toi souffert !*

Maintenant ici c'est pour les gens bien byzantins marles et syndiqués et motorisés, la très belle vie. *Jamais y a eu tant d'autos et de boîtes de nuit, ni de coutures ni de bijoux. C'est rien 18 ! la défaite voilà la Prospérité... Si on s'en fout du Maroc ! comme de la Lune ! Et Alger avec ! l'égocentrisme total sauf s'il y avait curée et pillage, du 45 en plus fort ! plus juteux plus sanglant et des bénefs décuplés. L'heure est moins que jamais aux poètes ! – aux mandataires des viandes en gros, le pouvoir, la vogue, la mode ! la gloire ! ça doit être kif où tu es ! des variantes ! et itou en Chine ou aux kolkozes !* ***Ce que nous intitulons homme est un imposteur, au vrai c'est un hominien, un criminel naturel un gibbon féroce... cauteleux, menteur... pas évoluable pas perfectible... on peut en rigoler, c'est tout et s'en méfier !*** *foutre de foutre ! on s'est pas assez méfié, fils... on paye... si tu vas dans la cage du gorille c'est rare qu'il t'éventre pas !...*
Écris-nous plus gros, fils, on est miraux... on a du mal... on t'embrasse bien tous les deux [...] »

Sur Robert Le Vigan, voir ci-dessus le n° 35.





« Merde ! C'est la féerie vous comprenez... Féerie c'est ça... l'avenir ! Passé ! Faux ! Vrai ! »

45. CÉLINE (Louis-Ferdinand). *Féerie pour une autre fois.* [Paris], Gallimard (Nrf), 1952. In-16, 327 [dont les 2 premières blanches]-(5 dont la première et les 3 dernières blanches) pp., demi-maroquin marron à coins, couvertures et dos conservés, tête dorée sur témoins (*H. Alix*). 2 000 / 3 000

Édition originale, un des 45 exemplaires de tête numérotés sur vergé de Hollande (lettré B parmi 10 exemplaires hors commerce sur ce papier). Sorti en juin 1952, c'était sa première œuvre nouvelle à être publiée aux éditions Gallimard (qui avaient d'abord donné des rééditions).

Une genèse hors norme. Après la Libération et une longue cavale à travers l'Allemagne, Céline fut emprisonné au Danemark où il s'était réfugié. Dans cette période de souffrance alimentée par la nostalgie et le ressentiment, il décida d'aborder les sujets qu'on s'attendait à lui voir éviter et d'aller plus loin encore dans la contestation du langage écrit. À partir d'un effort de mémoire pour fixer le souvenir des péripéties de sa fuite, il rédigea la première esquisse d'un vaste récit qui lui fournit par la suite la base de ses cinq derniers romans, sans pour autant en épuiser la matière. La première partie devait en être un diptyque parisien consacré à ses derniers jours dans la capitale, et comprendre *Féerie pour une autre fois I* (1952) et *Féerie pour une autre fois II – Normance* (1954).

***Féerie I*, simple prologue devenu chef-d'œuvre, est le roman par lequel Céline chercha après guerre à renouer avec les lecteurs,** et même à « crever une deuxième fois le plafond », comme il l'écrivit à Jean-Gabriel Daragnès en 1948. Cependant, il mêle dans le récit les deux époques d'avant et après sa fuite, et choisit de traiter les lecteurs en adversaires. C'est aussi un livre de la détention, car comme narrateur, Céline se place dans sa cellule danoise, et intercale des passages où il s'exprime à bâtons rompus, mêlant la polémique aux anecdotes et aux souvenirs, amenant le lecteur à vivre de l'intérieur l'horreur de l'enfermement, mais aussi la compulsion intérieure à se remémorer sa vie passée. « Jamais il n'avait si intimement requis du lecteur, en même temps provoqué de tant de façons, une compréhension qui tend à la complicité.

L'expérience littéraire très forte de ce mélange d'hostilité et de connivence sera désormais la marque de la seconde moitié de l'œuvre romanesque » (Henri Godard, dans Céline, *Romans*, vol. IV, p. xxi). *Féerie I* ne reçut pas cependant l'accueil mérité que Céline attendait.

***Féerie I*, roman mémorial d'un type nouveau inventé par Céline,** est « le premier récit où il s'engage si ouvertement "en personne" » (Henri Godard, *ibid.*, p. 1197). En effet, transposant des épisodes personnels comme il avait déjà pu le faire, Céline fait en outre surgir dans son récit principal de brefs souvenirs venus d'autres époques. Il fait ainsi intervenir, comme dans un adieu à sa vie d'avant, sa « bande » d'amis de Montmartre, et, plus largement, il aborde par touches le récit de sa vie, dans un effort de mémoire pour se réapproprier son passé. Comme il le dit lui-même, « *Féerie*, c'est la confusion des lieux, des temps ». Céline inaugure donc ici un nouveau mode de récit, dans lequel le narrateur passe sur le devant de la scène, se laissant aller à des digressions personnelles, faites d'anecdotes et de jugements. Il renoue cependant d'une certaine manière avec le *Voyage*, puisqu'il avait ensuite dissocié narration et expression de ses idées, entre romans et pamphlets.

Le point d'aboutissement dans la recherche stylistique de Céline. « Le style lui-même est devenu dans *Féerie* ce que Céline appelle "purement émotif", c'est-à-dire complètement affranchi des enchaînements du français écrit [...] Il était allé aussi loin qu'il pensait pouvoir le faire dans la direction de ce que Flaubert appelait "un roman sans sujet, ou presque sans sujet". En cela, *Féerie* représente une quintessence de Céline » (Henri Godard, *ibid.*, p. xi). En outre, un art poétique s'esquisse dans *Féerie I*, Céline commençant à s'exprimer sur son travail d'écrivain : « ce qui est écrit net, c'est pas grand chose, c'est la transparence qui compte ».

Provenance : colonel Daniel Sickles (vignette ex-libris).

**« Normance *mon dernier livre (Gallimard) est-il à Buenos Ayres ?*
Il y est question de toi. Il est tout à ta gloire (bien méritée !) »**

46. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *Louis* » à Robert Le Vigan. S.l., 28 février [1955]. 6 pp. in-folio. 1 500 / 2 000

De la bande des amis de Céline à Montmartre, le comédien Robert Le Vigan l'accompagna dans son périple en Allemagne à la fin de la guerre, avant de s'exiler en Espagne puis en Argentine. Céline le peignit sous les traits de « Norbert » dans *Féerie pour une autre fois II (Normance)*, puis de « la Vigue » dans la trilogie germanique. Sur leurs relations, voir ci-dessus le n° 35.

« *Mon cher, bien cher Robert. Lucette* [épouse de Louis-Ferdinand Céline] *t'embrasse bien, moi aussi. De tout cœur avec toi. Te voilà aviculteur. Bravo !* Normance *mon dernier livre (Gallimard) est-il à Buenos Ayres ? Il y est question de toi. Il est tout à ta gloire (bien méritée !).* ***Mais Gallimard me sabote impeccablement, me garotte, veut que je crève de faim, et toute son équipe, une synagogue, il n'y a d'ailleurs plus ici que des synagogues. On se sent exilé chez soi, dangereux indigène suspect de tout.***
42 millions de laquais – sont aux ordres, à la dévotion ! "gilets rayés" ! le drapeau gaulois : un gilet rayé – ce qu'apprit ***Vercingétorix*** ! bien fait pour sa gueule ! histoire toujours d'actualité ! comme celle de ***Jeanne peau d'Arc****, brûlée !* ***tous ceux qui s'occuperont des Français subiront le même sort !*** *C'est écrit !*
Je suis trop vieux, je ne le verrai pas, et trop malade, l'arrivée des Chinois à Paris ! Je ne crois pas aux Russes ! *chrétiens comme nous, suceurs de doigts de pieds, ils sont faits pour s'entendre avec Mauriac ! Vive Chou En-Laï* ! un vrai raciste ! l'avenir du monde : jaune ! La question juive n'existe plus ! entre toi, moi, et le rabbin Kaplan, pour Chou En-Lai : aucune différence ! et son milliard de bourreaux ! Voilà qui existe ! Voilà du *nanan ! du sérieux ! du cousu main ! des velléités racistes ces histoires judéo-nazistes ! toi là-bas dans la pampa tu ne verras peut-être rien non plus... On aura pas beaucoup rigolé !*

Ici à Meudon c'est l'hostilité et la misère, et la maladie, et le froid, il y a longtemps qu'on mange si peu, qu'on a si froid, que c'est une pénible habitude, c'est tout [...] *Je n'ai au cœur que haine et chagrin, rien d'autre ! tu connais ces sentiments – bien souriant, bien aimable toujours, évidemment, plus qu'avant ! Marcel Aymé va de triomphes en triomphes, en ce moment ses* "Sorcières de Salem" *bourrent le Sarah-Bernhardt, avec Montant et Signoret ses vedettes coco judesques, le tout monté par Rotchild – les virages byzantins sont dans ses cordes, tu le connais, il est bien aimable avec nous. Je n'ai pas revu Golo-golo* [le peintre Gen Paul] *mais je sais qu'il rabache indéfiniment son numéro grujot bohème dur de dur etc... et qu'il nous hait bien et le hurle à tous les azimuths !... fastidieux gâteux clown et puceau !... la chiasse qu'il a eu du gniouf ! Il en délire toujours ! une vieille fiote !*
La jeunesse d'à présent t'ignore comme elle m'ignore, comme si on n'avait jamais existé, le nécessaire a été fait. Tout le tabac pour Montant, Signoret, Sartre, Piaf, Montherlant, Mauriac, Malraux, Picasso, Jean Marais – tout cela mauvais, chromo-farceurs pour débiles mentaux, insipides mais flouze ! et coco ou crypto-coco. Tous les cocos sont riches... Marcel [Aymé] *gagne 100 sacs par jour, Yves Montant idem, etc... le Golo-golo avec ses chromos-touristes prend ses 20 à 30 sacs par jour – Malraux 1 million par mois à Gallimard (2 Packards, avec chauffeurs idem Jules Romain)* [...] »

Lettres, n° 55-11.

« *La Nrf synagogue résisto coco, gaulo, pédéraste* »

47. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *LFDestouches* » et « *Lucette* » au nom de son épouse, [adressée à Robert Le Vigan]. S.l., 18 avril 1955. 3 pp. 1 / 2 in-folio. 600 / 800

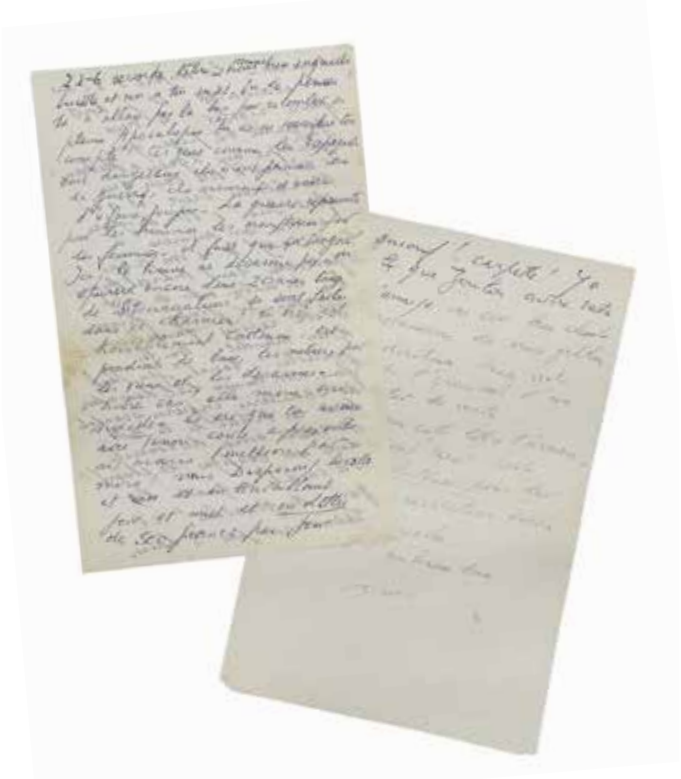
« *Oh, ça serait joli, bien admirable ce retour en France, tu penses, notre joie ! Mais tu dois savoir à quoi t'en tenir au point de vue légal, ce que tu peux oser. Ils sont encore 400 au gniouf, pour la terreur – le noyau symbolique de la grande Vengeance. En contraste plein les rues et les terrasses de ex-Sa, SS... ça ne veut plus rien dire du pour les jeunes générations... rien ! Ça les emmerde. Ils ont d'autres chats à fouetter. Laval, Brinon, Verdun, Reichoffen, c'est du kif pour la jeunesse... 10 ans ! 15 ans c'est le maximum des souvenirs – après* 71 *l'amnistie générale en* 81, *10 ans. Après* 89, 1800, *actuellement nous sommes toujours* matière première à raviver les haines qui ne demandent qu'à s'éteindre. **On s'en fout !** *Le populo veut baffrer et rouler. Dieu qu'il roule, une auto par famille, et famille ouvrière, ils baffrent des nouilles, ils couchent à même le parquet, pas de page [c'est-à-dire de lit] mais ils roulent, et à crédo, comme aux USA. Toute la France est à crédo ! Nos vieilles petites salades n'intéressent plus que Madeleine Jacob,* [Jean-Maurice] *Hermann, et* [Bernard] *Lecache, leur raison d'être, leur nougat. Parfait si tu tiens une situation franco-argentine.*

Je voudrais bien les gagner, bigre ! les 1000 pesos par mois ! On a beau croquer moins qu'un cloche et bosser sans arrêt jour et nuit, résultat : 5 millions de dettes chez Gallimard. La Nrf synagogue résisto coco, gaulo, pédéraste, Gaston le pape, bien gâteux bien derge et mi-youtre, aucune chance. Les autres éditeurs sont pires ! pas de caisse du tout. Gaston est l'empereur de l'édition – 2000 auteurs qui ne touchent rien. Il édite un roman pas jour ! C'est la fosse commune. En médecine il y a pléthore de médecins – et puis trop vieux pour redébuter. J'ai fait 7000 frs de médecine l'année dernière. J'aime mieux consulter à l'œil. Ils me foutent 200 sacs de forfait ! impôts ! plus l'Ordre ! plus la retraite ! et nous n'avons ni femme de ménage ni auto, tout nous-mêmes et les carats. Lucette a 3 ou 4 élèves, elle se donne un mal ! tu la connais ! pour 10 sacs par mois environ ! C'est la mistoufle, et très très tuberculeuse.

Si tu revenais ici, nul doute qu'on te retrouve sur les planches, Marcel Aymé peut, on peut compter sur Michel Simon [le comédien enregistrerait des lectures de textes de Céline pour un disque qui serait diffusé en 1956], *tu effacerais comme un buvard les piteux actuels, prétentieux, sans classe. On t'aime bien fidèlement et on t'embrasse tous les deux...* »

Sur Robert Le Vigan, voir ci-dessus le n° 35.

Lettres, n° 55-14.



« *La misère à 62 ans est écœurante – et je dois faire rigoler !*
le vieux gugusse 62 piges qui grimpe aux agrès à Médrano ! »

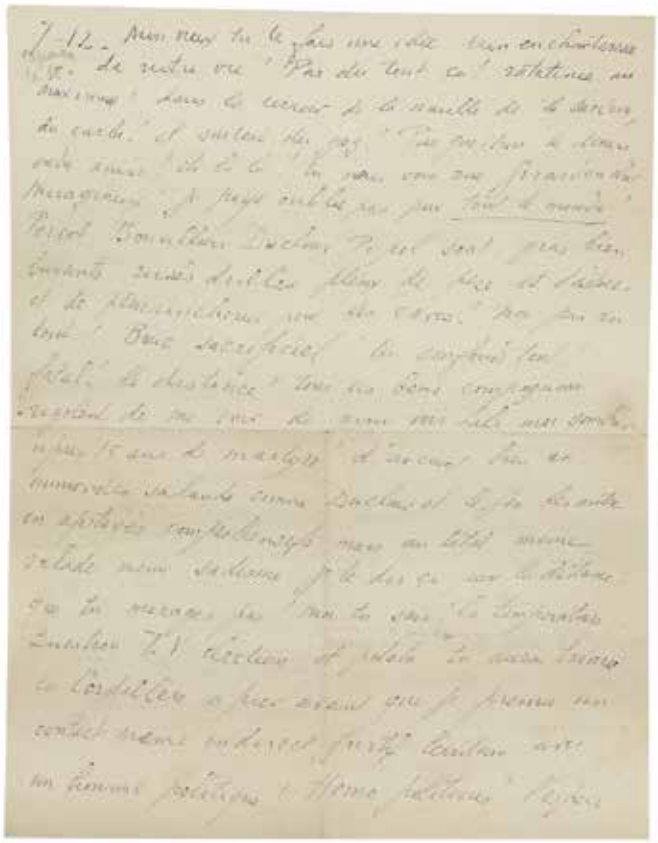
48. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *Louis* » [à Robert Le Vigan]. S.l., 22 juin [probablement 1955]. 2 pp. 3 / 4 in-8 sur papier mince. 1 200 / 1 500

« *Nous sommes bien inquiets Lucette et moi à ton sujet, tu le penses ! Tu n'allais pas là-bas pour retomber en pleine Apocalypse !* [Louis-Ferdinand Céline fait sans doute allusion ici au bombardement de la place de Mai lors d'une tentative de coup d'État à Buenos-Aires contre Juan Perón]. *Tu as eu 1000 fois ton compte ! Ces gens comme les Espagnols sont dangereux, ils n'ont jamais eu de guerres, ils meurent d'envie d'y faire joujou. La guerre représente pour les hommes les menstrues pour les femmes, il faut que ça saigne !*

Ici, la haine ne désarme pas, on épurera encore dans 20 ans, trop de "situaaaations" se sont faites dans ce charnier ! La vie est horriblement coûteuse, en produits de base, les nôtres, pour les vieux et les désarmés – notre cas ! elle mène au suicide, la vie que tu avais avec Tinou [Antoinette Lassauce, ancienne épouse de Robert Le Vigan] *coûte à présent au moins 1 million par mois ! Nous disposons Lucette et moi et en travaillant jour et nuit et* en dettes, *de 500 francs par jour environ – la misère à 62 ans est écœurante – et je dois faire rigoler ! le vieux gugusse 62 piges qui grimpe aux agrès à Médrano ! c'est pas d'être cocu que Paillasse crève, il s'en fout bien ! c'est de faire encore son numéro à 62 ans !*

Je ne vois plus personne sauf Marcel Aymé, tous les autres se sont dérobés par frousse, frousse d'être repérés familiers d'un maudit ! tous les prétextes !... banal !
Gen Paul fait son numéro hebdomadaire de saoulerie injures scandale dans les bistrots de la Butte... Il rabat aussi du touriste dans sa boutique... le chiard ! s'il cavale au quart les gaver de gouaches ! il tiendrait pas 3 heures au gnouf !... carpette ! Y a plus que Zoulou [son ami Antonio Zuloaga, qui fut attaché culturel de l'ambassade d'Espagne et habita à Montmartre] *autre rasta qui s'amuse en con bien client des ressasseries de vieux gibbon bien indicateur bien vide sauf de l'épouvante d'un jour tâter la vérité...*
J'espère que cette lettre t'arrivera... mais ils ont "reçu" tout ce qu'il fallait pour leur foutre des révolutions encore deux trois siècles... On t'embrasse bien [...] »

Sur Robert Le Vigan, voir ci-dessus le n° 35.



« IMMONDE CLIQUE BAFFREUSE PICOLEUSE BIEN VRONZAISE ET PRÊTE À TOUT !
TOUT JE DIS ! GAFE ! »

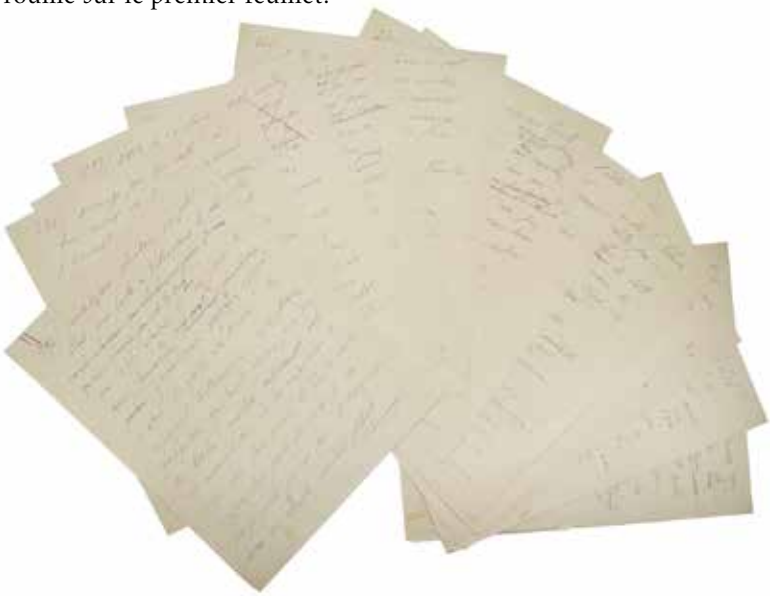
49. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Lettre autographe signée « *Ferdine* » [à Robert Le Vigan]. S.l., 7 décembre [première moitié des années 1950]. 2 pp. in-folio. 1 200 / 1 500

« *Mon vieux tu te fais une idée bien enchanteresse de notre vie ! Pas du tout ça ! ratatinée au maximum ! dans la terreur de la nouille, de la sardine, du carbi ! et surtout du gaz ! Pas question de dîners entre amis ! oh là là ! tu nous vois rue Girardon, cher miragineux ! Je paye, oublie pas, pour* tout le monde *!* ***Perrot, Bonvilliers, Duclaux, Popol sont gras bien buvants rusés drilles pleins de pèze et d'astuces et de pleurnicheries pour les caves !*** [Il fait ici allusion à d'anciens amis de Montmartre, dont Jean Perrot, voisin de la rue Girardon, le peintre et comédien Jean Bonvilliers, le peintre Gen Paul.] *Moi pas du tout ! Bouc sacrificiel ! tu confonds tout ! fatal ! la distance ! tous ces bons compagnons rigolent de me voir, de nous voir Lili et moi, sombrer après 15 ans de martyre ! d'aucuns bien en immondes salauds comme Duclos et le Gen, les autres en apitoyés compréhensifs mais au total même salade même sadisme. Je te dis ça pour la distance... que tu mirages pas ! Moi tu sais ! la température...*
Question T.V. élections et patata, ***tu auras traversé la Cordillère à pied avant que je prenne un contact même indirect, furtif lointain avec un homme politique ! "Homo politicus" l'espèce, la variante la plus redoutable des "hominiens". Positif*** *! tu es fol de te frotter encore à ces spécimens ! Je te passe les détails et j'en sais !* ***Tous ces gens rôdent autour de nos agonies pour se sentir veinards indemnes bien rescapés mais bien espérant être plus marles encore le prochain coup !*** *Cesse pour l'amour de Dieu de miraginer ! Ton pote est dingue aussi d'aller tripatouiller dans ce marécage !* ***tout sangsues et murènes !*** *grasses sangsues, tu verrais le bide à Perrot et sa lesbombe* [mot argotique désignant une prostituée] *! et aux autres ! tout* épiploons [terme médical ici employé pour « ventres »] ! pleurards ! ***immonde clique baffreuse picoleuse bien vronzaise et prête à tout ! tout je dis ! gafe ! mille fois ! hominiens tout gueules bites et pèze !*** à *sourire, complimenter, et rien attendre que de la bourriquerie ou du stylet... Sors pas de là ! On t'embrasse* [...] »

Sur Robert Le Vigan, voir ci-dessus le n° 35.

« LA FAÇON QUE JE ME SUIS CROISÉ, QUE J'AI SOUFFERT ET PAS FINI !
POUR UNE NÉGRIADE DE SALES LARBINS JOUISSEURS FAINÉANTS
DONNEURS IVROGNES SIMULACRES D'HOMMES PAS ÉVOLUABLES. »

50. CÉLINE (Louis-Ferdinand). Manuscrit autographe. 14 ff. in-folio foliotés 495 à 508, nombreuses ratures, ajouts et corrections, trace de rouille sur le premier feuillet. 3 000 / 4 000



IMPORTANT PASSAGE DE SON ROMAN *D'UN CHÂTEAU L'AUTRE*.

CE MANUSCRIT COMPREND 2 PARTIES DANS DES VERSIONS PRIMITIVES QUI SERAIENT ENTIÈREMENT RÉÉCRITES POUR LA VERSION FINALE IMPRIMÉE :

LA PREMIÈRE PARTIE EST UNE VITUPÉRATION INTERROMPANT LE RÉCIT, LANCÉE À L'ENCONTRE DU JOURNALISTE COLLABORATIONNISTE JEAN HÉROLD-PAQUIS, qui poursuivit en Allemagne, avec les doriotistes à Bad-Mergentheim et Mainau, ses émissions virulentes sur *Radio-Patrie* (ff. 496-498 et 500-501). Ces lignes correspondent, dans une autre formulation, aux pages 131-132 de l'édition de la Pléiade (*Romans*, vol. II). L'expression associant plaisamment Jean Hérold-Paquis à Carthage est une référence au mot d'ordre que celui-ci lançait régulièrement sur les ondes, « L'Angleterre comme Carthage sera détruite », et figure plus loin dans la version finale imprimée (p. 180 de l'édition de la Péliade).

LA SECONDE PARTIE REPREND LE COURS DU RÉCIT DES AVENTURES DE CÉLINE À SIGMARINGEN, ICI À L'HÔTEL LÖWEN (ff. 507-508). Un long passage y figure en deux versions successives, chacune très travaillées avec nombreux repentirs : « [...] *Que* [je] *retourne à mon couloir Siegmaringen Hotel Löwen, que je vous laisse pas en panne... !* [première version :] *Je conduisais ce cher confrère* équipé en opérateur en *blouse blanche, bistouris à la main, pinces, tampons, vers le fond à gauche... J'écartais les gens... Docteur docteur, ils voulaient que je les écoute, je leur ouvre les gogs... ils voulaient aussi me consulter...* [seconde version :] "*laissez-nous passer laissez-nous passer...*" *Je savais où j'allais... tiens ! comment ? en voilà un autre ! un autre médecin ! en blouse blanche pareil ! j'hallucine pas ! miroir frontal, bistouris prêts, tablier blouse blanche... ! il venait opérer aussi ! ma parole ! "voilà ! voilà ! confrère !" Il m'intéresse ce barbu qu'il est... il se présente... Bernard ! Bernard ! Claude Bernard ! mon infirmière ! il la présente aussi l'infirmière, boulotte comme l'autre mais pas brune blonde ! – Venez confrère ! venez suivez-moi ! J'l'emmène aussi. Deux chirurgiens 2 infirmières ! "Laissez-nous passer !" – Docteur docteur !* » Ces lignes correspondent, dans une autre formulation, aux pages 137-138 de l'édition de la Pléiade.

AVEC 2 AUTRES INCISES DANS LE RÉCIT, NON RETENUES DANS LA VERSION FINALE IMPRIMÉE.

L'UNE CONCERNE LE VOL DES MANUSCRITS ET DES BOIS GRAVÉS DE CÉLINE DANS SON APPARTEMENT DE MONTMARTRE EN 1944 (ff. 498-499, 501 et 502). Il en accuse une personne qu'il désigne comme le « frère » de Jean Hérold-Paquis, sans doute une façon de désigner Oscar Rosembly en le décrivant comme appartenant au même type humain que Jean Hérold-Paquis.

... / ...

Céline associe par ailleurs aux dangers qu'il a courus et aux méfaits dont il a été la victime, l'idée d'une réprobation universelle à son égard : « les chacals d'un côté et de l'autre me reprochent d'avoir survécu » (f. 502). La mention de ces vols figure en deux endroits de la version définitive imprimée, aux pages 7 et 292 de l'édition de la Pléiade.

L'autre concerne les incitations que Céline recevait dans les années 1950 à reprendre son activité de pamphlétaire (ff. 501-502 et 502-507). « [...] *Un confrère venait l'autre jour et me raconter ce qu'on racontait. "Vous savez ce qu'on dit ?... Céline est qu'un lâche ! Au lieu de recommencer la lutte dans un journal tonnerre de Dieu, il s'occupe de style et de virgules ! Échappatoires ! le bougre a peur !" Quand j'entends de pareils propos tout de suite deux questions me viennent à l'esprit. Ce bougre qu'est-ce qu'il est comme agent ? recruteur ? provocateur ? l'un ou l'autre ? l'un et l'autre ? C'est pas à chiquer... sitôt que vous êtes en prison c'est rare que vous êtes pas abordé* [variante « *relancé* » dans l'interligne] *par un quidam en bure comme vous, qui veut savoir pourquoi absolument vous* [vous] *êtes fait faire aux pattes ? – Moi j'ai tué ma mère et toi ? La façon de vous mettre en confiance... que vous vous mettiez bien à table... les personnes qui viennent me trouver pour me faire honte de ma couardise, l'envie me saisit je peux dire illico presto de les éreinter... de bas en haut, de leur faire jaillir la boyasse, instinctif et naturel. Même chose pour ceux qui vont me baver de reconnaissance ! de gratitude ! Merdezalors !* **la façon que je me suis croisé, que j'ai souffert et pas fini ! pour une négriade de sales larbins jouisseurs fainéants donneurs ivrognes simulacres d'hommes pas évoluables. La honte que j'ai !** *pas du tout la honte d'être retiré des voitures oh là que non ! non la honte d'avoir sacrifié des années, dans quelles conditions ! à m'échigner pour* **ces brutes ! sous-sous-hominiens, gibbons, Tartres... Cie** [...] *Pour quand j'étais gniouf l'article 75 au paletot* [l'article 75 du Code pénal condamne les faits d'intelligence avec l'ennemi], *qui c'est t'y qui de tous mes voisins, connaissances, qu'a dit un mot qu'a protesté lorsque tous les cancans des Basses-Alpes à Copenhague m'accusaient d'avoir vendu les Basses-Alpes la ligne Maginot le Puy-de-Dôme, la terrasse Wehrmart de "Maxim" et le trou du "Sarah Bernhardt" ? Aujourd'hui qu'ils viennent me relancer ? que j'ai plus rien dans la culotte ! fiel de Belzébuth ! Préfecture ! et préservatifs ! ça serait à se tordre si on avait l'âge et les rentes... zalors ! trop pauvre et trop vieux !...* [...] »

***D'un Château l'autre*, premier volet de sa trilogie germanique.** Après le débarquement allié en Normandie, Céline avait fui en Allemagne, où une longue errance l'avait conduit jusqu'au Danemark. Cette expérience éprouvante lui fournit la matière de ses trois derniers romans, qu'il écrivit en bouleversant la chronologie des événements. En effet, il s'attacha d'abord dans *D'Un Château l'autre* à décrire son séjour à Sigmaringen de novembre 1944 à mars 1945, puis relata dans *Nord* (1960) son séjour dans le Brandebourg d'août à octobre 1944, et enfin dans *Rigodon* (1969) les différents déplacements en train qu'il effectua depuis la France en 1944 jusqu'au Danemark en 1945.

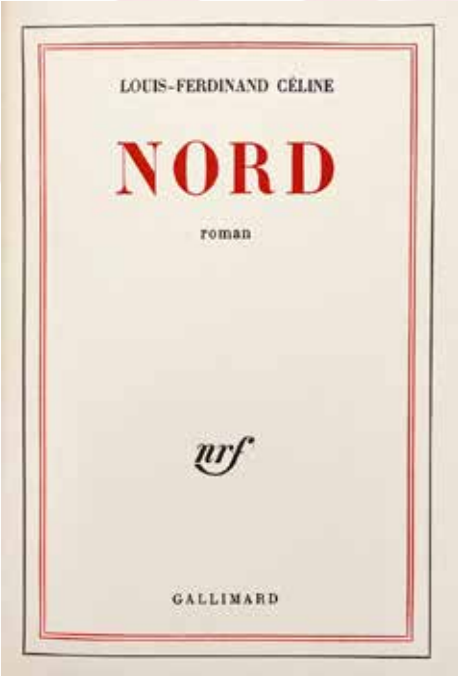
Sigmaringen. *D'un Château l'autre* se situe donc en ce lieu devenu célèbre, au sein de la colonie française d'environ 2000 réfugiés politiques, constituée à la fois autour des hommes du dernier gouvernement de Vichy, dont Philippe Pétain (reclus) ou Pierre Laval, et autour de Fernand de Brinon et sa « Délégation gouvernementale française pour la défense des intérêts nationaux ». Les plus favorisées de ces personnes vivaient dans le château de Sigmaringen, mais la plupart s'entassaient dans des hôtels surpeuplés (dont le Löwen) et chez les habitants du village, tandis que les malades étaient recueillis le monastère de Saint-Fidélis : ces gens déracinés vivaient dans une grande détresse morale et physique, fatigués par le climat, la malnutrition, les corvées, la gale, sous la menace permanente des alertes aériennes. Céline, poussé par son compagnon d'infortune le comédien Le Vigan, sollicita sa venue à Sigmaringen comme médecin, ce qui fut aisément accepté étant donné les besoins en cette matière. Il exerça alors la médecine auprès de célébrités comme Abel Bonnard ou Lucien Rebatet (mais non Pétain, inaccessible) mais aussi et surtout auprès des obscurs, fixés dans le village ou de passage. Après la guerre, dès son séjour au Danemark, Céline évoqua ses souvenirs d'Allemagne dans sa correspondance et sa conversation, et il envisagea très tôt d'en faire un usage littéraire, imaginant d'abord en faire état dans *F*éerie pour une autre fois, avant de concevoir l'idée d'un volume à part. Tirant les leçons de l'échec commercial de *Féerie pour une autre fois II (Normance)*, consacré à un seul événement, Céline se lança donc dans le récit de son séjour à Sigmaringen qui offrait au contraire un grand nombre de ces péripéties historiques si propres à susciter et entretenir l'intérêt des lecteurs. L'ouvrage, qu'il écrivit de l'été 1954 à mars 1957, fut publié en juin 1957. La provocation qu'il y avait à choisir ce sujet, comme un lancement habile du aux soins de Roger Nimier chez Gallimard, suscita des réactions virulentes dans les milieux de gauche comme de droite, et c'est à la faveur de ce climat polémique que Céline retrouva aux yeux d'une majorité de lecteurs droit de cité en littérature.

Un clair-obscur de mémoire et d'imagination. Autobiographie, chronique historique, roman, *D'Un Château l'autre* s'appuie sur des anecdotes, des « incidents » que Céline transfigure dans l'outrance et le comique grinçant, ne s'épargnant pas lui-même : « il faut noircir et se noircir » comme il le disait à ses correctrices dans les années 1930. « Il n'est presque aucun moment du récit auquel ne corresponde un souvenir du réel. mais jamais non plus le récit ne se contente de dire ou de décrire ce qui a été [...] Ce récit garde par rapport au réel une distance à peu près constante et qui est une des originalités de Céline. Se refusant à imaginer totalement – c'est-à-dire sans l'incitation d'un souvenir –, mais en même temps à jamais renoncer à imaginer, il parvient à tenir sa double promesse d'être à la fois autobiographie et roman » (p. 997). Par ailleurs, comme dans *Féerie*, la prise de parole personnelle du narrateur, en marge du récit, offre des incises sur des périodes ultérieures de la vie de Céline, sa captivité au Danemark, sa vie à Meudon, ses rapports avec son éditeur.

« **Pour le style, *D'un Château l'autre* est une réussite. Je me suis libéré de beaucoup de clichés »,** dit Céline à André Parinaud en 1961. Pour lui, l'essentiel n'est pas une image du réel mais une entreprise de langage, pour laquelle il fournit un immense travail en toute conscience des buts recherchés, loin de la spontanéité apparente qui n'est qu'un effet de ce travail. L'effort littéraire de Céline porte en effet moins sur le récit que sur le style, « vers la fragmentation des groupes de mots « tout faits », élimination des éléments non indispensables au sens, la recherche à chaque moment du mot le moins attendu, et l'adjonction de remarques incidentes qui viennent rompre le cours, jugé par Céline toujours trop régulier, de la phrase » (Henri Godard, dans Céline, *Romans*, vol. III, p. 96).

En superbe reliure de Paul Bonet

51. CÉLINE (Louis-Ferdinand). *Nord.* [Paris], Gallimard (*Nrf*), 1960. In-8, 461 [dont les 2 premières blanches]-(3) pp., maroquin vert foncé, dos lisse, plats ornés de décors offrant des variations de motifs flammés tricolores (grenat, bleu, vert), *doublures et gardes de daim rouge foncé* dans de fins encadrements de box grenat, couvertures et dos conservés, tranches dorées, chemise à dos et rabats de maroquin noir, étui bordé ; empreinte roussie d'un feuillet de papier adventice sur le faux-titre et sur l'achevé d'imprimer (*Paul Bonet – 1969*). 10 000 / 12 000



Édition originale, un des 45 exemplaires de tête numérotés sur vélin de Hollande, le n° 1. Une Carte reproduite dans le texte (Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché, 60A1).

« ***Céline au milieu de l'Allemagne en flammes, tel est le sujet de* Nord » (Roger Nimier).** Céline quitta Paris en juin 1944 et entra en Allemagne pour chercher à gagner le Danemark où, dès avant la guerre, il avait placé de l'argent en sûreté. Il n'y parvint qu'en mars 1945 (le temps d'obtenir un permis spécial), après avoir connu de nombreuses tribulations dans un pays

... / ...

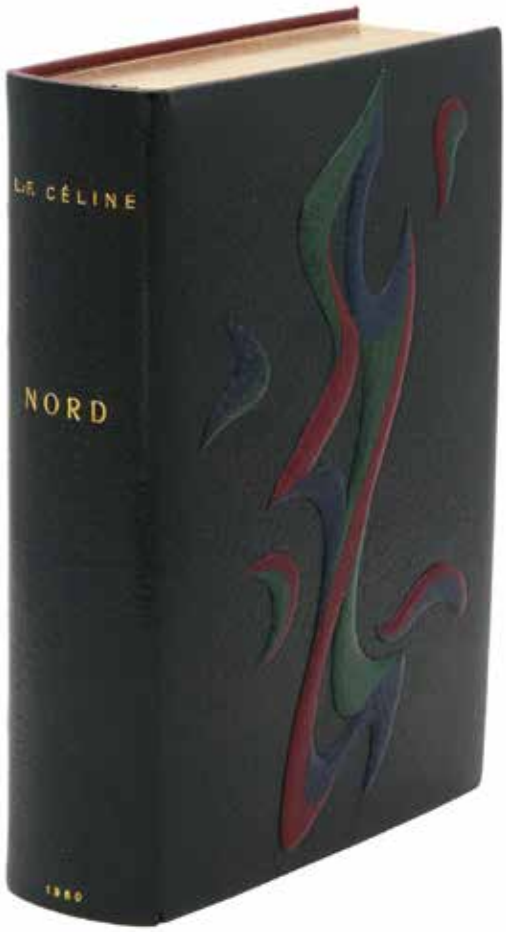
ravagé, en compagnie de son épouse Lili, de leur chat Bébert, et de l'acteur Le Vigan. À son retour du Danemark, il tira de cette expérience une vaste trilogie romanesque comprenant *D'un Château l'autre* (1957), *Nord* (1960) et *Rigodon* (1969). Le présent *Nord*, rédigé du printemps 1957 à l'automne 1959, est consacré principalement à son séjour en Brandebourg à une centaine de kilomètres de Berlin, en septembre-octobre 1944, dans le village de Kränzlin (« Zornhof » dans le roman) où avait été évacué un service du ministère allemand de la Santé.

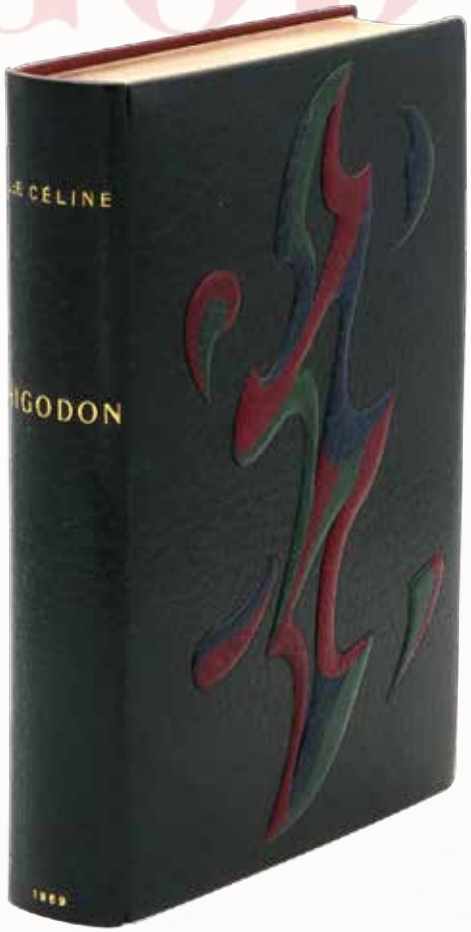
***Nord*, où « l'expérience, sans cesser d'être elle-même, se confond avec l'imagination » (Henri Godard).** Tandis que *D'un Château l'autre* relevait du registre historique, en raison de l'identité des personnages évoqués, *Nord*, en revanche, permet à Céline de passer au registre des aventures individuelles, d'aménager un récit plus structuré, plus complexe, et de renouer plus franchement avec la fiction : « L'imagination [...] retrouve les coudées franches [...]. Elle joue avec les données de l'expérience et les organise aussi librement que dans le *Voyage*, dans *Mort à crédit* ou dans *Guignol's band* [...] Le petit monde de Zornhof [...] atteint ainsi par l'élaboration d'un certain style et d'un certain discours narratif ce point d'où l'expérience, sans cesser d'être elle-même, se confond avec l'imagination » (Henri Godard, dans Céline, *Romans*, vol. II, pp. 1144 et 1156).

***Nord*, le livre par lequel Céline reprit en France sa place d'écrivain majeur :** « plus de scandale, de polémique, mais souvent même chez ceux qui condamnent l'idéologie de Céline, la prise en considération d'une force et d'une originalité plus que jamais sensibles » (Henri Godard, *ibid.*, p. 1156).

Saisissante reliure mosaïquée signée de Paul Bonet (*Carnets*, Paris, A. Blaizot, 1981, n° 1649).

L'exemplaire de Paul Bonet (ex-libris doré en lisière supérieure du premier contreplat).





En superbe reliure de Paul Bonet,
variante du précédent

52. CÉLINE (Louis-Ferdinand). *Rigodon.* [Paris], Gallimard (*Nrf*), 1969. In-8, (2 blanches)-318-(6 dont 3 blanches) pp., v-(1) pp. de préface intercalées entre les pp. 4 et 5, maroquin vert foncé, dos lisse, plats ornés de décors offrant des variations de motifs flammés tricolores (grenat, bleu, vert), *doublures et gardes de daim rouge foncé* dans de fins encadrements de box grenat, couvertures et jaquette (siglée « *s.p.* ») conservées avec leurs dos, tranches dorées, chemise à dos et rabats de maroquin noir, étui bordé (*Paul Bonet – 1969*). 10 000 / 15 000

Édition originale, un des 43 exemplaires de tête numérotés sur vélin de Hollande, seuls sur grand papier avec 115 sur vélin pur fil (Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché, 69A1). La jaquette est illustrée d'un célèbre portrait photographique de Céline par François Pagès.

***Rigodon*, dernier volet de la trilogie germanique et dernier roman de Céline,** permet d'intégrer dans un cycle cohérent les deux autres volets, *D'Un Château l'autre*, récit de son séjour à Sigmaringen dans l'hiver de 1944-1945, et *Nord*, relation de son séjour à Kränzlin dans le Brandebourg d'août à octobre 1944. Il s'agissait pour lui, avec *Rigodon*, de donner une forme romanesque à ses voyages en chemin de fer à travers l'Allemagne en proie aux quatre armées alliées. Céline, qui avait initialement prévu de conduire son récit jusqu'à son séjour au Danemark, décida de le conclure sur son entrée dans ce pays : ainsi, sentant ses forces décliner, il put achever le manuscrit la veille de sa mort. Aucune dactylographie au net n'ayant été faite de son vivant, le manuscrit de travail de *Rigodon* fut lentement déchiffré et l'œuvre ne parut qu'en février 1969.

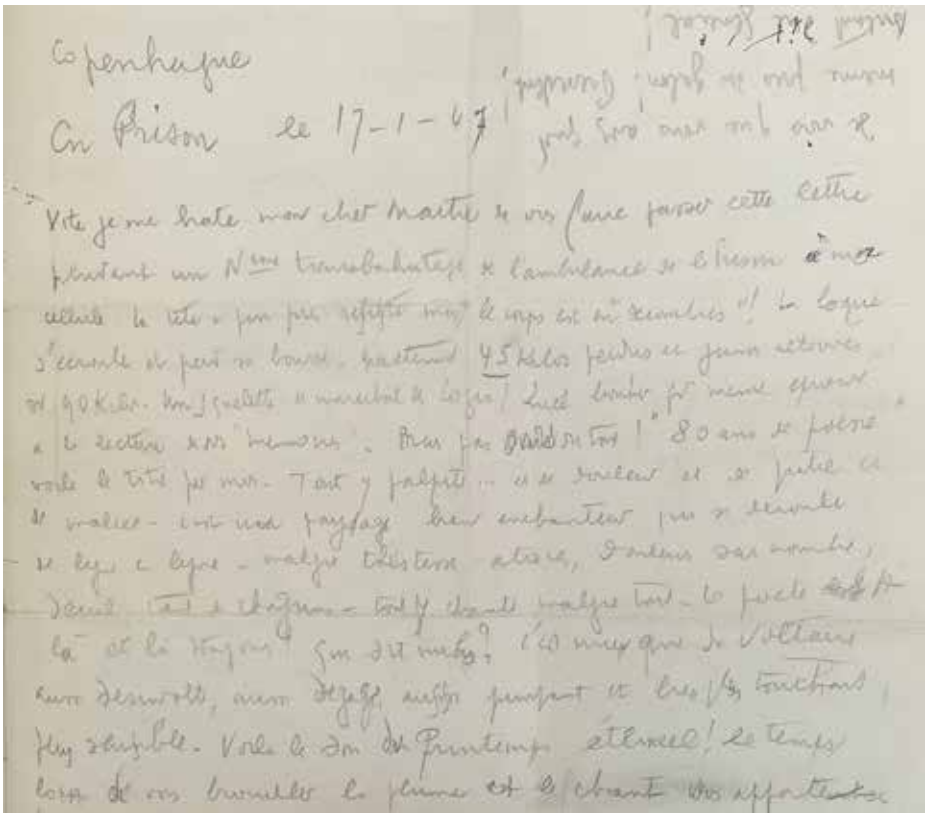
« **Une divagation à travers un paysage** », ainsi Céline qualifiait-il *Rigodon* en 1961 devant le journaliste André Parinaud, en jouant sur les deux acceptions du mot « divagation », errance et délire. Dans cette œuvre, il enchaîne ses différents voyages de 1944 et 1945 en un seul trajet, et, comme toujours dans ses romans, des événements véridiques transposés littérairement,

... / ...

comme le bombardement de son train, voisinent avec des éléments entièrement fictifs. Céline avait d'abord envisagé le titre de *Colin-maillard*, pour suggérer un tâtonnement à l'aveuglette, dans un jeu ironique sur la gravité du contexte réel et la légèreté de ce jeu désuet ; cependant, avec cette même puissante ironie, il choisit *in extremis* d'intituler son roman *Rigodon*, terme qui désigne une danse ancienne où l'on fait du sur place mais également, dans le domaine militaire, un tir au but.

« C'est dans *Rigodon* que Céline mène le plus loin certaines de ses innovations en matière de technique romanesque » (Henri Godard, dans Céline, *Roman*, vol. III, p. 1194). La perfection de son langage parlé littéraire et l'implication du lecteur par l'intervention régulière du narrateur, sont deux des principaux éléments qui permettent à la prose de rendre ici cette « petite musique » propre à Céline. *Rigodon* « contient quelques-uns des épisodes les plus spectaculaires, les plus comiques et les plus émouvants de la trilogie, et témoigne en plusieurs passages que Céline y atteint, en toute conscience, les dernières conséquences de sa réflexion sur le roman » (Henri Godard, *ibid.*, p. 1185).

Exemplaire enrichi d'une lettre clandestine de Céline
écrite en prison au Danemark,
remise au parloir à son épouse Lucette


Copenhague
En Prison le 17-1-47

Lettre autographe signée à Lucien Descaves. Copenhague, « *en prison* », 17 janvier 1947… « *Vite je me hâte mon cher Maître de vous faire passer cette lettre pendant un N*ème transbahutage de l'ambulance de la prison à ma cellule. La tête à peu près résiste mais le corps est en "décombres" ! La loque s'écroule et perd sa bourre. Exactement 45 *kilos perdus et jamais retrouvés sur 90 kilos. Un squelette de maréchal des logis ! Quel bonheur quand même éprouvé à la lecture de vos "**mémoires**"* [*Souvenirs d'un ours*, 1946]. *Mais pas ours du tout ! "**80 ans de poésie" voilà le titre pour moi. Tout y palpite… et de douleur et de pitié et de malice – c'est un paysage bien enchanteur qui se déroule de ligne en ligne, malgré tristesses atroces, douleurs sans nombre, deuils, tant de chagrins – tout y chante malgré tout.** Le poète est çà et là toujours ! qui dit mieux ? C'est mieux que du Voltaire, aussi désinvolte, aussi dégagé, aussi pimpant et bien plus touchant, plus sensible. Voilà le don du Printemps éternel ! **le temps, loin de vous brouiller la plume et le chant vous apporte des notes toujours plus claires, plus frémissantes. Diamant et rossignol !** C'était le privilège des peintres de monter en grâce, en brio avec les années… Rares les écrivains… rarissimes les phénix ! L'encre pour finir radotte. Nom de Dieu que j'aurais besoin de secrets de jouvence ! Je me sens devant votre merveilleux livre au moins trois cents ans !*

J'apprends que votre arbre est mort ! Mais la petite barrière en bois existe encore au moins ! Je l'ai poussée moi aussi comme bien d'autres ! comme tant d'autres, que la mort a pris. Quels merveilleux entretiens à votre table, et quelles frites *! Le bon abbé Mugnier* [Arthur Mugnier, abbé mondain et mémorialiste féru de littérature] *comme je me suis repenti souvent de m'être montré si débraillé si bêtement scandaleux. On fait son petit examen de conscience, on a le temps si longtemps à mijotter dans une tombe. Léon Deffoux parti aussi* [l'abbé Mugnier et Léon Deffoux sont tous deux morts en 1944]. *J'ai gardé de lui une vive impression. Il s'était montré mieux que bienveillant avec moi, et Brousson* [le critique littéraire Jean-Jacques Brousson, ancien secrétaire d'Anatole France, qui s'était montré hostile à *Voyage au bout de la nuit*, mais dont Céline avait apprécié la conversation piquante lors de leurs rencontres chez Lucien Descaves]. *Un homme que j'aimais bien aussi c'était* Noël Sabord [un des rares critiques littéraires à avoir défendu *Voyage au bout de la nuit* et à avoir parlé favorablement de *Mort à crédit*]. *Ah je suis fidèle à mes défenseurs, et Pierre et Max* [les fils de Lucien Descaves, tous deux journalistes] *? je crois qu'ils voguent à toute voile. Je lis souvent des chroniques de Pierre que ma femme me découpe et parvient à me faire passer avec quel mal !*

Je suis vous le savez accusé du pire, trahisons etc. Rien de tout cela ne tient debout. *Tout ce qui m'a été transmis est* faux, *inventions, tissu de ragots, ignobles et absurdes.* ***Haines et haines c'est tout.*** *Mais ce sont des* suspects *que l'on guillotine le plus pendant les révolutions , suspect c'est pire que tout.* ***Alors l'exil, mais l'exil plus la prison, plus la malice, c'est trop. J'ai une bonne âme, bien résistante, bien vaillante, bien gaie aussi, mais elle commence*** à se lasser, *elle ne passera pas le printemps je crois dans cette prison, elle s'échappera, alors elle viendra je vous en préviens se poser dans le fantôme de votre arbre, elle sera redevenue oiseau... vous dire bonjour ! Votre fidèle D.* » (2 pp. in-folio, au crayon, avec quelques reprises d'une autre main, enveloppe avec adresse de la main de Lucette Almanzor, conservée, le tout monté en tête de volume). Louis-Ferdinand *Lettres*, n° 47-2.

Voir ci-dessus la lettre d'accompagnement de Lucette Almanzor à cette missive de Céline, dans le n° 23. Sur Lucien Descaves, voir ci-dessus le même n° 23.

Saisissante reliure mosaïquée signée de Paul Bonet (*Carnets*, Paris, A. Blaizot, 1981, n° 1650, où la lettre de Céline est mentionnée).

L'exemplaire de Paul Bonet (ex-libris doré en lisière supérieure du premier contreplat).

Bibliographie

3

Céline (Louis-Ferdinand). *Lettres*. Éd. Henri Godard et Jean-Paul Louis. Paris, Gallimard (Nrf, bibliothèque de la Pléiade), 2009.

Céline (Louis-Ferdinand). *Lettres à Charles Deshayes.* Éd. Pierre-Edmond Robert. Paris, Bibliothèque de littérature française contemporaine de l'Université Paris 7 (bulletin n° 10), 1988.

Céline (Louis-Ferdinand). *Mea culpa.* Éd. Henri Godard. Tusson, Du Lérot, 2011.

Céline (Louis-Ferdinand). *Romans*. Éd. Henri Godard. Paris, Gallimard (Nrf, bibliothèque de la Pléiade), 4 volumes, 2003-2012 (1974-1993).

Céline. Textes & documents, n °1. Éd. Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard. Paris, Bibliothèque Louis-Ferdinand Céline de l'Université de Paris 7 (bulletin n° 2), 1979.

Dauphin (Jean-Pierre) et Pascal **Fouché.** *Bibliographie des écrits de Louis-Ferdinand Céline. 1918-1984.* Paris, Bibliothèque de littérature française contemporaine de l'Université Paris 7, 1985.

Dauphin (Jean-Pierre) et Jacques **Boudillet**. *Album Céline*. [Paris], Gallimard (Nrf), 1977.

Godard (Henri). *Céline.* [Paris], Gallimard (Nrf), 2011.

Louis (Jean-Paul), Éric **Mazet** et Gaël **Richard**. *Dictionnaire de la correspondance de Louis-Ferdinand Céline*. Tusson, Du Lérot, 2012. 3 volumes.

***Louis-Ferdinand* Céline. Éd. Dominique de Roux et Michel Thélia.** Paris, *L'Herne* (cahier n° 3), 1963.

***Semmelweis et autres écrits* médicaux.** Éd. Jean-Pierre Dauphin et Henri Godard. [Paris], Gallimard (Nrf, *Cahiers* Céline n° 3), 1977.

NOTRE VIE est un voyage
DANS L'ÊTRE et dans la NUIT

alde.*fr*